J.-M. Pénard, o.m.i.

Mgr CHARLEBOIS

(Notes et Souvenirs)

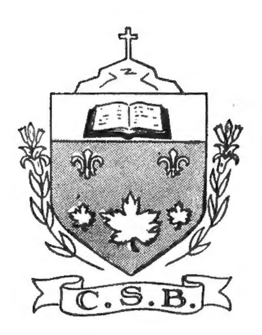
BEAUCHEMIN

J.-M. PÉNARD, o.m.i.

Mgr CHARLEBOIS

(NOTES ET SOUVENIRS)

ÉDITIONS BEAUCHEMIN



Collège

de

Saint-Boniface

Mgr CHARLEBOIS

Imprimi potest.

+ Martin Lajeunesse, o.m.i.
Vic. Ap. du Keewatin.

et Vicaire des Missions.

Evêché, Le Pas, Manitoba, 17 juin 1937.

Nihil obstat.

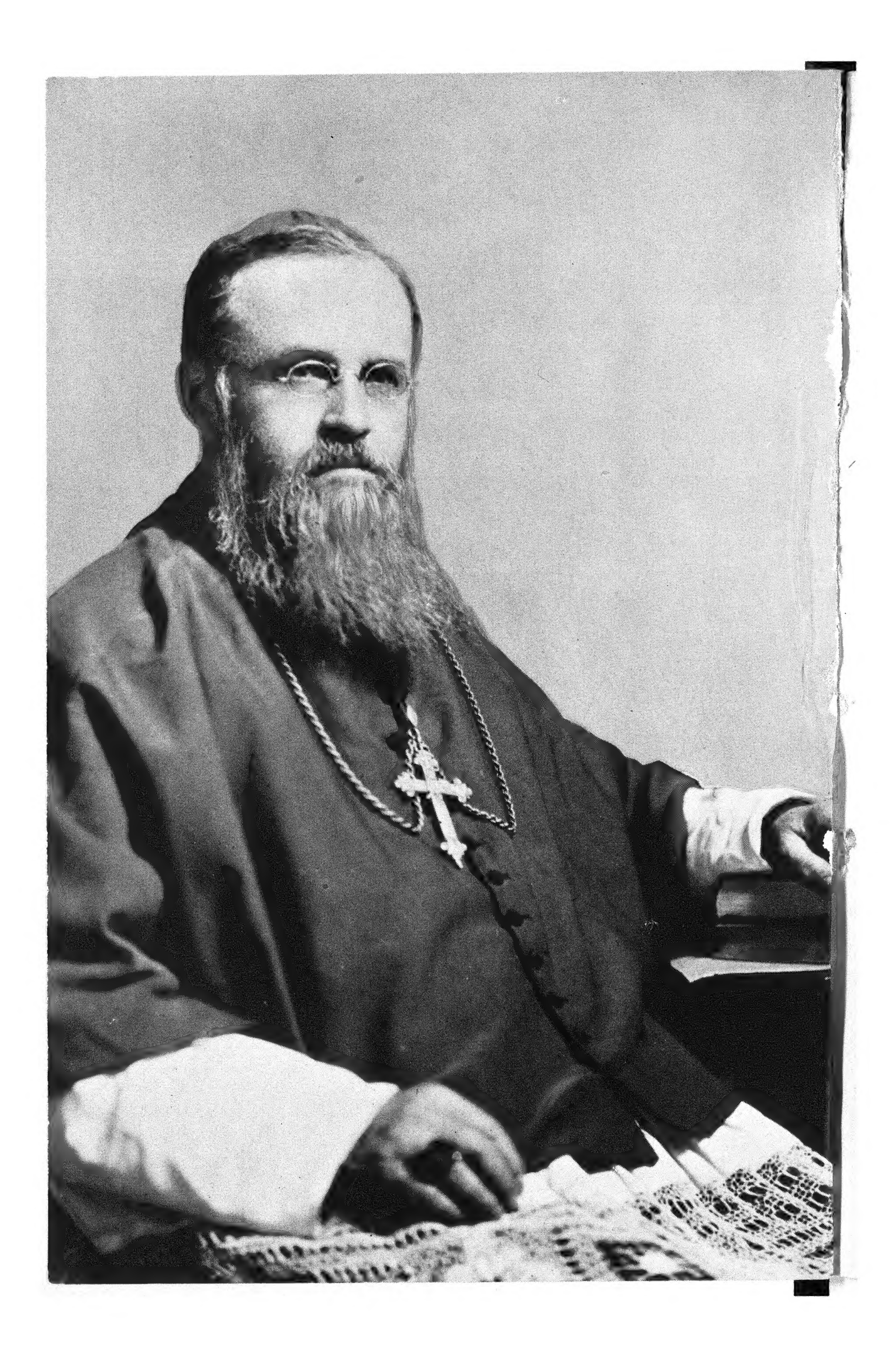
Jacques de MARTIGNY, ptre,
Censor ad hoc.

Montréal, 19 décembre 1937.

Imprimatur.

† Em. A. DESCHAMPS, v.g.,
Ev. de Thennesis, aux. de Montréal.

Montréal, 20 décembre 1937.



J.-M. Pénard, o.m.i.

Mgr CHARLEBOIS

(Notes et Souvenirs)



Montréal
Librairie BEAUCHEMIN Limitée
1937



DECLARATION

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons que les mots « sainteté », « saint », « miracle », « miraculeux » qui sont renfermés dans le cours de cet ouvrage n'ont qu'une valeur purement « humaine » et « privée ».

LETTRE-PRÉFACE

Archevêché de Québec,

Québec, le 25 mars 1936.

Révérend Père J.-M. Pénard, o.m.i.,
Le Pas,
Manitoba.

Mon cher Révérend Père,

J'achève de lire la vie de Monseigneur Charlebois que vous avez accepté d'écrire. Et je me hâte de vous exprimer ma satisfaction et mes encouragements.

D'autres peut-être eussent dans cet ouvrage poussé plus à fond leurs analyses psychologiques ou enrichi leur style de plus d'ornements littéraires. Dans sa simplicité, votre narration jour par jour pour ainsi dire de la vie missionnaire de cet apôtre héroïque, nous révèle pourtant son âme plus au naturel; son âme, si profonde sous une écorce qui la contenait pour ainsi dire à l'étroit, si chaude malgré les glaces de la timidité et l'habitude des longs isolements.

Ce fut, certes, un bien saint Evêque missionnaire. Je le connus d'abord à l'époque de sa consécration épiscopale, alors qu'il séjourna plusieurs mois au Scolasticat. Et, depuis, des relations de plus en plus intimes s'établirent entre nous, que mon élévation, moi aussi, à l'épiscopat, et ma venue dans l'Ouest devaient consacrer. Il fut toujours envers moi d'une confiance et d'un respect qui me touchèrent beaucoup, et qui provenaient de sa profonde et sincère humilité. Mais, vous l'avez bien saisi,

c'est son amour du Bon Dieu qui explique toutes ses vertus, zèle pour les âmes, dévouement vraiment surnaturel pour les Indiens, courage dans les épreuves, abnégation personnelle poussée au plus haut degré, exactitude religieuse capable d'en remontrer à celle d'un novice.

Vous soulignez justement ce trait, cet homme si attaché à ses missons et perdu dans les forêts, précisément parce qu'il y travaillait pour les motifs les plus élevés et les plus larges, ne manquait point d'horizon. Au contraire, l'Eglise et la patrie tout entières lui étaient toujours présentes à la pensée. Je le revois à Québec, à la veille de l'assemblée de l'épiscopat canadien, en octobre 1933, m'entretenant de ses craintes que le communisme n'envahît bientôt le pays et ne détruisît la foi au Canada, particulièrement dans notre belle province de Québec. On eût dit qu'il souffrait dans sa chair tous les maux qu'il redoutait ainsi pour les âmes. Puis, ce soin qu'il dépensa aux intérêts du «Patriote» ne procédait-il pas du même sentiment ?

A l'égard de la Congrégation, qu'il ne cessa d'aimer avec tendresse, en dépit parfois des circonstances les plus épineuses, il en fut de même: il la regardait tout entière et la servait en tous ses intérêts.

Voilà sous quelle poussée il entreprit d'assurer à toutes les missions du monde le patronage de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour laquelle il eut une dévotion si droite et si simple, comme tout ce qui émanait de lui. Il m'en parlait encore dans une lettre que je ne devais recevoir qu'après sa mort.

Cher Père, vous faites une œuvre de justice en mettant à jour cette belle figure apostolique, cette vie d'un fidèle Evêque Oblat, et vous faites une œuvre de rayonnement et de zèle, car nombreuses seront les âmes qui se réchaufferont à la sienne. Votre ouvrage suscitera des vocations.

C'est dans cette pensée que je vous assure de mes prières et de mes bénédictions en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† J.-M. Rodrigue, card. VILLENEUVE,
Arch. de Québec.

AVANT-PROPOS

Pour me demander d'écrire la biographie de Mgr Charlebois, on s'est basé sur le fait que je suis contemporain du vénéré prélat; sur la bienveillante confiance dont il avait bien voulu m'honorer, surtout pendant ses dernières années; et sur l'amitié respectueuse que j'ai toujours eue pour lui.

Ce sont là des titres dont je ne conteste pas la réalité. Malheureusement, ils ne me donnent peut-être pas les talents nécessaires à la composition d'une biographie convenable. Et, pour Mgr Charlebois, j'en voudrais une plus que convenable. J'en voudrais une qui mette en pleine lumière cette belle figure de religieux, de missionnaire et d'évêque.

Il est bien vrai que nous arrivions presque en même temps dans les missions du Nord-Ouest du Canada, il y a de cela près de cinquante ans; et que, depuis, nous nous sommes toujours trouvés dans le même Vicariat malgré deux divisions successives. Mais le P. Charlebois se trouvait à l'extrême nord-est et moi à l'extrême nord-ouest, à quelque 500 milles de distance. Vu les difficultés des communications, cela ne nous permettait pas de nous visiter bien souvent. Car, actuellement, bien que les communications soient devenues plus faciles, dans ces missions, où le P. Charlebois a exercé son zèle apostolique, il y a encore trois missionnaires qui s'y trouvent depuis dix, trente et quarante ans, et que je n'ai jamais eu la chance de rencontrer. Et cela peut aider à faire comprendre l'une des plus grandes souffrances du missionnaire du Nord: l'isolement.

Aussi, jusqu'à son élévation à l'épiscopat, mes quelques rencontres avec le P. Charlebois furent-elles purement accidentelles, et de très courte durée. Elles me suffirent cependant pour reconnaître en lui un très aimable confrère, que je savais par ailleurs plein de zèle et de dévouement pour ses Sauvages, aimé et estimé de tous ceux qui

avaient des rapports avec lui; et dans lequel ses supérieurs avaient toute confiance.

Lorsque, en 1910, il fut devenu mon évêque, mes rapports plus fréquents avec lui me permirent de mieux apprécier la grandeur de son caractère, la beauté de sa riche nature, et, dès les premiers temps, certaines circonstances me mirent à même de juger de la délicatesse de ses sentiments.

Sous ce dernier rapport, je crois que bien peu ont su l'apprécier à sa juste valeur. Moi-même, qui croyais le bien connaître, j'avoue que la lecture des documents intimes dont j'ai dû prendre connaissance, a été pour moi une vraie révélation, en me faisant connaître la source où il puisait cette force de volonté, qui lui permettait de cacher l'extrême sensibilité de sa nature, sous une apparence de froideur, et même de rigidité.

Car cet homme qui, au premier abord, pouvait paraître froid, et que plusieurs trouvaient peu sympathique, était en réalité un sensible, ne demandant qu'à se donner à ses amis et à s'attacher à eux (et, comme cette sensibilité si bien cachée a dû lui causer de souffrance!). Mais, par ses notes de retraites, nous voyons que, dès son noviciat et son scolasticat, il s'est appliqué à réagir vigoureusement contre cette tendance trop naturelle à s'attacher aux créatures, pour se donner uniquement à Dieu, et faire toujours, et malgré qu'il en coûte, son devoir.

L'homme du devoir, telle est bien la caractéristique de Mgr Charlebois, comme missionnaire et comme évêque.

Dans les notes de sa retraite préparatoire à l'oblation (1884), il se dit à lui-même: « Donne-toi tout entier à Dieu, tu ne saurais mieux faire; mais que cette oblation soit réellement complète et sincère; que jamais tu ne reprennes ce que tu as donné une fois. Songe que, par là, tu t'engages à n'avoir d'autre modèle que Jésus. Or, Jésus a été pauvre, chaste, obéissant, humble, charitable, amateur de la mortification. Il te faudra donc être ainsi: ou du moins t'efforcer de l'être. » On peut dire que, toute sa vie, Mgr Charlebois s'est constamment appliqué à réaliser ce programme.

Sans connaître ces résolutions du P. Charlebois, c'est à leur réalisation que l'excitait Mgr Grandin, qui l'avait ordonné, et dans le diocèse duquel il se trouvait, pendant les premières années de son apostolat. Le saint évêque de Saint-Albert lui écrivait, le 26 avril

1888, quelques mois après son arrivée dans les missions: « Je vous félicite de votre bonne volonté à apprendre la langue. Courage, cher Père: Vous vous annoncez bien; vous ferez avec le temps un missionnaire accompli. Mais, tâchez, en toutes choses, de ne rechercher que Dieu. N'oubliez pas que, pour faire du bien aux sauvages, il faut les aimer; et que, pour les aimer, il faut aimer Celui qui les a rachetés *pretio valde magno.* »

Ces paroles du vénérable et saint évêque n'étaient qu'un écho, et en quelque sorte, le commentaire des propres résolutions du P. Charlebois. Aussi, on peut dire que, pendant toute sa vie, il s'est appliqué à les mettre en pratique. Quelque pénibles que fussent les sacrifices que lui demandait la divine volonté, il s'y est toujours soumis, cherchant Dieu et l'accomplissement de la volonté de Dieu sans jamais se rechercher lui-même. Il a aimé ses sauvages, on peut le dire, presque jusqu'à la folie; ainsi que nous en trouverons de multiples exemples en racontant sa vie de missionnaire et d'évêque; et, on ne peut certainement pas dire que cet amour était fondé sur les faibles qualités des dits sauvages. Il les aimait donc uniquement parce qu'il aimait Celui qui a racheté tous les hommes, y compris les pauvres Indiens, au prix de son sang très précieux.

Car, c'étaient leurs âmes qu'il aimait et qu'il recherchait; et, c'est cet amour de leurs âmes, qui le rendait si doux et si patient dans ses rapports avec ces pauvres enfants des bois, et qui lui faisait supporter leurs défauts, si impatientants, et souvent, si rebutants. Selon le conseil de Mgr Grandin, il les aimait en Jésus et pour Jésus.

Un an avant sa mort, il écrivait lui-même à un jeune missionnaire, répétant sans se les rappeler probablement, les conseils qu'il avait lui-même reçus du vieil évêque de Saint-Albert: « Votre manière de traiter vos Indiens n'est pas la bonne, à mon avis. Si vous continuez de ce train-là, je vous prédis que vous ferez fiasco dans votre ministère. Dans le ministère, traiter les gens à rebrousse poil est la manière la moins efficace de leur faire du bien. Pour faire du bien réellement, il faut que le prêtre aime ses gens, qu'ils aient des défauts ou non... Il faut que le prêtre se montre aimable, doux, bien que ferme... De là, les gens se sentant aimés, accourent auprès du prêtre, comme des enfants auprès de leur père. »

Cet amour de Dieu et des âmes était entretenu par une vie intérieure intense, qui le faisait s'appliquer sans relâche à l'acquisition

de la sainteté personnelle, objet de son ambition depuis les jours de son noviciat et de son scolasticat; ainsi qu'en font foi ses notes de retraites pendant son temps de formation, et pendant les premières années de sa vie de missionnaire. Plus tard, les notes manquent; mais il n'est pas douteux que les efforts aient persévéré.

Car, outre la nécessité de se sauver lui-même, Mgr Charlebois était persuadé que le zèle apostolique resterait inefficace, s'il n'était fondé sur la sainteté de l'apôtre. Aussi, ne cessait-il d'exciter ses missionnaires à acquérir cette sainteté personnelle, indispensable à l'efficacité de leur zèle. Dès les premiers temps de son épiscopat, il leur écrivait: « Tout d'abord, mes bien chers Pères et Frères, tournons notre zèle vers nous-même. Travaillons avec une nouvelle ardeur à notre propre sanctification. Si le mal augmente, que notre sainteté augmente en proportion... Constatons-nous que l'esprit de prière diminue dans notre population? Prions davantage et mieux. Une diminution de foi se manifeste-t-elle? Vivons d'un plus grand esprit de foi et d'amour de notre perfection. L'amour des jouissances et des plaisirs augmente-t-il? Aimons et pratiquons la mortification avec plus d'ardeur... Avec de tels sentiments et une telle conduite, nous serons forts et puissants... Nos paroles auront une vertu salutaire pour convertir et sauver. » (Circul. no 5.)

Mais il ne faut pas se contenter d'un amour platonique de la perfection: « Ne nous contentons pas de lire et de dire: C'est vrai: c'est bien beau, etc.. Mais, disons-nous: puisque la vie intérieure est si importante, je veux, mais d'une volonté déterminée, l'acquérir le plus parfaitement possible. Si nous nous y mettons sérieusement, en peu de temps, nous constaterons des effets merveilleux dans notre apostolat; les pécheurs se convertiront; les tièdes deviendront bons chrétiens; et les bons passeront à l'état de ferveur. Ambitionnons ce résultat; mais sachons que nous ne l'obtiendrons que par une vie véritablement intérieure. » (Circul. no 12.)

Or, comme, à notre connaissance, Mgr Charlebois n'a jamais commandé ou demandé à ses missionnaires quelque chose qu'il ne pratiquait pas lui-même, ces simples prescriptions montrent l'intensité de sa propre vie intérieure.

Cette vie intérieure était entretenue et nourrie par une application constante à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

Et d'abord, les vertus commandées par les trois vœux de religion: pauvreté, chasteté, obéissance.

La lecture de son testament nous fera voir la perfection avec laquelle il a pratiqué la pauvreté: non seulement quand il était simple religieux; mais aussi, après son élévation à l'épiscopat, et même après sa mort; cherchant à imiter en tout Celui que, dès la première année de sa vie religieuse, il avait pris pour modèle sous ce rapport: « J'aurai pour modèle de pauvreté Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (Retr. ann. 1883.)

Ses notes de retraites au scolasticat nous font connaître les précautions prises par lui, pour conserver toujours intacte la belle vertu de pureté.

Dans ses résolutions de retraite de 1883, il trace son programme de vie, par rapport à l'obéissance: « Je serai très ponctuel à faire sur le champ ce que l'on me dira... Je m'appliquerai à recevoir les ordres de la part du Christ lui-même. Je conformerai toujours ma volonté et mon jugement à la volonté et au jugement de celui qui me commandera, sans chercher à faire valoir mes opinions. » Cela, nous pouvons affirmer qu'il l'a toujours pratiqué exactement avant son élévation à l'épiscopat, et même après.

Quant à la charité fraternelle, vertu caractéristique de l'Oblat, la sensibilité de sa nature, sa tendance naturelle à s'attacher à quelques-uns, et, par conséquent, à s'éloigner des autres, était un obstacle à la pratique surnaturelle de cette vertu. Dès les premiers temps de sa vie religieuse, il sent sa faiblesse sous ce rapport, et la nécessité de réagir vigoureusement: « Une grande charité envers tout le monde; mais surtout envers ceux que je me sens porté à détester », lisons-nous dans ses notes de retraite de 1883, première année de son scolasticat. Et ensuite, dans chacune de ses retraites, même les retraites du mois, il revient là-dessus: « Mon patron sera saint François de Sales. Comme lui, je veux être la douceur même... Qu'on me dérange souvent, ou qu'on me demande des services auxquels je ne suis pas obligé, toujours je veux rendre ces services et recevoir les importuns avec bonté et amabilité. » (Retr. du mois, juin 1885.)

Tout cela nous montre les efforts surhumains qu'il a dû faire pendant sa vie pour arriver à être l'homme bon, charitable et serviable, mais en apparence insensible, que nous avons connu.

Naturellement, cela ne pouvait se pratiquer sans une profonde humilité et une grande mortification. Aussi voyons-nous, par ses notes de retraite, que Mgr Charlebois s'est constamment appliqué à acquérir et à pratiquer de plus en plus parfaitement ces deux vertus, fondement de toute sainteté véritable. « Je m'efforcerai de supporter avec joie les humiliations. Je me considèrerai comme le dernier de mes frères... J'éviterai de parler de moi...» (Retr. 1883.) « A table, j'en aurai toujours assez, et ce sera toujours assez bon; jamais une parole sur la nourriture... De même pour le vêtement; par conséquent, toujours satisfait de ce qu'on me donnera. » (Retr. 1886.)

Et il ne s'en tient pas à ces données générales, il entre dans les détails: sur la pauvreté, l'humilité et la mortification, il s'impose des pratiques qui sembleraient minutieuses à des âmes peu avides de leur perfection, mais que les saints ont toujours aimées et estimées comme indispensables.

Tout cela ne pouvait se maintenir sans le secours de la prière. Aussi, comme le vénéré Mgr Grandin, Mgr Charlebois fut-il un homme de prière, ayant une ardente dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et une tendre confiance envers la Sainte Vierge. Dans ses notes, il l'appelle constamment « Sa bonne Mère. » A sa protection il a confié le succès de son épiscopat, en prenant pour devise: *Ad Jesum per Mariam,* et la prospérité de son Vicariat en le dédiant à Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Mgr Charlebois remerciait Dieu sans cesse de l'avoir appelé à entrer dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Il regardait la grâce de cette vocation comme la source de toutes les faveurs qu'il avait reçues plus tard. Aussi, son amour pour sa chère famille religieuse a-t-il toujours été très vif et l'a-t-il fait se dépenser pour procurer son extension.

Dès les premiers temps de son épiscopat, la Congrégation ne pouvant lui fournir tous les sujets dont il avait besoin pour l'évangélisation de son vicariat, il se mit à faire du recrutement dans la province de Québec, et même en France; et il y fit beaucoup de recrues pour sa Congrégation. Une partie de ces recrues passa dans son Vicariat; mais beaucoup restèrent dans les autres provinces et vicariats. Dans un cas comme dans l'autre, Mgr Charlebois se félicitait, et remerciait Dieu des bons résultats de son recrutement, parce que

c'était toujours la Congrégation qui en profitait et l'œuvre de Dieu qui se faisait.

Travailler à l'œuvre de Dieu, malgré toutes les fatigues, toutes les difficultés, toutes les contradictions et tous les déboires, tel a toujours été le programme de Mgr Charlebois, parce qu'il regardait cela comme son devoir. Et ce devoir, il l'accomplissait tout simplement, sans phrases et sans vaine discussion.

Il trouvait cela si naturel, qu'il ne comprenait pas que chacun n'en fît pas autant. C'est ce qui le fit paraître parfois un peu sec et un peu exigeant pour les faiblesses et les infirmités de ses collaborateurs. Mais mon expérience personnelle me permet d'affirmer que lorsqu'on avait la franchise de lui exposer tout simplement la situation exacte, jamais père n'a été aussi compatissant, ni aussi complaisant envers ses enfants, qu'il l'était envers ses missionnaires. Car, il les aimait tous tendrement, bien que cette tendresse fût cachée au premier abord par la rigidité apparente de sa nature.

Dans cet avant-propos, j'ai essayé de faire une esquisse la moins défectueuse et la moins incomplète possible de la carrière de Mgr Charlebois.

C'est la beauté de cette grande figure d'évêque missionnaire que je voudrais faire ressortir en racontant sa vie. Mais mes talents ne me le permettent pas. Il est d'ailleurs impossible de le faire dans une simple biographie. Je l'espère cependant, les lecteurs pourront s'en faire une idée d'après les quelques notes élaborées dans les pages qui suivent. Nous laisserons parler les faits et gestes de notre héros, persuadé que c'est encore le meilleur moyen de le faire connaître.

Première Partie

CHAPITRE I

Enfance et adolescence (1862-1882)

Mgr Charlebois naquit le 17 février 1862, à Oka, sur les bords du beau lac des Deux-Montagnes, dans la province de Québec, de Hyacinthe Charlebois et d'Emérence Chartier, dite Robert. Le même jour, il fut baptisé dans l'église de l'Annonciation d'Oka et reçut les noms de William-Ovide. Il était le septième d'une famille qui compta quatorze enfants. Ses parents étaient de modestes cultivateurs, travaillant comme fermiers sur une terre qui ne leur appartenait pas. Vers l'époque de la naissance d'Ovide, ils firent l'acquisition d'une terre dans la paroisse voisine, Saint-Benoît. Mais ils durent bientôt constater que ce terrain était trop peu fertile pour assurer l'existence de leur nombreuse famille.

Sur ces entrefaites, on commençait à coloniser quelques cantons des Laurentides, situés au nord de Saint-Jérôme du comté de Terrebonne. Le père de madame Charlebois et deux de ses frères, qui habitaient Saint-Jérôme depuis longtemps, étaient allés s'installer dans les cantons nouveaux. Ils décidèrent Hyacinthe Charlebois à vendre sa terre et à quitter les bords du lac des Deux-Montagnes, pour aller lui aussi s'établir dans les pays qui s'ouvraient à la colonisation.

Il choisit une terre située à environ vingt-cinq milles au nord de Saint-Jérôme, sur le territoire de ce qui forma plus tard la paroisse de Sainte-Marguerite. Il n'y avait en ce temps que la belle forêt, à plusieurs milles à la ronde; quelques pionniers comme lui étaient en train de s'y construire ou venaient de

s'y construire des habitations tout à fait primitives. De ce nombre étaient son beau-père et quelques-uns de ses beaux-frères.

Ce fut au mois de mars 1864 que la famille Charlebois déménagea d'Oka pour se rendre à sa nouvelle résidence. Le petit Ovide avait deux ans. Le voyage fut long et dut être assez fatigant, surtout à partir de Saint-Jérôme, où le chemin était à peine tracé au milieu des arbres et des souches de la forêt.

Heureusement que le grand-père Chartier s'était déjà bâti une maison. Son gendre laissa chez lui sa famille; puis, aidé de quelques-uns de ses beaux-frères, il s'en alla à quatre milles de là construire une maisonnette en rondins sur la terre qu'il s'était choisie, au bord d'un joli petit lac que, de son nom, on a appelé le lac Charlebois. Cette première maison n'était en réalité qu'un chantier; il fallut bâtir des dépendances, et plus tard, la remplacer par une autre plus convenable. Mais, au mois d'août, elle était habitable et la famille Charlebois quitta la demeure du grand-père Chartier pour venir y demeurer.

Il fallut aussitôt se mettre à déblayer le terrain et commencer le défrichage. Les premières années furent rudes pour le père de famille, qui avait de nombreuses bouches à nourrir. L'aînée de ses filles n'avait qu'une douzaine d'années et le plus âgé des garçons n'avait pas dix ans.

Cependant, chacun s'y mit selon ses forces et ses capacités; personne ne se plaignit, personne ne se découragea. C'est que, dans cette famille, les traditions chrétiennes étaient fortement ancrées. D'après les recherches faites par M. Henri Comte, les Charlebois sont issus d'un soldat de la Compagnie du capitaine de Crisafy, Jean Charlebois, originaire du Bordelais; venu au Canada en 1685, il s'y établit et s'y maria en novembre 1686 à Marthe Perrier. Les traditions chrétiennes du vieux peuple de France, qu'il avait apportées, se maintinrent dans la famille de génération en génération; il faut que ces traditions aient fait pratiquer bien des vertus dans les générations précédentes, pour mériter la belle efflorescence de vocations sacerdotales et religieuses qui s'épanouit dans la génération nouvelle.

En effet, sur les quatorze enfants de Hyacinthe Charlebois, trois moururent en bas âge, cinq furent prêtres, dont l'un devint

évêque; une fille fut religieuse; et les cinq qui restèrent dans le monde virent les vocations religieuses et sacerdotales se multiplier avec une telle profusion parmi leurs enfants, qu'il devient presque impossible de les dénombrer. Comme le dit quelque part Louis Veuillot, ces grâces ne se répandent pas sur une famille avec cette abondance sans avoir été attirées par de grandes vertus ancestrales.

Ainsi la famille de Hyacinthe Charlebois ne dérogea point aux traditions et aux habitudes chrétiennes léguées par les ancêtres. Sa naissance dans une telle famille fut, pour le jeune Ovide, une première attention de la Providence qui, dès ses premières années, voulait le préparer à son futur apostolat. Dans le cours de sa vie, nous en trouvons bien d'autres.

D'après les notes que nous devons à la complaisance du R. P. Guillaume Charlebois et de sa sœur, Mme Lajeunesse, leur père était un homme complètement illettré; mais il suppléait à l'éducation livresque par une parfaite connaissance et compréhension de la doctrine et de la morale chrétiennes. Elles lui avaient sans doute été enseignées de vive voix par ses parents, comme cela se pratiquait alors dans les campagnes du Canada, où les écoles étaient rares. C'est d'ailleurs ce qui se faisait dans les campagnes de France, là du moins où l'école sans Dieu n'avait pas encore produit ses ravages.

Malgré la pauvreté dans laquelle il se trouva en arrivant à son nouvel établissement, monsieur Charlebois fit toujours passer avant tout l'accomplissement des devoirs religieux : chaque jour, prière en commun dans la famille, et le dimanche, fidèle assistance aux offices. A son arrivée, Sainte-Marguerite n'existait pas encore comme paroisse, et l'église la plus proche était Sainte-Adèle, à douze milles de chez lui. A cette distance, et vu le mauvais état des chemins, il n'était pas possible de s'y rendre tous les dimanches; mais alors, on suppléait aux offices par la récitation du chapelet et le chant de cantiques. Quelques années plus tard, lorsque fut construite l'église de Sainte-Marguerite, autour de laquelle ne tarda pas à se grouper un petit village, monsieur Charlebois ne manquait jamais les offices, bien que sa ferme se trouvât à cinq milles de l'église, dans un pays très accidenté, où les chemins étaient généralement

mauvais. Il devait parfois faire le voyage a pied, et souvent à jeun; car il s'approchait fréquemment des sacrements.

Cette fidélité à remplir les devoirs essentiels de la vie chrétienne était certainement le moyen le plus efficace d'inculquer à ses enfants l'importance de ces devoirs. Il y joignait d'autres pratiques, secondaires, mais très utiles pour entretenir l'esprit chrétien dans les familles: pratiques fidèlement gardées dans les campagnes de France et du Canada, tant que l'esprit chrétien y a vraiment régné: prières avant et après les repas, signe de croix avant de commencer un travail, bénédiction des enfants, signe de croix fait avec le couteau sur un pain avant de l'entamer, etc...

A cette prédication par l'exemple, il joignait les enseignements oraux: admonitions, lorsque c'était nécessaire; mais, plus généralement, bons conseils, donnés la plupart du temps sous forme de sentences transmises de génération en génération, que, dans les campagnes de l'ouest de la France, on appelle des « Proverbes », et qui, en termes brefs et concis, expriment des vérités morales de tout premier ordre. Souvent il agrémentait ses conseils de traits typiques et de comparaisons pittoresques, propres à les graver dans la mémoire. Ses rapports avec ses enfants étaient plutôt sévères, quoique sans mauvaise humeur, de sorte que, tout en le craignant, tous l'aimaient beaucoup.

Mais les travaux auxquels il devait se livrer pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, ne lui permettaient évidemment pas de s'occuper de tous les détails de l'éducation familiale. C'était là le rôle de la mère de famille, que le père avait soin de toujours soutenir de son autorité, comme doit le faire tout chef de famille intelligent, qui ne veut pas gâter l'éducation de ses enfants.

De son côté, madame Charlebois avait reçu une éducation vraiment chrétienne; et, ayant été élevée à Saint-Jérôme, elle avait pu apprendre à lire et à écrire. Son intelligence était aussi remarquable que sa piété. D'un caractère doux, elle était bonne, affectueuse, d'une humeur égale et joyeuse; ce qui ne l'empêchait pas d'être ferme dans le commandement et d'exiger de ses enfants une obéissance sans réplique, que d'ailleurs elle avait le don d'obtenir sans avoir ordinairement à recourir aux menaces et aux punitions. Tous ses nombreux enfants l'aimaient

tendrement; ils la respectaient et l'estimaient souverainement.

Elle était bonne ménagère et, malgré la modicité des ressources, ses enfants ne manquèrent jamais du nécessaire, ni au point de vue de la nourriture, ni au point de vue du vêtement. Car, bonne cuisinière, elle savait utiliser tous les produits de la ferme pour préparer la nourriture de la famille; et, comme toutes les bonnes vieilles Canadiennes de ce temps-là, elle savait filer et tisser; elle confectionnait elle-même les vêtements dont chacun avait besoin. A mesure que ses filles grandissaient, elle se faisait aider par elles et leur apprenait ainsi à devenir elles-mêmes de bonnes ménagères.

Mais ce à quoi elle s'appliquait surtout, c'était à faire de tous ses enfants de bons chrétiens. A peine commençaient-ils à bégayer quelques syllabes, qu'elle leur faisait prononcer les noms de Jésus, Marie, Joseph. Elle leur apprenait à faire le signe de la croix et à prononcer de pieuses invocations, avant même qu'ils pussent en comprendre la signification. A mesure que leur intelligence se développait, elle leur enseignait les vérités de la religion, en tâchant de se mettre à leur portée: la création, le péché originel, l'Incarnation, la Rédemption, etc., ainsi que les commandements de Dieu et les devoirs de la vie chrétienne. Et, comme il n'y avait pas d'école à proximité, elle leur enseignait elle-même le catéchisme. Aidée de leur père, elle leur faisait aussi pratiquer les devoirs du chrétien: prière en commun tous les soirs; et le matin, personne n'était admis à déjeuner, s'il n'avait pas fait sa prière. Le dimanche, à part les plus petits et un ou deux gardiens, tous devaient parcourir les cinq milles qui séparaient la ferme de l'église. Ceux qui avaient fait leur première communion devaient souvent faire le voyage à jeun; car ils s'approchaient assez fréquemment des sacrements. Dans ce cas, ils devaient faire leur action de grâces après la grand'messe et ne déjeunaient que vers une heure de l'après-midi. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de vêpres à Sainte-Marguerite, mais, dans la famille, on y suppléait par le chemin de la croix, le chapelet, le chant de cantiques et de pieuses lectures faites par la mère de famille. Après cela seulement, on pouvait se livrer à d'innocents amusements.

Le petit Ovide naquit et grandit dans cette atmosphère de piété et de travail. Dès son plus bas âge, il sembla doué d'une

excellente nature. Même tout petit bébé, dit sa sœur Armandine (madame Lajeunesse), on ne l'entendit jamais crier et se fâcher, comme il arrive aux petits enfants. Bien que de tempérament sanguin, il fut toujours calme et raisonnable.

Au physique, il se développa d'une façon extraordinaire. A l'âge de cinq ans, il commençait déjà à rendre de petits services. Dans les conditions où se trouvait la famille Charlebois, la chasse et la pêche constituaient un apport précieux pour la nourriture de la famille. Le jeune Ovide se joignit promptement à ses frères dans la pratique de ces deux exercices qui, pour eux, n'étaient pas de simples parties de plaisir. C'est ainsi que, de bonne heure, il devint expert dans l'art de manœuvrer un canot, de manier un fusil, de chasser le vison, le castor, le rat musqué, le lièvre, la perdrix, la tourte, le canard, etc., de pêcher l'excellente petite truite des lacs environnants. Puis ses forces se développant rapidement, il ne tarda pas à prendre part à des travaux plus sérieux et plus fatigants. « A douze ans, nous dit le P. Guillaume, il manœuvrait la hache et la scie, aussi bien que ses frères plus âgés. »

Et cela aussi était ménagé par la Providence, qui voulait le préparer aux travaux de sa vie de missionnaire, auxquels il n'aurait pu se livrer avec la maîtrise qu'il y mit, s'il avait été élevé délicatement.

Sa vigueur et son adresse ne le rendaient ni hautain, ni vaniteux. Au contraire, il était bon et complaisant pour chacun, et cherchait à rendre service le plus qu'il pouvait. Soumis en tout à la volonté de ses parents, la moindre apparence de désobéissance, même involontaire, le jetait dans la désolation.

S'il aimait le travail, il aimait aussi à jouer et à s'amuser, lorsque le temps en était venu. Mais, bien qu'il aimât à rire et à plaisanter, il détestait ces jeux et ces plaisanteries où les uns sont victimes et les autres bourreaux, plus ou moins inconscients, mais souvent très cruels. Dans des cas semblables, il prenait toujours parti pour le faible contre le fort, pour la victime contre les agresseurs. A ce propos, le Père Guillaume nous raconte un trait typique, arrivé au collège de L'Assomption. Ovide passait près d'une salle dans laquelle plusieurs élèves s'amusaient, et d'où partaient des cris et des lamentations. Etant entré, il vit un des plus jeunes élèves qu'on avait attaché

au poêle, et que quelques grands s'amusaient à tourmenter en se moquant de lui. Indigné, Ovide s'en alla à la petite victime et, sans prendre le temps de dénouer ses liens, il les brisa d'un coup sec, et d'un air si décidé, que les espiègles jugèrent plus prudent de déguerpir en silence.

Il était aimé de tous ses frères; tous le respectaient, même les plus grands, et ils le prenaient ordinairement pour arbitre, dans les petites difficultés et contestations qui ne pouvaient manquer de s'élever au milieu de cette nombreuse famille.

Cette estime, que ses frères et sœurs avaient pour lui, était partagée par tous ceux qui le connaissaient, et en particulier par ses parents, qui avaient tous confiance en lui. Alors qu'Ovide, à dix-neuf ans, était sur le point de terminer ses études classiques, son père, qui n'était pas aveugle, ni porté à l'indulgence envers ses enfants, disait de lui: « Ce garçon-là, je n'ai jamais eu un reproche à lui faire. »

L'éloignement du village rendait bien difficile la fréquentation de l'école par les enfants Charlebois. La deuxième des filles, Albine, ayant passé deux ou trois ans au pensionnat de Saint-Benoît, avait pu faire des études primaires assez complètes, et de retour à la maison, vers l'âge de quinze ans, elle fit un peu d'école à ses frères plus jeunes. Mais elle ne tarda pas à se marier. Alors pendant deux hivers, Ovide et Guillaume fréquentèrent l'école du village de Sainte-Marguerite. « Vu la distance, écrit le Père Guillaume, nous devions demeurer au village. Le premier hiver, nous logeâmes dans la maison d'école, en qualité de gardiens. Nous devions chauffer la maison, rentrer le bois, etc. Chaque dimanche, nos parents nous apportaient des vivres pour la semaine. Nous eûmes beaucoup à souffrir du froid dans cette masure construite en boulins mal ajustés, n'ayant ni solage, ni doubles châssis, ni double plafond. La nuit, nous dormions bien dans notre sofa pliant, mais le lever exigeait un acte héroïque. Au premier coup de l'angélus, Ovide était debout, et se hâtait d'allumer le feu. Nous nous rendions ensuite à l'église pour faire notre prière et entendre la messe, que l'un de nous servait. »

« L'hiver suivant fut beaucoup moins pénible. Nous recevions l'hospitalité de monsieur Charles Lajeunesse, frère de

notre beau-frère Eusèbe... Là encore, nous recevions la nourriture de nos parents: nous rendions quelques services.»

Mais si Ovide n'avait guère fréquenté l'école, il avait bien appris son catéchisme. En ce temps-là, pour être admis à la première communion, il ne suffisait pas de savoir son catéchisme; il fallait avoir l'âge *canonique,* qui variait, selon les diocèses, de dix à douze ans. Dans le diocèse de Montréal, c'était douze ans. Mais le jeune Ovide connaissait si bien son catéchisme et il était si pieux, que le curé fit pour lui une exception, et l'admit à dix ans. Il fit donc sa première communion en 1872, avec son frère Alcide. Et il la fit si pieusement que, toute la journée, il resta plongé dans la prière et dans l'union à Jésus. Et même, dans l'après-midi, ses frères lui ayant proposé une promenade, il répondit qu'ayant reçu la communion le matin, il ne voulait pas aller se dissiper. Et cependant il aimait la promenade.

A partir de ce moment, il communia au moins tous les mois; et, au collège, tous les huit jours; ce qui était alors le maximum de la communion fréquente.

Sur ces entrefaites, un grand malheur vint frapper les Charlebois: ce fut la mort de la mère de famille, la douce Emérence, qui, au mois de décembre 1874, succomba à une attaque de fièvre puerpérale, à la suite de la naissance de son quatorzième enfant. Outre la douleur de perdre cette mère tendrement aimée, quel désarroi cette mort ne dut-elle pas mettre dans la famille! Les deux filles aînées, Armandine (madame E. Lajeunesse) et Albine (madame L. Charette), étaient mariées depuis plusieurs années, et chacune avait déjà plusieurs enfants. Elles ne pouvaient donc guère venir au secours des orphelins. Madame Lajeunesse adopta la dernière née, la petite Marie-Ange, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère, et qui ne vécut d'ailleurs que quelques mois. Procule avait environ dix-huit ans et aidait grandement le père dans les travaux de la ferme. Jean, âgé de seize ans, était au collège de L'Assomption. Mais il en restait neuf à la maison, qui s'étageaient de deux à quinze ans. L'aînée de ceux-ci était une fille, Alma, qui, par suite d'un accident dont elle avait été victime à l'âge de quatre ans, était infirme, et ne marchait qu'à l'aide de béquilles.

Malgré son infirmité, Alma fit bravement face à la situation. Appuyée sur ses béquilles, elle s'occupa activement de la direction intérieure de la maison, en prenant soin de ses plus jeunes frères et sœurs, « aidée, écrit le P. Guillaume, de ses frères, et surtout d'Ovide », qui avait alors environ treize ans. Cela obligea nécessairement celui-ci à interrompre son assistance à l'école du village. Mais, en récompense, sans doute, de son courage, Dieu accorda à Alma la grâce de la guérison et, quelques mois après la mort de sa mère, elle put marcher sans béquilles, quoique en boitant encore un peu.

Le jeune Ovide pensait-il dès lors à se faire prêtre? Sa piété et son amour pour les offices de l'Eglise le feraient supposer. Mais dans les conditions où se trouvait sa famille, la possibilité pour lui de faire des études classiques semblait tellement chimérique qu'il dut repousser cette pensée, si elle lui vint, comme un rêve irréalisable; et, à ce moment, toute son ambition semble avoir été d'aider son père dans les travaux de la ferme et de devenir un bon cultivateur.

Mais lorsque Dieu a choisi quelqu'un, si les parents ne mettent pas obstacle à ses desseins, il trouve moyen de faire arriver l'élu là où il veut. Or, dans cette pauvre et nombreuse famille, Dieu s'était choisi plusieurs élus. Celui dont il se servit pour mener à bien toutes ces vocations, fut Jean, le quatrième de la famille.

Jean avait beaucoup de talent, était pieux et désirait devenir prêtre. Le bon curé de Sainte-Marguerite, monsieur l'abbé Louis Casaubon, le discerna, dans ses visites à l'école, et conçut le projet de lui faire faire des études classiques. Il obtint le consentement de ses parents, puis, à l'automne de 1870, ayant été nommé professeur au Collège de L'Assomption, il y fut le professeur d'éléments latins de son protégé Jean. Il lui trouva même une insigne bienfaitrice dans la personne de dame veuve Joseph-Edouard Faribault, qui se chargea de la plus grande partie des frais de son cours d'études.

Après la guérison d'Alma, l'aide d'Ovide étant moins nécessaire à la maison, son père qui voyait son ardeur au travail et ses dispositions, résolut de lui faire suivre pendant un an ou deux les cours de l'école d'agriculture, alors annexée au collège de L'Assomption. Là, Ovide se mit au travail avec son ardeur

et sa bonne volonté habituelles. Si bien que son frère Jean, alors sur le point d'achever son cours classique, voyant la piété et l'application de son jeune frère, résolut de lui faire faire ses études classiques. Le projet semblait de réalisation difficile. Mais, nous dit le Père Guillaume: « Ce Jean était très entreprenant, tenace et fécond en moyens honnêtes. » Pendant les récréations et les jours de congé, il se mit à donner des leçons à son jeune frère; à la rentrée de 1876, le jeune Ovide pouvait commencer les éléments latins.

Pendant cette année, madame Faribault paya une bonne partie de ses dépenses. Un ami de Jean, monsieur Alfred Archambault, futur évêque de Joliette, lui fournit ses livres et son papier pendant tout son cours.

Cependant monsieur Charlebois craignait que sa fille Alma ne vînt à se marier, ou à se faire religieuse; ce qui aurait laissé ses enfants à l'abandon. C'est pourquoi il résolut de se remarier. En 1878, il épousa mademoiselle Emely Lane, bonne vieille fille, ancienne ménagère des deux messieurs les curés Toupin, p.s.s. Elle n'eut point elle-même d'enfant; mais elle adopta de tout cœur ceux de sa nouvelle famille. Elle aima, comme une véritable mère, tous les enfants de son mari, et elle s'en fit aimer, ainsi que de ses petits-enfants.

Cependant Alma ne se maria que plusieurs années plus tard. En attendant, elle continua à donner ses soins au ménage et à parfaire l'éducation de ses jeunes frères et sœurs, de concert avec sa belle-mère.

La région de Sainte-Marguerite était peu propre à la culture. Les premières années avaient été bonnes. Mais, sous une couche d'humus assez mince, il n'y avait que des pierres et du tuf; de sorte que le sol vite épuisé devenait de moins en moins productif. L'abbé Jean, tout en étudiant la théologie, était devenu professeur au collège; aidé des conseils de monsieur Casaubon, il persuada à son père de vendre sa terre de Sainte-Marguerite et de venir s'établir au village de L'Assomption.

Peu après son mariage, à l'automne de 1878, monsieur Charlebois s'y transporta; là il fut chargé de surveiller les travaux de la ferme du collège et de donner des leçons pratiques aux élèves de l'école d'agriculture.

Ses émoluments étaient assez minces. Mais sa femme, aidée d'Alma, tenait maison de pension pour une vingtaine d'élèves du collège. Cela leur fournissait quelques ressources et permettait à Ovide de pensionner chez ses parents, ce qui diminuait beaucoup ses frais d'éducation. De la sorte, on put aussi mettre Guillaume au collège ; et plus tard, Emmanuel et Charles ; ainsi, la question des études classiques fut résolue de la façon la plus satisfaisante.

Monsieur Charlebois garda pendant sept ou huit ans cette surveillance de la ferme. Vers 1888, il ouvrit une boucherie, qui ne tarda pas à être florissante; et dès lors, sa situation devint aisée.

Au collège de L'Assomption, Ovide n'était point un élève brillant, ni ce qu'on appelle « un fort en thème », mais il avait un esprit droit et beaucoup de bon sens; ce qui, joint à un travail sérieux et assidu, le fit toujours se maintenir au-dessus de la moyenne des élèves de son cours. Tous ses maîtres étaient satisfaits de son travail et charmés de sa piété, comme le montre un mot d'un de ses professeurs. Ovide avait subi une forte attaque de fièvre typhoïde et était à toute extrémité. Pendant ce temps-là, son frère Jean était lui-même malade et alité. Un des prêtres du collège vint trouver ce dernier, pour lui apprendre que son jeune frère était bien mal, et qu'il venait de lui administrer les derniers sacrements. « Est-il bien résigné? » demanda l'abbé Jean. « Oh! parfaitement. Vous savez, c'est toujours Ovide. »

Si ses maîtres l'estimaient, lui aussi les estimait, les aimait et les respectait. Jamais il ne se permettait la moindre critique contre eux.

Strict observateur du règlement et des moindres ordres des Supérieurs, il n'eut jamais que d'excellentes notes de conduite et ne connut ni les punitions ni les réprimandes. Seul son frère Jean, qui l'aimait beaucoup, mais ambitionnait de le faire progresser rapidement dans ses études, le fit quelquefois pleurer, au commencement de son cours, en se montrant très exigeant sous ce rapport.

Sur sa vie de collégien, voici un précieux témoignage de monsieur le chanoine Auguste Picotte, qui fut son professeur de syntaxe latine: « Un mot résume en toute vérité ce que fut

Ovide élève: il fut un *écolier modèle en tout.* Il était très pieux...; il fut l'obéissance personnifiée, respectueux envers ses professeurs; il aimait l'étude et avait l'ambition de réussir. Avec ses condisciples, il était bon et charitable; aussi n'eut-il jamais d'ennemis. » (Lettre du chanoine A. Picotte.)

En récréation, il se livrait de tout cœur au jeu. Il y était même actif et boute-en-train; mais il n'aimait pas les jeux trop bruyants, sujets à amener des contestations et des disputes. Tous ses condisciples l'estimaient. Lui se montrait bon envers tous, mais s'attachait surtout à ceux qui, pour une raison ou pour une autre, étaient plus ou moins tenus à l'écart par le reste des écoliers; aux souffre-douleur, comme il y en a dans certains collèges; à ceux qu'on prend pour « têtes de Turc », pour leur faire subir toutes sortes d'avanies et de misères. En un mot, il prenait toujours parti pour les opprimés contre les oppresseurs, ainsi qu'on a pu en juger par l'incident que nous avons déjà relaté.

Le collège maintint et fortifia les habitudes de piété contractées dans la famille. Nous avons déjà dit qu'il communiait tous les huit jours; naturellement, il faisait partie de la Congrégation de la Sainte-Vierge; et, pendant ses temps libres, il se rendait à la chapelle, pour sa visite au Saint-Sacrement ou pour faire le chemin de la croix.

Pendant les vacances, il retrouvait dans sa famille les habitudes de piété qui s'y maintenaient intégralement. Au lieu de chercher à s'y soustraire, comme font beaucoup de collégiens, qui croient se donner ainsi des airs de supériorité, Ovide, non seulement s'astreignait à toutes, mais il servait d'exemple, même aux membres si pieux de sa famille, par sa tenue grave et l'air de recueillement qu'il y mettait.

Il faisait ainsi l'édification de la population au milieu de laquelle il passait ses vacances. Une de ses cousines, du côté maternel, Sœur Sainte-Eugénie, religieuse de la Miséricorde, écrit à ce propos: « Je me rappelle que mes parents faisaient beaucoup d'éloges de ce distingué cousin, au maintien si grave et si modeste, à la piété si profonde. A l'église, on se prenait à admirer sa figure angélique, tout absorbé qu'il était dans la prière, jusqu'à se rendre indifférent à ce qui se passait à côté de lui. »

Une autre de ses cousines, Sœur Sainte-Edwidge, des Sœurs Grises de Montréal, écrit de son côté: « La piété d'Ovide était naturelle et communicative. Non loin de la maison paternelle (à L'Assomption), était une petite chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours. La famille y allait ordinairement chaque jour faire une visite au Saint-Sacrement. Et moi, n'étant pas par état favorisée d'aussi douces choses, ayant toujours habité la ville, où il se fait tant de bruit, ma piété n'était pas aussi cultivée que celle de l'admirable famille qui était pour moi un modèle en tout. J'admirais, sans imiter ces beaux gestes. Le religieux en herbe, qu'était alors le jeune Ovide, m'en fit un reproche auquel je fus sensible; car, le lendemain, je faisais partie du pieux cortège; et je pus voir à la suite les uns des autres les membres de cette famille bénie faire le chemin de la croix dans la pieuse chapelle...

« Ce séjour au sein de cette pieuse famille fut le germe de ma vocation religieuse... N'était-ce pas déjà un apostolat que le jeune apôtre exerçait autour de lui? Je n'étais pas fervente à assister aux Vêpres le dimanche. Il en était peiné, pour ne pas dire mal édifié. Il m'en fit la remarque, avec sa bonté ordinaire. Comme je voulais me défendre en le taquinant, je lui dis: Si vous voulez m'apporter des cerises à grappes tous les jours, j'irai. Et comme il n'y en avait pas dans le jardin de la famille, chaque jour, il allait en demander à des amis, et m'apportait le fruit désiré. Il fallut me rendre à ses exhortations. »

Et cependant, la piété d'Ovide n'était ni triste ni rébarbative. Il savait rire et s'amuser; et, à ce propos, la Sœur Sainte-Edwidge cite plusieurs espiègleries dont il fut lui-même l'acteur ou la victime bénévole.

C'est ainsi que, aimé et estimé de tous, le jeune Ovide arriva à sa dernière année de collège. C'était en 1882, il avait vingt ans, et le moment était arrivé pour lui de choisir une carrière.



M. Hyacinthe Charlebois,
père de Mgr O. Charlebois.



Mère de Mgr O. Charlebois
(née Emérence Chartier).



Le Rév. Père O. Charlebois,
nouveau prêtre (1887).

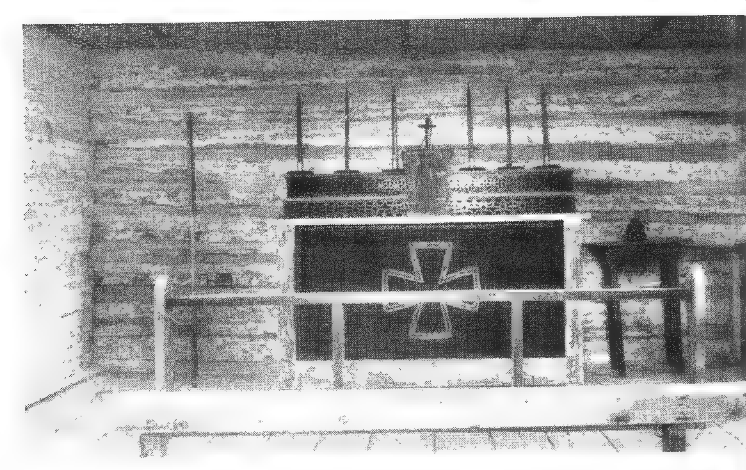


Le Rév. Père O. Charlebois,
après 12 ans de missions (1899).



1 2

1. Première cathédrale.
2. Premier évêché.
(1910).



Autel de la première cathédrale.



Le Révme Père Th. Labouré, Supérieur Général des Oblats de Marie-Immaculée, disant son bréviaire en face de la première cathédrale.

CHAPITRE II

La vie religieuse (1882-1887)

Dans la pieuse famille où Dieu fit à Ovide la grâce de naître, on menait donc une vie qui aurait pu servir de modèle à plus d'un religieux, et les exemples qu'il y trouvait étaient rendus encore plus efficaces par les tendances de son heureuse nature. Toutefois il semble que, dans ses premières années, son ambition se soit bornée à aider ses parents avec un entier dévouement, en servant le bon Dieu de son mieux.

Plus tard, lorsque des circonstances inespérées lui eurent permis de commencer ses études classiques, il s'appliqua constamment à être un bon écolier, pour devenir plus tard un bon prêtre. Apparemment, ce furent là ses seules aspirations jusqu'à sa dernière année de collège. C'étaient probablement aussi celles de son vénérable père. Après avoir renoncé à l'avoir comme auxiliaire et successeur dans les travaux de la ferme, il se consolait en l'imaginant déjà chargé d'une cure, où il se voyait lui-même se retirant dans sa vieillesse, auprès de ce fils bien-aimé.

A la fin de ses études collégiales, Ovide dut, comme tout jeune homme arrivé à ce stade de la vie, songer à son avenir d'une manière plus sérieuse, plus immédiate. Un de ses confrères, écrit le P. Guillaume, lui ayant passé un petit ouvrage de saint Alphonse de Liguori, intitulé: *Avis sur la vie religieuse,* Ovide lut et relut avidement cet excellent opuscule; puis, se décida à se faire religieux. Le choix d'une congrégation lui fut relativement facile. Il avait plusieurs fois entendu des conférences données aux collégiens par les fameux Pères Lacombe, Lacasse et Poitras, tous Oblats missionnaires et anciens élèves de L'Assomption. Le Père Joseph Lefebvre, o.m.i., supérieur

de la maison de Montréal, nous avait prêché la retraite annuelle un an ou deux auparavant; plusieurs condisciples d'Ovide étaient déjà entrés au noviciat des Oblats. A cette époque, ceux-ci avaient une grande réputation, comme missionnaires du Nord-Ouest. Or, Ovide songeait aux missions. Dès son jeune âge, il avait entendu son père décrire les belles cérémonies de la mission sauvage d'Oka; il avait lu les annales de la Propagation de la foi; et nous venons de dire qu'il avait souvent entendu parler des missions par de vrais missionnaires, y compris « le saint Mgr Grandin. »

Cependant, il hésitait encore, non par crainte des sacrifices que lui imposerait la vie de religieux et de missionnaire, mais à cause de la peine que causerait à ses parents sa détermination. Il savait que ses parents l'aimaient tendrement, et il le leur rendait bien. Aussi, ne fit-il part de son intention à aucun membre de sa famille, excepté à son frère Guillaume, qui semble avoir été son confident intime.

Au commencement des vacances de 1882, il alla faire une retraite de trois jours au noviciat des Oblats à Lachine, afin d'y étudier plus sérieusement sa vocation. Il y rencontre le Frère Adélard Langevin, le futur archevêque de Saint-Boniface, qui devait être son consécrateur en 1910, et qui était alors novice et chargé de prendre soin des jeunes retraitants. Mgr Charlebois relata cette rencontre dans le discours qu'il prononça lors de son sacre (voir 3e Partie, ch. I). Il dit que la bonne impression faite sur lui par son jeune introducteur le confirma dans sa résolution de se faire Oblat. Les conseils et les directions qu'il reçut du bon Père Boisramée, alors maître des novices, durent contribuer davantage à l'affermir dans cette décision.

Malgré tout, il lui en coûtait d'annoncer cette nouvelle à son père et à ses frères et sœurs, tellement il craignait de les affliger. Sur ces entrefaites, un accident, qui faillit lui coûter la vie, sembla être un avertissement de la Providence, pour le décider à consommer son sacrifice. Le P. Guillaume le raconte ainsi :

« Pendant les dernières vacances qu'Ovide passa dans la famille avant son entrée au noviciat, durant l'été de 1882, l'abbé Jean, Procule, Ovide et moi, nous nous trouvions un jour

chez Alcide, qui demeurait alors à Sainte-Marguerite, sur les bords du lac des Iles. L'idée nous vint d'aller nous baigner. Nous montâmes en chaloupe pour nous éloigner un peu du bord, et nager ensuite vers la grève. Jean, Alcide et moi étions déjà rendus à terre, lorsque Ovide se jeta à l'eau. Mais au lieu de nager, comme il savait très bien le faire, il alla au fond comme une roche. Nous crûmes d'abord qu'il faisait une plaisanterie. Mais non. Il remonta à la surface en se débattant, et allait enfoncer de nouveau, lorsque Procule, qui se trouvait encore dans la chaloupe, put l'atteindre avec une rame et le sauver. Il n'a jamais pu nous dire ce qui l'avait empêché de nager comme d'habitude. Il m'a raconté que, bien persuadé qu'il se noyait, il s'était préparé à la mort, et avait même eu le temps de se dire: « Quelle peine papa va éprouver ! »

« J'ai toujours été persuadé que cet accident avait été permis par la Providence pour l'affermir dans sa décision d'entrer au noviciat. »

Avec son esprit de foi, il comprit que la séparation d'avec nos proches ne dépend pas de nous; et que, lorsque Dieu le veut, elle s'opère bon gré, mal gré. La mort tragique, qu'il avait vue de si près, eût affecté ses parents beaucoup plus que son départ pour le noviciat. Aussi, toute hésitation cessa.

Quand il annonça sa détermination à son père, ce fut pour celui-ci un coup terrible. Car, de tous ses nombreux enfants, Ovide était son préféré. Ses frères et sœurs le savaient, et nul n'en était jaloux, tellement ils sentaient tous que cette préférence était méritée. Mais, comme la devise de monsieur Charlebois avait toujours été: « Le devoir avant tout », il ne voulut pas manquer à ce principe en cette douloureuse circonstance. Sans hésitation et sans reproches, mais le cœur brisé, il donna son consentement. Ainsi en fut-il de la belle-mère et d'Alma, bien qu'elles pleurassent beaucoup. D'autres membres de la famille eurent, paraît-il, plus de peine à se résigner à la séparation. Quant à l'abbé Jean, il encouragea positivement son jeune frère dans sa généreuse résolution; de même que Guillaume, qui, dès lors, avait probablement l'espoir d'aller le rejoindre.

Voici ce que dit ce dernier des derniers jours qu'Ovide passa dans sa famille: « Il alla faire un dernier stage à Sainte-Marguerite, se montra gai et serviable comme toujours. Puis,

disant discrètement adieu à ses nombreux parents tendrement aimés, et s'éloignant pour toujours de nos chères montagnes, il se rendit à L'Assomption, auprès de son père, pour faire ses derniers préparatifs. Enfin, le cœur bien gros, mais sans perdre sa sérénité habituelle, il nous quitta vers le 11 août, pour se rendre au noviciat des Oblats.

J'ai su du bon Père Boisramée, maître des novices, qu'il avait été un novice exemplaire, estimé et aimé de tous. En partant, il m'avait laissé son petit livre de saint Liguori. La lecture de cet opuscule et des lettres édifiantes qu'il m'écrivait, firent si bien que, l'année suivante, j'entrai moi-même au noviciat. »

Ainsi, dès le seuil de la vie religieuse, Ovide commençait cet apostolat qui devait déterminer tant de vocations de religieux, de religieuses et de missionnaires, aussi bien dans sa famille que parmi ses amis.

Nous n'avons pas d'autres détails sur sa vie au noviciat. Mais, tel que nous le connaissons, là aussi, il dut s'appliquer à bien faire ce qu'il faisait: c'est-à-dire, à se renoncer lui-même, pour se donner tout à Dieu. Pour une âme comme la sienne, le noviciat dut être une retraite continuelle pendant laquelle il s'appliqua certainement à acquérir et à perfectionner toutes les vertus qui font le bon religieux et le bon missionnaire.

Nous venons de retrouver une petite feuille, perdue au milieu d'autres papiers, et contenant les résolutions qu'il prit à la suite d'une retraite faite en 1877, c'est-à-dire pendant son temps de collège, et alors qu'il n'avait que quinze ans. Ces notes auraient dû trouver place dans le chapitre précédent. Mais, les ayant découvertes trop tard, nous croyons qu'on nous saura gré de les rapporter ici. Elles sont d'ailleurs dignes d'un novice. Voici ces notes: « J'ai acquis pendant cette retraite la conviction que, pour avancer dans la sanctification personnelle et travailler efficacement au salut des autres, il me faut vivre d'une vie intérieure, d'une vie d'union intime avec le Sacré-Cœur et sa divine Mère. A cet effet: 1° Je vais faire de nouveaux efforts pour être attentif durant mes prières, m'entretenir familièrement avec Notre-Seigneur ou la Sainte Vierge. 2° Durant le jour, penser plus souvent à Dieu, et lui manifester mon amour par de fréquentes oraisons jaculatoires. 3° A l'exemple

de sainte Thérèse, considérer mon cœur comme un petit oratoire, où réside Notre-Seigneur, le Saint-Esprit, la Sainte Vierge et m'entretenir fréquemment avec eux, les consulter, surtout dans mes difficultés. 4° Offrir le matin et plusieurs fois le jour toutes mes actions au Sacré Cœur par Marie Immaculée. 5° Pratiquer plus fidèlement la soumission à la volonté de Dieu. Mot d'ordre à répéter le plus souvent possible: Tout pour le Cœur de Jésus par le Cœur Immaculé de Marie. »

Ainsi, ce mot d'ordre, dont il fit plus tard sa devise épiscopale, « Ad Jesum per Mariam » : « A Jésus par Marie », a été le sien depuis l'âge de 15 ans; et, pendant toute sa vie, on peut dire qu'il y a toujours été fidèle.

Dès cet âge aussi, où l'on est si enclin à l'amour-propre et à la présomption, la vertu qu'il se proposait spécialement d'acquérir était l'humilité, « surtout, écrivait-il, dans mes pensées et dans mes rapports avec mes compagnons. »

A quelle hauteur de vertu et de sainteté ne dut pas s'élever, pendant le temps du noviciat, une âme qui, dès l'enfance, était capable d'avoir de si saintes pensées, et de prendre des résolutions si généreuses et si pratiques!

A la fin de son noviciat, le 15 août 1883, il fit des vœux temporaires, qui n'étaient alors que des vœux d'un an; puis, il s'en alla au scolasticat d'Ottawa, sans avoir revu sa famille. Là, dit le P. Guillaume, « sans s'en rendre compte, il fut un vrai modèle du bon religieux: régularité parfaite, charité, douceur, dévouement sans bornes, grande application à l'étude, piété éclairée... Son Supérieur, le vénérable Père Joseph Mangin, l'eut vite classé parmi ses préférés. Il lui imposait les charges les plus désagréables: linger, cuisinier de vacances, perruquier, travaux manuels les plus durs. Ses compagnons de scolasticat eurent toujours pour lui une affection et une estime plus qu'ordinaires. On sait que les charges qu'il avait à remplir exposent à la critique. Je n'ai cependant jamais eu connaissance d'une remarque défavorable sur son compte. »

Mais cette régularité, cette aménité constante, cette soumission absolue à la règle et aux supérieurs, ne s'obtenaient pas sans lutte, ni sans une vie intérieure intense. Nous en avons la preuve dans ses notes et ses résolutions de retraites, notes que malheureusement nous ne possédons pas au complet. Mais ce

que nous en possédons suffit à montrer avec quel zèle et quelle application le frère Ovide Charlebois s'appliquait à acquérir les vertus qui font le bon religieux, le bon prêtre et le bon missionnaire, avec quelle sévérité il jugeait ses moindres fautes et ses moindres manquements; avec quelle rigueur il réprimait toute tendance déréglée de la nature.

Ces notes nous font voir que le fond de sa piété reste toujours la dévotion au Sacré Cœur et à la Sainte Vierge. Toutes ses résolutions sont confiées au Sacré Cœur, par l'entremise de Marie. Et avec cela, quelle application, quels moyens ingénieux pour se maintenir en la présence de Dieu et pour fixer son attention pendant la prière!

Dans notre « *Avant-Propos* », nous avons déjà cité plusieurs extraits de ces précieuses notes. Ici, il faudrait tout citer, si les dimensions de cette brochure nous le permettaient. Glanons du moins quelques-unes des *résolutions* prises à la fin de la retraite de 1886, l'avant-dernière année de son scolasticat.

Après des articles relatifs à diverses pratiques de piété, à la manière d'entendre la messe, etc., on trouve les notes suivantes: « 7° En récréation, et partout où je me trouverai avec mes frères, je me considérerai comme leur serviteur. Par conséquent, je les respecterai, je les servirai avec plaisir et empressement. Je ne verrai que du bien en ce qu'ils feront, je ne préférerai pas l'un à l'autre, je supporterai en silence leurs défauts, et je tâcherai de ne les faire souffrir en rien; j'écouterai sans rien dire leurs reproches ou leurs paroles blessantes, je ne leur ferai jamais de remarques, ou du moins, pas de manière à les choquer; je ne pousserai jamais trop loin la discussion; surtout, j'éviterai l'aigreur et l'emportement. Avant chaque récréation, je demanderai à la Sainte Vierge et à mon ange gardien de m'aider à la bien passer. 8° En classe, j'éviterai de rire de manière à blesser mes frères quand ils se tromperont. 9° Grande douceur dans l'exercice de la charge que j'aurai. Jamais d'ordre exprès; mais bien: « Si vous voulez, voulez-vous, etc. ». Toujours accueil calme et facile. Jamais, oh! non, jamais des réponses ou des reproches durs et amers. 10° Grand empressement à rendre service à mes frères (oh! attention sur ce point; j'y manque souvent). 11° Jamais de jalousie, ni d'ambition, (oh! oh! triple attention ici; je suis trop misérable et trop méprisable pour

chercher à me prévaloir de la sorte. Cependant, j'y suis très porté). » Puis viennent les résolutions qui se rapportent à la pratique de la mortification dans la nourriture et le vêtement et que nous avons citées dans l'*Avant-propos.*

Tout cela n'est d'ailleurs que la reproduction sous une forme plus précise d'autres résolutions, prises pendant des retraites précédentes, et sur l'observation desquelles le frère Ovide s'examine méticuleusement à chaque retraite subséquente, soit générale, soit mensuelle. Les quelques notes que nous avons sur les retraites qu'il fit au Cumberland, nous font voir qu'il était toujours fidèle aux résolutions prises au scolasticat; et le soin qu'il a pris de conserver ces feuilles, tout en recommandant de les brûler après sa mort, prouve qu'il devait les relire souvent, probablement pendant chacune de ses retraites.

Dans une de ces notes, nous voyons qu'il se proposa d'écrire le moins de lettres possible. Cela, il ne put guère le faire; car, pendant toute sa vie, il fut un grand épistolier et nous croyons que peu d'hommes ont eu une correspondance aussi étendue. Mais la seconde partie de la résolution était de n'écrire aucune lettre sans chercher à procurer le bien spirituel de la personne à qui il l'adresserait, et à cela il fut constamment fidèle, à moins qu'il ne s'agît de pures lettres d'affaires.

Le tendre attachement qu'il avait pour les membres de sa famille n'avait pas été brisé par son entrée en religion. Au contraire, il les aimait plus que jamais. Car, à l'affection naturelle qu'il avait pour eux, se joignait un amour spirituel de plus en plus vif.

Aussi les quelques lettres de cette époque que nous avons pu nous procurer, nous montrent son constant intérêt pour tout ce qui se passe à L'Assomption et à Sainte-Marguerite. Mais il tâche toujours de faire considérer les événements heureux ou malheureux au point de vue de la foi et de la soumission à la volonté de Dieu. Dans les conseils qu'il donne, on sent déjà la prudence du futur directeur d'âmes. Ainsi, vers 1885, la conduite d'un membre de la famille laissant à désirer et causant beaucoup de chagrin à quelques-uns, il leur écrit: « Je vois que, sans un secours tout spécial du ciel, vous ne pourriez triompher et remporter la victoire dans ce pénible combat. C'est pourquoi je pense que le meilleur moyen de vous venir en aide, c'est de

prier pour vous, et de prier beaucoup. C'est aussi ce que je fais... Voilà longtemps, je le sais, que nous prions à cette intention; et, si nous n'avons pas encore réussi, ce n'est pas une raison de nous décourager. Sainte Monique a bien prié 20 ans, avant d'obtenir la conversion de son fils. Nous devons donc nous armer d'un nouveau courage et redoubler de ferveur. Qui sait si nous ne sommes pas sur le point d'obtenir cette grâce tant désirée.

« Adressons-nous surtout à la Sainte Vierge; elle est toute puissante, et ne refuse jamais d'exaucer une prière bien faite, une prière pleine de confiance et d'humilité. Oui, allons à Marie avec assurance, et je vous assure que nous réussirons dans notre entreprise. Mettons sous le manteau de cette bonne Mère celui que nous voulons convertir, et chargeons-la d'opérer elle-même sa conversion, de le protéger contre les ennemis qui veulent le perdre, de lui prodiguer les grâces dont il a besoin pour dompter ses mauvaises inclinations et revenir à de meilleurs sentiments...

« De plus, faisons notre possible pour gagner son cœur: efforçons-nous de lui plaire, montrons-lui beaucoup de bonté, faisons-lui voir ses faiblesses avec douceur et modération, suggérons-lui avec adresse quelques petites pratiques de piété envers la Très Sainte Vierge, tâchons de lui inspirer plus de respect pour le prêtre. Car, je crois que la voie de la douceur et de la charité réussira mieux que celle de la rigueur. »

Ne dirait-on pas que c'est là le langage d'un directeur expérimenté, habitué de longue date à panser les plaies des cœurs blessés et à ramener dans le droit chemin les âmes qui s'en sont écartées. Si on ne le savait, qui se douterait que c'est un jeune homme de vingt-trois ans qui parle ainsi? Hâtons-nous d'ajouter que ces conseils, soigneusement mis en pratique, ne tardèrent pas à produire les résultats désirés.

Dans ses rapports avec sa famille, il s'intéressa surtout à la vocation de ses frères et sœurs, de ses neveux et nièces. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, l'abbé Jean avait été le premier excitateur de vocations dans la famille. Mais il mourut prématurément en 1885; et sa mort causa une grande douleur au cœur sensible d'Ovide, pour lequel ce frère était devenu un ami très cher, après avoir été un maître vigilant. Mais, en quittant ce monde, il semble que Jean ait légué à son frère préféré le soin

de susciter et d'encourager les vocations sacerdotales et religieuses dans la famille.

Nous avons entendu le Père Guillaume affirmer qu'il avait été attiré par lui dans la Congrégation des Oblats. Quelques années plus tard, il y attira aussi son frère Charles, puis ses neveux, Alexandre, Arthur et Martin Lajeunesse. A peine rendu dans les Missions, il décidait deux autres de ses neveux, les Pères Pigeon, à se faire, eux aussi, missionnaires. Il en attira quelques autres après son élévation à l'épiscopat. Mais n'anticipons pas, et ne parlons ici que de ce qui a été fait, ou du moins commencé pendant le temps du scolasticat.

Son frère Emmanuel était resté dans le clergé séculier. Mais, dès cette époque, Ovide commença avec lui une véritable correspondance spirituelle, dans laquelle tous deux s'excitaient mutuellement à la perfection de leur état. Et, lorsque Ovide partit pour les missions, ce fut l'abbé Emmanuel qui l'engagea à commencer la rédaction de ce petit journal: « L'Echo du Cumberland », qui donne de si précieux détails sur les premières années de mission du Père Charlebois. Il fut aussi son principal correspondant, jusqu'à sa mort, arrivée en 1894, après deux ans seulement de prêtrise; mort que le solitaire du Cumberland ressentit douloureusement.

Pour sa plus jeune sœur, Marie-Louise, qui, à vingt-deux ans, mourut religieuse chez les Sœurs Grises de Montréal, en 1892, nous n'avons aucun détail sur l'influence que put avoir Ovide sur sa vocation. Mais il est certain que cette influence fut grande, d'après la lettre qu'elle lui écrivit sur son lit de mort. Dans cette lettre d'adieu, nous lisons en effet:

« Cher frère, bientôt, je le sens, mon heure sonnera. Je mourrai sans avoir pu vous dire de vive voix un dernier adieu. Cette pensée me peine. Mais je suis heureuse d'avoir ce sacrifice de plus à offrir à Notre-Seigneur. Maintenant, qu'ai-je à faire, sinon me résigner et me sacrifier? Je trouve en votre éloignement ample matière à ces deux choses. Comment pourrait-il en être autrement? Comment ne pas regretter l'absence d'un frère bien-aimé, d'un frère tel que vous? Si j'ai le bonheur de mourir religieuse, à qui le dois-je après Dieu, sinon à vous, bon frère? Je ne crains pas de le dire, c'est à vos bonnes prières et à vos sages conseils que j'attribue ma vocation. »

Une autre Marie-Louise, fille de sa sœur Armandine et d'Eusèbe Lajeunesse, se sentait, elle aussi, appelée à la vie religieuse. Mais, faute d'instruction, il lui était difficile de se faire admettre dans une congrégation. Son oncle Ovide, encore au scolasticat, intervint auprès de son beau-frère pour le décider à laisser sa fille suivre sa vocation, et à faire les sacrifices nécessaires pour lui procurer une instruction convenable. Il finit par gagner sa cause. Mais Dieu se contenta de la bonne volonté des parents et de la jeune fille, qu'il prit dans son paradis, avant son entrée au couvent. Pendant qu'elle poursuivait ses études chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame au couvent de L'Assomption, pour se préparer à entrer en religion, elle fut atteinte de la fièvre typhoïde; transportée chez ses parents, à Sainte-Marguerite, elle mourut au mois de juin 1888.

Il semble que M. Eusèbe Lajeunesse, son père, s'était montré trop peu empressé pour consentir à donner à Dieu ce premier enfant qu'Il lui demandait. Dieu se vengea miséricordieusement en lui en prenant six autres, dont trois filles, qui se firent religieuses, et ses trois fils dont nous avons parlé plus haut, qui se firent religieux Oblats, et dont l'un est devenu évêque. Il va sans dire que l'oncle Ovide ne resta pas étranger à l'éclosion et au développement de toutes ces vocations et de multiples autres.

Cependant, la fin du scolasticat approchait pour le frère Ovide. D'après ce qu'il écrit dans une lettre datée du Cumberland, il avait désiré les missions sauvages, et le Père Guillaume dit qu'il les avait désirées bien longtemps avant son entrée en religion; mais que, par discrétion et par abandon à la volonté des supérieurs, il n'avait pas manifesté ce désir en entrant au noviciat. Mais ce désir était connu de Dieu, qui l'avait inspiré et qui en procura la réalisation.

Pendant le Chapitre général de 1887, Mgr Grandin demanda naturellement des sujets au Supérieur Général des Oblats, et il obtint le frère Ovide Charlebois, qui terminait ses études théologiques à Ottawa. Demanda-t-il spécialement ce sujet? Il semble du moins qu'il le connaissait un peu, car au mois de juin, en passant au noviciat de Saint-Gerlach, en Hollande, le saint évêque nous confia, tout joyeux, qu'il avait obtenu un bon sujet qui l'attendait au scolasticat d'Ottawa, où il devait être

ordonné sous peu. Mais il ne savait pas encore si cette obédience sera ou ne sera pas agréable à l'intéressé. C'est pourquoi, embarqué sur « La Gascogne » pour revenir en Amérique, il lui écrivit, le vingt-trois juin, encore sur le navire: « Notre très Révérend Père Supérieur Général m'annonçait, il y a quelques jours, une bonne nouvelle pour moi, et, j'espère, pour mon diocèse. C'est que le bon Dieu vous avait choisi, par son intermédiaire, pour venir partager nos travaux. Je crois que vous aimez assez le bon Dieu pour trouver la nouvelle bonne aussi. Cependant, je dois vous avouer que, si vous consultiez la chair et le sang, vous pourriez considérer la nouvelle comme mauvaise. Mais vous n'avez pas embrassé la vie religieuse pour jouir; et le bon Dieu vous montre qu'Il vous aime et a confiance en vous, puisqu'il vous confie une mission toute de dévouement. Courage, cher frère. Soyez tout de bon l'homme de Dieu; donnez-vous à Lui tout spécialement pour vous user pour sa gloire. Pour vous *user,* remarquez bien; je ne dis pas vous tuer. Il faut vivre longtemps, au moins autant que cela dépendra de vous, et utiliser pour Dieu et le salut des âmes, le temps que le bon Dieu vous donnera. »

Ce que nous connaissons du frère Ovide nous permet bien d'affirmer que la nouvelle ne fut pas considérée par lui comme mauvaise; et sa vie, telle que nous l'étudierons dans les pages qui suivent, montrera qu'il sut comprendre et mettre en pratique les conseils et les exhortations que lui donnait le vénérable évêque de Saint-Albert.

Dans la lettre dont nous venons de citer un extrait, Mgr Grandin dit qu'il serait heureux d'ordonner lui-même son nouveau missionnaire, mais qu'il devra probablement renoncer à ce bonheur; car, les intérêts de ses missions vont l'obliger de passer quelque temps aux Etats-Unis, avant de rentrer au Canada. Mais, soit qu'on ait retardé l'ordination, soit qu'il ait abrégé un peu la durée de son voyage, il conféra lui-même la prêtrise, le dix-sept juillet 1887, à celui que devait rendre de si importants services aux missions du grand Nord.

« Après son ordination, nous dit le Père Guillaume, il (le Père Ovide) alla immédiatement passer quelques jours dans sa famille. Ce temps fut partagé entre les paroisses de L'Assomption et Sainte-Marguerite.

« A L'Assomption, il revit avec une profonde émotion son bien-aimé père, sa bonne belle-mère, à qui il donnait le doux nom de maman, sa sœur Alma, qu'il appelait sa sœur-mère, parce qu'elle avait remplacé auprès de lui sa mère défunte, ses frères Emmanuel et Charles, sa jeune sœur Marie-Louise, sa grande bienfaitrice, madame Faribault, et quelques amis de la famille. Le bon curé l'invita à chanter la messe du dimanche. Il reçut un accueil des plus bienveillants au collège, son Alma Mater, qu'il continua d'aimer jusqu'à sa mort. Il eut la consolation de célébrer plusieurs fois le saint sacrifice dans sa chère chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où, étant collégien, il avait si souvent entendu la messe et prié de bon cœur.

« Accompagné de son père et de sa sœur Alma, il se rendit à Sainte-Marguerite, où résidaient encore bon nombre de ses proches parents: grand'mère Chartier, ses deux sœurs, Armandine (madame Lajeunesse) et Albine (madame Charette), ainsi que des oncles et tantes, etc. Il chanta la messe dans l'église de sa première communion. Le curé monsieur l'abbé Gilbert Moreau, ami de la famille, fit un sermon des plus sympathiques. Quand le Père Ovide sortit de l'église, ce fut un spectacle touchant de voir les braves gens qui l'avaient connu enfant, venir renouveler connaissance et rappeler les souvenirs du passé. »

« Avec ses parents présents, il alla au cimetière prier sur la tombe de sa regrettée mère, et sur celle de son vénéré grand-père maternel, Dominique Chartier.

« De retour à L'Assomption, le Père Ovide dut songer aux adieux. Dans ce temps-là, ceux qui partaient pour les missions de l'Ouest n'espéraient pas en revenir, et faisaient des adieux *pour toujours*. Comme lors du départ pour le noviciat, Ovide et son père se montrèrent héroïquement courageux; mais Dieu sait combien grand fut leur sacrifice.

« Le Père Ovide retourna ensuite au scolasticat d'Ottawa. Là aussi, les adieux furent touchants. »

Deuxième Partie

Le Missionnaire

CHAPITRE I

D'Ottawa au lac Pélican (1887)

Après ces quelques jours passés dans sa famille, le Père O. Charlebois partit pour les missions de Saint-Albert, diocèse de Mgr Grandin, situé dans ce qu'on appelait alors « les Territoires du Nord-Ouest »; et comprenant tout ce qui constitue actuellement les provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan. Mais, comme il était destiné aux missions du Nord-Est du diocèse, au lieu de le faire passer par Saint-Albert, Mgr Grandin lui ordonna de se rendre directement au lac Pélican, en passant par le lac Winnipeg, le Grand-Rapide et la rivière Saskatchewan, jusqu'au Cumberland, où il devait rencontrer le R. P. Bonald, missionnaire en charge de ces missions.

D'Ottawa, par la voie du chemin de fer Canadien-Pacifique, qui venait d'entrer en exploitation, il se rendit à Winnipeg. Le 22 août, il est à bord du petit vapeur « La Princesse », sur le lac Winnipeg, d'où il écrit à son frère Guillaume, alors scolastique à Ottawa: « Mon voyage d'Ottawa à Winnipeg s'effectua sans incident remarquable. Après avoir passé quelques jours chez nos Pères de Saint-Boniface et de Winnipeg, je partis par le chemin de fer pour Selkirk. Là, je montai à bord du bateau sur lequel je suis présentement. Il a descendu la Rivière Rouge de Selkirk au lac Winnipeg, qu'il va traverser du sud au nord, pour se rendre à un fort appelé Grand-Rapide.

« Que vous dire du lac Winnipeg? Il n'a qu'un défaut: ses eaux sont troubles. Du reste il est bien beau. Ses rives et ses îles sont magnifiques; sa grandeur est imposante: 250 milles de longueur, sur 55 de largeur » (*Petites Annales O.M.I.* 1891.)

La traversée du lac Winnipeg prit quatre jours; et, le 25 août, le bateau s'arrêta au pied du Grand-Rapide. « Là, écrit le Père Charlebois, je fus bien reçu par le commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui, bien que protestant, se montra très aimable pour moi. »

Le 28 août, il écrit à son père: « Je devais partir hier pour le Cumberland, mais je n'ai pu trouver de guides qualifiés pour entreprendre un tel voyage. Heureux retard, car aujourd'hui même, une *berge* est arrivée, qui m'emmènera sans qu'il m'en coûte rien et sans que je coure aucun danger. Vous voyez que la Providence prend soin de ses missionnaires... » Puis il décrit un peu le pays: « Le Grand-Rapide est l'endroit où la Saskatchewan débouche dans le lac Winnipeg, par un rapide de cinq milles de long. A cette place, la rivière a environ vingt arpents de large, et ses eaux sont aussi troubles que celles du lac Winnipeg. Aux alentours, le sol a peu de valeur... ». Il parle ensuite des quelques familles catholiques qu'il trouve là, et auprès desquelles il essaye de commencer son ministère apostolique. « J'aime beaucoup les sauvages, continue-t-il, et je me plais au milieu d'eux... Allons, n'ayez aucune inquiétude sur mon compte: Je suis entre les mains de Dieu et de la Sainte Vierge; par conséquent, je ne cours aucun danger. Je suis content et heureux; ce qui ne m'empêche pas de penser souvent à vous et à tous ceux qui me sont chers. » (*Petites Annales,* ibid.)

Ce que, dans le pays, on appelait une *berge,* était un petit bateau à quille, d'une contenance de 5 à 6 tonnes, dont la Compagnie de la Baie d'Hudson se servait pour le transport de ses marchandises vers ses postes du Nord. Celle sur laquelle s'embarqua le P. Charlebois, partie du Grand-Rapide le 2 septembre, s'en vint aborder au Pas le 7 dans la nuit. Elle avait donc parcouru ses 150 milles en cinq jours; ce qui est presque un record pour une embarcation qui n'avance qu'à la rame ou à la voile, en remontant le fort courant de la Saskatchewan.

En débarquant sur cette plage à peu près déserte, le jeune missionnaire ne se doutait certainement pas que, 24 ans plus

tard, il y reviendrait pour y établir le siège d'un nouveau Vicariat Apostolique.

En 1887, Le Pas n'était même pas un village. Voici la description qu'en fait Mgr Charlebois lui-même, dans le discours qu'il prononça, en 1922, à l'occasion de la dédicace de sa cathédrale: « La mission consistait en une petite chapelle de 10 pieds carrés, qui servait en même temps de chambre à coucher, de salle de réception et de réfectoire. Elle était située à l'autre bout du pont actuel, tout près du petit cimetière que l'on y voit encore. De ce côté-ci de la rivière, (à la place où est la ville actuelle), on voyait la maison du commis de la Baie d'Hudson, celle du ministre protestant, son église construite en boulins et tombant en ruines. C'était tout. La population indienne se trouvait surtout, comme aujourd'hui, de l'autre côté de la rivière. Comme blancs, on comptait le commis de la Compagnie, le ministre et l'agent des Indiens; mais celui-là résidait sur les bords du lac qui porte actuellement son nom, le lac Reader.

« Je débarquais pour la première fois au Pas, en face de la maison actuelle de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'était au milieu de la nuit, et une nuit des plus obscures. J'arrivais de Montréal, via lac Winnipeg. Du Grand-Rapide, j'étais venu dans une *berge* appartenant au gouvernement, et montée par sept indiens, qui ne me comprenaient pas, et que je ne comprenais pas davantage. Je descendis de l'embarcation avec un cœur bien timide et inquiet. Où me diriger par une telle obscurité? Je ne connaissais personne.

« Mais Dieu avait prévu mon embarras, et il sut facilement m'en tirer. Le commis de la Compagnie, réveillé par le bruit des rames, descendit près de la rivière. C'était un de ces braves Anglais, nombreux autrefois dans l'honorable Compagnie, qui aimaient à se montrer gentils et obligeants envers les missionnaires catholiques. Il me toucha la main, et se hâta de me dire: « Attendez ici un instant, s'il vous plaît. » Il revint bientôt avec un autre Monsieur, qui me salua en disant: « Comment ça va, mon Père? » Je sentis que c'étaient là des paroles amies, des paroles d'un des nôtres. » (Discours de Mgr Charlebois.)

Le nouveau venu était, en effet, un métis canadien, qui donna l'hospitalité au P. Charlebois, et lui apprit que son supérieur, le R. P. Bonald, o.m.i., était arrivé le jour même, et se trouvait

de l'autre côté de la rivière. « Le jour à peine paru, continue Mgr Charlebois, je traversais la rivière, et je me jetais dans les bras du P. Bonald. Je retrouvais un père, un supérieur, un ami, mes inquiétudes de la veille avaient disparu. » (ibid.)

Pour comprendre toute la joie du jeune missionnaire, il faut se rappeler qu'il venait de voyager pendant cinq longues journées, en pays inconnu, avec des gens qui ne le comprenaient pas, et dont il ne comprenait pas la langue. Pour savoir combien cela est pénible, il faut l'avoir éprouvé.

La joie de l'arrivant était d'autant plus vive, qu'il ne s'attendait pas du tout à trouver là le Père Bonald; pas plus que celui-ci ne s'attendait à sa venue. Leur rencontre était donc bien providentielle.

Ce jour-là étant un dimanche, les deux Pères résolurent d'avoir un *office solennel*. Le P. Charlebois chanta la messe; le P. Bonald fit l'office de chantre et prêcha en cris; et « nos gens furent émerveillés par cette solennité extraordinaire. »

Le lendemain, en compagnie du P. Bonald, le jeune missionnaire embarque en canot d'écorce, pour continuer à remonter la Saskatchewan, sous la conduite de deux sauvages. Arrivé au Cumberland, il écrit au P. Boisramée, son ancien maître des novices: « Il ne nous fallut pas moins de deux jours pour arriver au Cumberland. Cette mission, un peu plus considérable que les deux précédentes (Le Pas et le Grand-Rapide), contient une vingtaine de familles catholiques. Nous y avons une maison relativement bonne. Elle est partagée en deux parties. L'une nous sert de chapelle, l'autre de résidence. Nous avons deux belles cloches, qui font sourire les sauvages chaque fois qu'elles sonnent. » (*Petite Annales* 1891.)

Le jeune missionnaire aurait dû se rendre directement au lac Pélican, résidence du P. Bonald, sous la direction duquel il devait étudier la langue Crise. Mais, les gens du Cumberland insistèrent tellement pour que l'un des Pères restât au milieu d'eux, que le P. Bonald se décida à leur laisser son jeune compagnon pour quelque temps. Ce quelque temps dura trois mois, qui parurent sans doute bien longs au nouveau venu.

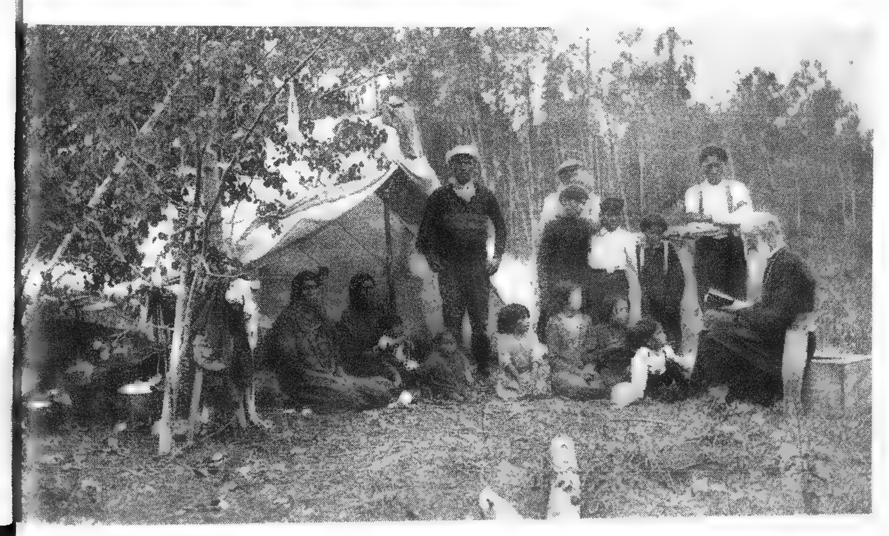
Quelques jours après le départ du P. Bonald, il écrit au P. Boisramée: « Me voilà donc seul dans ma petite maison. Je n'ai d'autre compagnon que Notre-Seigneur au Saint Sacrement.



Oh! la belle chasse! (1911).



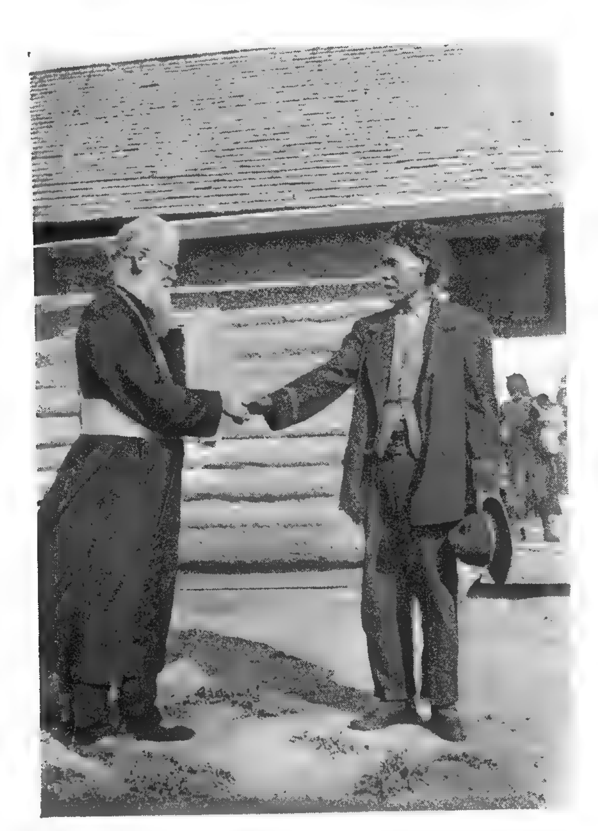
« Laissez venir à moi les petits enfants. »



« Les pauvres sont évangélisés. »



Le Père Joseph Egenolf, o.m.i., sciant à « la scie de long », dur métier que le Père Charlebois pratiqua souvent.



Dans sa dernière tournée pastorale, Mgr Charlebois fait la connaissance d'un chef païen, au lac Poule d'eau.

Il sait me consoler, me fortifier, me guider, me rendre heureux: J'emploie mon temps à étudier le cris, à repasser ma théologie, à préparer des instructions. J'ai aussi à faire ma cuisine, à balayer la maison, etc. Le dimanche, je chante la messe, en faisant seul les fonctions de célébrant et de chantre. Je pourrais ajouter celles de servant, car je n'ai pour m'assister qu'un enfant de neuf ans, qui est plutôt un embarras qu'un servant. Pendant la messe, je prêche en français; plusieurs de mes catholiques comprennent cette langue. Dans l'après-midi, nous avons la récitation du chapelet, le chant des cantiques et une instruction suivie de la bénédiction du Très Saint Sacrement. A tous ces exercices, ma chapelle est remplie de fidèles, souvent même les protestants y viennent, parce qu'ils trouvent nos cérémonies plus belles que celles de leur ministre.

« Mes sauvages me témoignent beaucoup d'affection et se montrent bien bons pour moi. S'il leur arrive de tuer du gibier, ou de se procurer quelqu'autre *extra,* ils ne manquent pas de m'en apporter une petite part. Plusieurs viennent me voir, dans le but de me désennuyer... » (*Petites Annales,* 1891.)

Malgré ces *désennuis* procurés au pauvre solitaire par les visites des sauvages, et les *extra* de nourriture qu'ils lui apportaient, le temps devait sembler bien long et la vie bien dure au jeune missionnaire, qui ne comprenait pas la langue de la plupart de ses gens, et était entouré d'une population en majorité protestante. A cela, ajoutez la grossièreté de la nourriture: poisson et viande séchés et fumés en faisaient généralement tous les frais. On y ajoutait de temps en temps un morceau de « galette », pâte sans levain, plus ou moins cuite devant le feu. Le pain proprement dit était inconnu, ainsi que le sel, le sucre et le café. Pour assaisonner l'ordinaire, il n'y avait que le thé sans sucre et le *bacon* grillé, qui n'était autre que du lard fumé et conservé dans une couche de sel. Ce lard, parti de Chicago, était généralement d'un âge tout à fait respectacle quand il arrivait dans nos missions. Quant aux *extra* procurés par les sauvages, c'étaient des morceaux de viande d'orignal ou quelques lièvres ou perdrix qu'il fallait faire cuire sans sel ni assaisonnement.

Une épidémie de diphtérie, qui s'abat alors sur la population du Cumberland, vient encore augmenter sa peine et le

jeter dans de grandes angoisses. « Presque tous les enfants sont morts, s'écrie-t-il. Rien de plus navrant que le spectacle qui s'offrait à mes regards lorsque j'allais visiter les cabanes. En y entrant, j'apercevais quatre, cinq, six malades étendus par terre, roulés dans une misérable couverture, et si près les uns des autres, que je devais faire attention pour ne pas poser le pied sur un bras ou sur une jambe. Souvent, au milieu de ces malades, se trouvait un petit cadavre; et, au milieu de cette désolation, la pauvre mère épuisée de fatigue et brisée de douleur. Pauvres gens! Je les visitais aussi souvent que je le pouvais. Mais la plupart ne comprennent ni le français, ni l'anglais. Je ne pouvais donc les consoler par mes paroles. Mais leur confiance dans le prêtre est telle, que ma seule vue leur procurait un grand soulagement. » (*Petites Annales*, 1891.)

C'était un vrai crève-cœur pour le dévoué missionnaire, de voir ainsi souffrir et mourir ses gens, sans pouvoir les consoler et les réconforter autant qu'il aurait voulu le faire. Il faut s'être trouvé dans la même situation, pour comprendre combien il est douloureux pour un missionnaire, surtout pour un jeune qui n'a pour ainsi dire encore jamais vu mourir, d'assister à l'agonie de ses enfants, sans pouvoir leur adresser les paroles de réconfort dont on a le cœur rempli, parce qu'ils ne comprennent pas la langue dans laquelle on leur parle.

Comme si rien ne devait manquer à ses épreuves pendant ces pénibles mois de son initiation au ministère des missions, le P. Charlebois tomba lui-même malade, et assez gravement quoiqu'il en dise.

« J'eus, moi aussi, ma petite épreuve, écrit-il. Un gros rhume, accompagné d'une douleur au poumon droit, m'incommoda beaucoup pendant quelques jours. Une nuit entre autres, je crus que j'allais mourir. Ma douleur de poitrine était si violente que j'avais une peine extrême à respirer. Vous pouvez vous imaginer ce qui se passa alors dans ma tête. Seul, éloigné de toute habitation; éloigné surtout de tout confrère; le Rév. P. Bonald, mon plus proche voisin, est à 130 milles!... La douleur diminua peu à peu, et aujourd'hui, je suis parfaitement rétabli... Je suis content et heureux dans ma nouvelle position. Les missions sauvages faisaient depuis longtemps l'objet de mes

désirs: je remercie le bon Dieu de m'y avoir envoyé par l'entremise de mes supérieurs.» (*Petites Annales,* 1891.)

Ce qui n'empêche que la nature reprenait souvent ses droits, et que, malgré son esprit surnaturel et son complet abandon à la volonté de Dieu, le jeune missionnaire pleurait souvent au milieu de sa solitude et de ses épreuves, ainsi qu'il l'avoue pour ainsi dire malgré lui, dans ses lettres à sa sœur, madame E. Lajeunesse, et à son évêque, Mgr Grandin. Celui-ci lui répond, le 26 avril 1888: «Pauvre Père, qui aurait supposé que vous auriez été si longtemps seul? Je m'en voudrais si c'était de ma faute. Dans votre solitude, vous vous êtes surpris parfois à pleurer. Pauvre Père, j'ai la même faiblesse en lisant votre lettre et en vous répondant. Evidemment, le bon Dieu vous savait à la hauteur de l'épreuve; autrement, il ne vous y aurait pas exposé. La chose est passée; j'en suis content, et je suis sûr que le bon Dieu l'est aussi.»

Ainsi se passèrent, dans la solitude et les épreuves, les mois d'octobre et de novembre. Dans les premiers jours de décembre, on vint, du Pas, chercher le missionnaire pour baptiser un enfant malade. C'était un voyage de 45 milles qu'il fit en *traîne à chiens.* «Pendant ce voyage, écrit-il, j'ai fait pour la première fois usage de la traîne à chiens, qui est notre unique voiture d'hiver.»

Cette fameuse voiture se compose de deux minces planches de bouleau, larges chacune de 6 à 7 pouces, longues d'une douzaine de pieds, et fortement recourbées à l'avant. Elles sont réunies par des barres étroites, fixées à la partie supérieure des planches par de petites lanières de peau crue, appelées *babiche,* de manière à ce que cette babiche ne dépasse pas la surface des planches dans le dessous de la traîne; sur le bord extérieur de chaque planche, on fixe des anneaux ordinairement en cordes, dans lesquels on fait passer la courroie qui doit fixer la charge sur la traîne, que cette charge soit animée ou non. La voiture ainsi constituée, on y étend une enveloppe sur laquelle on dépose la personne ou les choses qui doivent constituer la charge; on ferme l'enveloppe et on ficelle. Puis, on attelle quatre ou cinq chiens à l'avant; le conducteur prend son fouet et crie «Marche!»; les chiens partent au trot, et la charge se fait ballotter à tous les cahots du chemin, quand elle ne se fait pas

renverser, le nez dans la neige. Comme on le voit facilement, c'est un mode de locomotion très confortable et très pittoresque. Quant au conducteur, il doit courir derrière ses chiens; tout au plus, quand le chemin est très beau, peut-il se planter debout sur l'arrière de la traîne. Parfois même, il doit prendre un bâton et pousser par en arrière, pour aider les chiens, lorsque la charge est trop lourde, et le chemin trop mauvais. Dans ses voyages subséquents, le P. Charlebois fut presque toujours lui-même le conducteur de sa traîne.

Rendu au Pas, il baptise l'enfant de quelques jours pour lequel on était venu le chercher, « et, dit-il, un autre de 80 ans. » Il y trouva, en effet, un vieux sauvage protestant, presque à l'agonie, et qui désirait se faire catholique. Le Père l'instruisit sommairement, le baptisa sous condition, et lui fit faire sa première communion. Le vieux mourut dans d'admirables dispositions. Ce fut la première conquête du Père Charlebois sur le protestantisme; et elle eut lieu au Pas.

Il est de retour à la mission du Cumberland vers le 10 décembre. Il aurait désiré se rendre au lac Pélican le plus tôt possible, afin de mettre fin à sa longue solitude. Mais, à cette époque, il ne put sans doute trouver personne pour l'y mener, tous les hommes devant être partis pour la chasse; peut-être aussi voulurent-ils le garder pour passer la fête de Noël avec eux.

Ce ne fut que le lendemain de Noël qu'il se mit en route pour aller rejoindre le P. Bonald. Les chemins étaient mauvais et la température rigoureuse. Le voyage, qui n'aurait dû prendre que trois jours, en prit cinq; et, sur les quatre nuits de voyage, on dut en passer deux à la belle étoile. Voici comment se font ces logements à l'hôtel du firmament. Pendant qu'une partie des voyageurs s'occupe de « faire » le bois pour la nuit, c'est-à-dire d'aller le couper dans la forêt, d'autres déblayent la place du campement, en enlevant la neige à l'aide de leurs raquettes. Cette neige, entassée du côté d'où vient le vent, forme une sorte d'abri contre la brise. La neige enlevée plus ou moins, on étend à la place une couche de branches d'épinettes; puis on allume un bon feu, sur lequel on fait bouillir le thé, et cuire ou réchauffer les provisions qui doivent servir au souper. Le repas pris et la prière récitée, sur le plancher aromatique constitué

par les branches d'épinettes, on étend les couvertures, dans lesquelles chacun s'enveloppe de son mieux.

Les premières fois, il est rare que l'on puisse dormir dans ces lits moelleux. Lorsqu'on y est habitué, et que la température ne descend pas au-dessous de —30 degrès, on peut généralement arriver à se préserver du froid, et goûter un peu de repos. Mais si l'on arrive à —40 degrés et au-dessous, il faut être un indigène pour pouvoir dormir. Le froid pénétrant à travers les branches d'épinettes qui servent de plancher, trouve toujours quelque ouverture dans les couvertures pour atteindre le voyageur, qui passe la nuit à essayer de boucher ces fissures par lesquelles le froid lui arrive; en en bouchant une, il en fait deux ou trois autres, et l'interminable nuit se passe dans cet amusant exercice, qui fait désirer le moment où le guide rallumera le feu, signal du réveil général; et l'on se lève, plus fatigué qu'on ne l'était le soir en se couchant.

Il n'est donc pas étonnant que, pendant ces deux nuits passées à la belle étoile, le Père Charlebois n'ait pu goûter aucun repos. Une fois même, s'étant trop approché du feu qu'il avait rallumé pour essayer de se réchauffer, ses couvertures s'enflammèrent, et il faillit être brûlé vif. Pour comble de malheur, les vivres manquèrent et, la dernière journée, hommes et chiens durent déjeuner par cœur. Heureusement que, vers midi, ils arrivèrent à la mission Sainte-Gertrude du lac Pélican, où la cordiale réception du Père Bonald fit oublier au jeune missionnaire les fatigues de la route et les misères de sa solitude à la mission du Cumberland. C'était le 30 décembre 1887.

Les deux Pères passèrent ensemble le jour de l'an à la mission Sainte-Gertrude, et le Père Charlebois y resta pendant les premiers mois de 1888. Ses principales fonctions étaient, comme il le dit, « de remplir les fonctions de sacristain et d'étudier la langue crise ». Pendant ce temps-là, le Père Bonald s'occupait du ministère. (*Petites Annales,* 1892.)

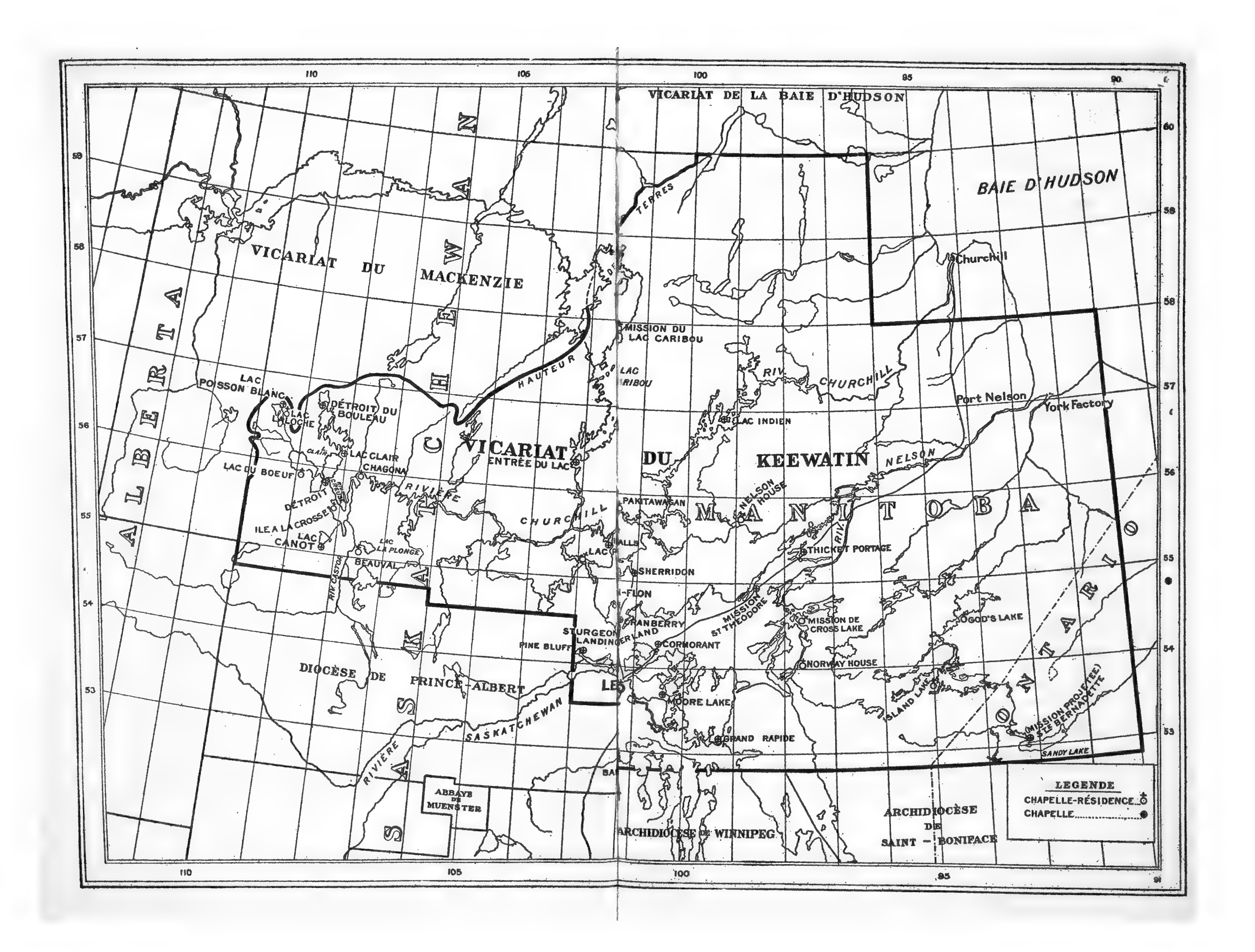
CHAPITRE II

Mission Saint-Joseph, au lac Cumberland (1888-1900)

Le Cumberland, depuis longtemps centre d'un important district de la Compagnie de la Baie d'Hudson, reçut la première visite du prêtre catholique en 1846, lors du passage du Rév. Père Taché, o.m.i., et de l'abbé Laflèche, qui se rendaient à l'Ile-à-la-Crosse. Dans la suite, ce poste reçut, à différentes reprises, la visite des missionnaires de passage, lorsqu'ils se dirigeaient vers le Nord. Mais, jusqu'en 1877, aucun n'en fut spécialement chargé.

En 1877, le Rév. Père Méd. Paquette vient y fixer sa résidence, et met cette mission sous le patronage de saint Joseph. Du côté sud du lac, sur une petite pointe de terre, il construit une maison en troncs d'arbres, de 22 pieds carrés. Une partie servira de chapelle et l'autre de résidence au missionnaire. Tout y était de la plus extrême pauvreté, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; et le Père y menait une vie des plus précaires, au milieu d'une population presque en totalité protestante. Il n'y avait qu'une trentaine de catholiques contre 300 protestants, et un grand nombre d'infidèles. De plus, ces gens étaient depuis longtemps en contact avec les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont la conduite généralement peu exemplaire a rendu les conversions plus difficiles, partout où le contact s'est produit.

Vers 1880, le Rév. Père Lecoq, o.m.i., s'y rendit pour tenir compagnie au Père Paquette, qu'il ne tarda pas à remplacer, celui-ci ayant été envoyé dans une autre mission. Le nouveau missionnaire résolut de construire une église un peu moins indigne de Notre-Seigneur que la masure qui servait de demeure commune à Lui et au missionnaire. Il avait même commencé



VICARIAT DE LA BAIE D'HUDSON
BAIE D'HUDSON
VICARIAT DU MACKENZIE
ALBERTA
SASKATCHEWAN
VICARIAT DU KEEWATIN
MANITOBA
ONTARIO
Churchill
MISSION DU LAC CARIBOU
RIV. CHURCHILL
Port Nelson
York Factory
LAC INDIEN
NELSON
NELSON HOUSE
HAUTEUR
TERRES
LAC POISSON BLANC
LAC LA LOCHE
DÉTROIT DU BOULEAU
LAC CLAIR
CHAGONA
LAC DU BOEUF
DÉTROIT
ILE A LA CROSSE
LAC CANOT
LAC LA PLONGE
BEAUVAL
RIV. CASTOR
RIVIÈRE
CHURCHILL
ENTRÉE DU LAC
PAKITAWAGAN
SHERRIDON
THICKET PORTAGE
RIV.
MISSION ST THEODORE
MISSION DE CROSS LAKE
GOD'S LAKE
CRANBERRY
STURGEON LANDING
PINE BLUFF
CORMORANT
NORWAY HOUSE
ISLAND LAKE
MISSION PROJETEE STE BERNADETTE
SANDY LAKE
MOORE LAKE
GRAND RAPIDE
DIOCÈSE DE PRINCE-ALBERT
SASKATCHEWAN
RIVIÈRE
ABBAYE DE MUENSTER
ARCHIDIOCÈSE DE WINNIPEG
ARCHIDIOCÈSE DE SAINT - BONIFACE
LEGENDE
CHAPELLE-RÉSIDENCE
CHAPELLE
110
105
100
95
90
53
54
55
56
57
58
59
60

à en poser les fondations, lorsque, faute de ressources, Mgr Grandin se décida à retirer le prêtre de ce poste, en 1885. L'église, à peine commencée, ne devait être achevée que dix ans plus tard; et, pendant deux ans, la mission du Cumberland ne fut visitée qu'à intervalles irréguliers, par le Père Bonald, dont la résidence était au lac Pélican, à 135 milles de là.

Nous avons vu, au chapitre précédent, qu'à l'automne de 1887, le jeune Père Charlebois y demeura trois mois. A la fin de l'année il gagna le lac Pélican pour y passer les premiers mois de 1888. Mais, dès la mi-mars, il lui fallut reprendre le chemin du Cumberland, afin d'y célébrer la fête de Pâques, qui, cette année-là, tombait le 1er avril. Après Pâques, il reste encore dans la solitude de la mission Saint-Joseph, pour y préparer les petits et même les grands enfants à la confirmation, que devait leur administrer Mgr Grandin, dont on attendait la visite.

Nous n'avons aucun détail sur cette visite de Mgr Grandin; nous n'en connaissons pas même la date précise. Tout ce que nous savons, c'est que cet été, il visita les missions du nord et du nord-est de son diocèse et que, pendant cette visite, il rencontra le P. Gharlebois. Car dans une lettre datée du 10 septembre, il s'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt au jeune missionnaire, dont la lettre avait dû le croiser en chemin. « A vous dire vrai, écrit-il, je n'étais pas bien scrupuleux: car, vous ayant rencontré, j'avais par avance répondu à votre lettre. »

La solitude pesait au jeune missionnaire. De toutes les misères de la vie de mission, nous croyons même que ce fut la plus sensible à son cœur aimant. Dès son premier séjour au Cumberland, nous avons vu qu'il en pleurait. Il écrit à présent à son frère Guillaume: « J'ai beaucoup pleuré en lisant ta lettre. Seul dans mon petit appartement, je laissai libre cours à mes larmes. Tu les retrouveras toutes dans le Sacré-Cœur de Jésus, où j'ai soin de les dépenser. C'est ce divin Cœur qui est mon refuge dans ces moments. C'est aussi Lui qui rend mes larmes si douces et si délicieuses. Pleurer, en effet, uni à Jésus, c'est le plus grand bonheur ici-bas. — « Bienheureux ceux qui pleurent ». — Je n'ai jamais si bien compris cette vérité qu'à présent. C'est une de ces choses, vois-tu, qui s'apprennent plus par la pratique que par la théorie. »

Le 6 juin, il écrivait à sa sœur, madame E. Lajeunesse: « Je commence à me faire à ma vie solitaire. Je ne pleure plus aussi souvent que l'automne dernier. Cela ne veut pas dire que je sois plus heureux; car je trouvais tant de bonheur dans mes larmes que je les regrette. »

Pendant le mois de juin, il quitte la mission Saint-Joseph pour quelques semaines, afin d'aller visiter les Cris de Pakitawagan, et construire là une petite chapelle. Cette localité est située sur la Rivière aux Anglais ou Churchill, à 150 milles au nord du lac Pélican. Les indiens qui s'y trouvaient en assez grand nombre, étaient tous catholiques, et visités, à intervalles irréguliers, par le P. Bonald. Mais ces visites ne pouvaient qu'être assez courtes, et aucun établissement n'avait encore été fondé parmi eux. Cependant, c'étaient les sauvages les mieux disposés; ils comblèrent de consolations le cœur du zèlé missionnaire.

Celui-ci demeura cinq ou six semaines au milieu de ces bons chrétiens, les instruisant et les catéchisant, tout en travaillant à la construction de la petite chapelle, qu'il mit sous le patronage du Sacré Cœur. Dans son petit journal, il cite plusieurs traits édifiants de ces pauvres sauvages.

Même là, les épreuves ne lui manquent pas. Il écrit en effet: « D'après cela, vous croirez peut-être qu'il est bien agréable de rester parmi les Indiens. Il ne faut pas trop s'y fier. C'est agréable, si l'on aime beaucoup le bon Dieu. Sans cette condition on ne pourrait y rester une semaine. Mgr Grandin avait raison de nous dire à chaque visite qu'il faisait au noviciat et au scolasticat: — « Si vous voulez venir au Nord-Ouest, aimez beaucoup le bon Dieu. » — Oui, la vie missionnaire au milieu des sauvages est une mort continuelle à soi-même: mort à la délicatesse; mort à la sensualité; mort à la volonté propre; mort à tout notre être, excepté à notre âme, qui y trouve la vie. Ainsi, si vous voulez être doux, humbles, détachés de vous-même, venez chez les sauvages. » (*Petites Annales* 1895).

Tout en instruisant les Indiens, le P. Charlebois travaillait à la construction de la chapelle; et il devait faire lui-même le plus gros du travail. Car, comme il le dit quelque part, les sauvages qui l'aidaient n'avaient de cœur à l'ouvrage que

lorsqu'ils étaient à table. Cet été-là, il termina tout l'extérieur de la bâtisse, dont il acheva l'intérieur à sa visite de l'été suivant.

De Pakitawagan, il revient au lac Pélican, où il arrive dans la première quinzaine d'août. Le 14, il écrit de là à sa sœur, madame E. Lajeunesse, pour la consoler de la mort de sa fille Marie-Louise; celle à la vocation de laquelle nous l'avons vu s'intéresser si fort, alors qu'il était encore scolastique. Dans cette lecture, il laisse déborder la tendresse naturelle de son cœur; mais c'est une tendresse chrétienne, sanctifiée par l'amour de Dieu et le confiant abandon à la divine volonté. « J'ai pleuré, écrit-il, la mort de cette nièce bien-aimée; mais ce qui m'a causé le plus de douleur, c'est la pensée de la peine que tu as dû éprouver à cette occasion. Vraiment, il faut que le bon Dieu t'aime beaucoup, pour te demander tant de sacrifices, et des sacrifices si douloureux. Je ne doute pas que tu acceptes toutes ces épreuves avec esprit de foi et de résignation à la volonté divine. Tu le sais, tout ce qui nous arrive, c'est Dieu qui le veut ainsi; et Dieu ne peut ne pas vouloir notre bien. Quoique cela paraisse notre malheur, c'est pour notre bien cependant. C'est là une vérité que nous croyons, et qu'il nous faut croire. Or, avec cette pensée, on n'a jamais lieu de s'attrister. Sans doute, il est impossible de faire taire la nature qui ne voit que peine et douleur dans ces sortes d'épreuves. Mais il faut que la foi domine et que nous nous résignions volontiers à la divine Providence ».

Déjà, avant son départ du Cumberland, dans sa lettre du 6 juin, il écrivait à la même, probablement à l'occasion de la maladie qui précéda cette mort: « J'envie ton sort, puisque toi, tu as encore ce bonheur (de pouvoir pleurer). Oui, chère sœur, ne regarde pas tes larmes comme un malheur. Mais estime-les comme des grâces précieuses. Oui, oui! C'est une véritable grâce de pouvoir pleurer, quand on a eu la précaution de faire couler ses larmes dans le Sacré-Cœur de Jésus. Le cœur est alors mille fois plus heureux que s'il se trouvait au milieu de toutes les joies du monde ».

Le P. Charlebois ne fit pas un long séjour au lac Pélican après son retour de Pakitawagan. Sans même retourner au Cumberland, il repart, dès la fin d'août, pour aller évangéliser les

Cris de l'entrée du lac Caribou. Il fait le voyage sur les *berges* de la Cie de la Baie d'Hudson. Le 6 septembre, il était rendu à destination, et il écrivait à son frère Guillaume, une lettre dans laquelle il relate les principaux incidents du voyage. Il a trouvé une bande de Cris assez négligés jusque-là; et il n'a guère goûté de consolations au milieu d'eux. Il a eu cependant le bonheur de recevoir l'abjuration d'une protestante; ce qui l'a consolé un peu.

De l'entrée du lac, il espérait pouvoir se rendre à la mission St-Pierre, située à l'autre extrémité du lac Caribou; c'est-à-dire, à une distance de 200 milles. Mais, comme, cet été, les *berges* de la Compagnie ne faisaient pas la traversée du lac, il dut s'en revenir avec elles au lac Pélican, tenir compagnie au P. Bonald, avec lequel il espérait hiverner. Mais, le P. Gasté, supérieur du district, cédant sans doute aux réclamations des catholiques du Cumberland, lui envoya l'ordre d'aller résider dans cette mission. C'était la solitude qui commençait.

Ce fut évidemment pénible pour le P. Charlebois. Mais, avec son esprit de foi, il accepte cet ordre comme étant l'expression de la volonté de Dieu, et s'y soumet sans murmurer. Tout ce qu'il a l'air de craindre, c'est que cela ne soit pas conforme à la volonté de son supérieur majeur, Mgr Grandin, qui lui avait dit de résider au lac Pélican. Il dut lui en écrire; car Mgr Grandin lui répond, le 10 octobre 1888: «Vous avez bien fait de vous rendre au Cumberland, puisque le P. Gasté vous en donnait l'ordre. Cependant, je redoute, pour le cher Père Bonald et pour vous, l'isolement dans lequel vous vous trouvez, par suite de votre éloignement réciproque.»

L'isolement du jeune missionnaire au Cumberland devait durer douze longues années, pendant lesquelles il ne vit de confrères que de temps en temps, lorsque les Pères du lac Caribou ou du lac Pélican passaient par là, pour se rendre à Prince-Albert ou en revenir; ou que lui-même se rendait au lac Pélican pour se confesser, ou à Prince-Albert, pour y traiter les affaires de sa mission.

C'était sans doute pour le sanctifier, que Dieu lui imposait cette terrible épreuve; comme dans la suite, il lui en imposa bien d'autres que nous ne pourrons pas rapporter toutes. Mais, comme le lui disait Mgr Grandin, en 1887, «Le bon Dieu le

savait à la hauteur de l'épreuve; autrement il ne l'y aurait pas exposé. »

De fait, nous ne l'entendrons plus se plaindre des misères de son isolement; pas plus que de la pauvreté et de l'insuffisance de la nourriture; pas plus que de la fatigue des voyages, ou de la grossièreté et de l'ingratitude des sauvages. Toutes ces misères, il les acceptera de bon cœur comme faisant partie des fonctions de son ministère. Bien mieux, il en fera des moyens de sanctification, pour lui-même et pour les âmes au salut desquelles il travaille.

Nous lisons, en effet, dans les notes intimes que, vers cette époque, il adressait à son frère Guillaume: « Depuis ma dernière retraite, une pensée occupe mon esprit: c'est de devenir martyr. Ce n'est pas une petite prétention, n'est-ce pas? Vous me demanderez tout de suite: quels seront mes bourreaux? — C'est bien simple. Ce seront les maringouins; ce sera mon Pierriche; ce seront mes enfants du catéchisme; ce seront mes défauts, mes tentations, mes peines, mes privations, etc., etc. Ce n'est pas un petit martyre de quelques heures que je veux, mais un martyre de toute la vie. Comme on n'est jamais un seul instant sans avoir à souffrir, je me suis dit: pourquoi n'accepterais-je pas tout en vue du martyre? Cela ne sera-t-il pas aussi agréable à Dieu que les souffrances momentanées des vrais martyrs! Ainsi, je me considère comme sur un bûcher, où l'on me brûle à petit feu, de manière à me conserver longtemps la vie. Je vous assure que cette pensée aide beaucoup à tout souffrir avec patience ».

Nous avouons que ces lignes ont été pour nous une véritable révélation, et qu'elles nous font comprendre l'insensibilité apparente avec laquelle nous avons vu tant de fois Mgr Charlebois supporter les fatigues, les peines et les privations de toutes sortes dont il était accablé dans ses voyages, — et que ses compagnons, hélas! moins patients, trouvaient insupportables.

Mais nous croyons aussi que la nécessité où le mettait son isolement, de toujours se renfermer en lui-même; de toujours souffrir sous le seul regard de Dieu, sans jamais pouvoir épancher sa peine et chercher courage et conseil dans un cœur ami: (car il ne pouvait évidemment pas confier ses peines et ses

misères à ses sauvages); nous croyons, dis-je, que cette nécessité de garder pour lui ses peines et ses angoisses, lui fit prendre cet air froid et renfermé, qui le rendait peu attirant au premier abord. Oh! cette peine de ne pouvoir jamais se décharger le cœur, quel tourment pour le missionnaire isolé! Mais aussi quel moyen de sanctification, quand, comme Mgr Charlebois, on sait accepter cette peine, et toutes les autres, avec esprit de foi! Et comme on comprend bien cette parole qu'il répétait sans cesse: « Si nous ne sommes pas des saints, nous sommes des fous ». Ce qui, assurément, est vrai de tout homme; mais surtout du missionnaire.

A partir de l'automne 1888, le champ d'apostolat du Père Charlebois fut donc la mission St-Joseph, avec ses annexes du Pas et du Grand-Rapide, ainsi que les nombreuses stations de pêche et de chasse où la fantaisie ou la nécessité poussaient ses ouailles, dans un rayon d'une centaine de milles autour du Cumberland. A peu près tous les ans, il avait aussi à faire un voyage à Prince-Albert, pour le ravitaillement de sa mission (250 milles environ); et, tant à l'aller qu'au retour, il donnait les secours de son ministère aux quelques catholiques du Fort la Corne, situé à 180 milles du Cumberland.

Le Pas se trouve à quelque 45 milles du Cumberland, quand on s'y rend par la voie d'hiver; mais, en été il faut faire un grand détour, pour aller rejoindre la Saskatchewan, et alors, suivre tous les méandres de cette rivière; ce qui fait plus que doubler la distance, et donne un parcours de 90 à 100 milles.

Quant au Grand-Rapide, qu'on s'y rende sur le glace ou par eau, la distance est à peu près la même à partir du Pas, 145 ou 150 milles; ainsi qu'on l'a dit au chapitre précédent. Du Cumberland à cette mission, il y a donc environ 200 milles en hiver, et 250 milles en été, car, dans l'un et l'autre cas, il faut passer par Le Pas.

Nous ne suivrons pas le P. Charlebois dans toutes ses allées et venues au milieu de cet immense territoire, pendant les douze années de son ministère au Cumberland. Nous nous contenterons de relater les faits les plus saillants et les voyages extraordinaires. Pour le reste, qu'il nous suffise de dire que chaque année, il allait au Grand-Rapide, au moins une fois, et presque toujours deux fois: une fois en été et une fois en hiver.

A chaque voyage, tant à l'aller qu'au retour, il s'arrêtait à la mission du Pas, à laquelle il faisait encore une ou deux visites supplémentaires chaque année. De plus, nous voyons, par la chronique de la mission du Cumberland, que presque chaque mois, même une ou deux fois, il visitait des gens en parties de chasse ou de pêche sur la rivière Saskatchewan, au lac Castor, à Pine-Bluff, etc. En outre, il allait voir fréquemment une bande de sauvages infidèles, stationnés ordinairement dans les environs de la montagne du Pas, située à environ 60 milles en haut de la ville actuelle.

Il importe aussi de le remarquer, les voyages ne se faisaient pas avec la même facilité dans les missions du Nord-Est, que dans celles du Nord-Ouest du vicariat, dans le district de l'Ile-à-la-Crosse, où les natifs s'étant convertis du premier coup à la religion catholique, se montraient empressés à faciliter les visites des missionnaires. Là, en hiver, à moins d'impossibilité, les sauvages viennent chercher le prêtre avec deux traînes à chiens, l'une pour lui, l'autre pour les vivres et les bagages. Le Père n'a donc à marcher et à chausser la raquette que si les chemins sont trop mauvais; c'est-à-dire assez souvent. En été ils viennent le chercher avec un bon canot, et deux ou trois rameurs; il ne rame donc lui-même que s'il le veut bien. Dans l'un et l'autre cas, il doit nourrir les sauvages et leurs chiens; mais l'honneur d'aider le missionnaire dans le ministère qu'il exerce au milieu d'eux étant considéré comme une récompense suffisante, aucun autre paiement n'est exigé.

Dans les missions du Nord,-Est où les natifs étaient ou des infidèles obstinés dans leurs superstitions, ou des protestants fanatisés par leurs ministres, tous gâtés par les mauvais exemples des blancs qu'ils avaient fréquentés, les conversions ne se faisaient qu'une à une, et l'empressement à aider le missionnaire était moindre. Sauvages ou métis, même catholiques, exigeaient, pour accompagner le Père, d'être nourris et payés, comme s'il s'était agi du service d'un traiteur ou d'un commerçant quelconque. Vu l'extrême pauvreté des missions, cela mettait un frein sérieux au zèle du missionnaire. Celui-ci, par économie, faisait seul le voyage, ou n'engageait qu'un guide; ce qui, en hiver, l'obligeait à courir par derrière les chiens tout le long du voyage, quand il n'était pas obligé de marcher en

avant, pour battre le chemin avec ses raquettes. En été, il devait avironner tout le jour et transporter sur son dos canot et bagages, dans les innombrables portages qui agrémentent le pays.

Donc, quand le P. Charlebois nous dit qu'il a fait un bon voyage, cela veut dire qu'il n'a eu d'autres peines que de courir ou de ramer toute la journée, en transportant à dos canot et bagages, à chaque portage qui se présentait. Comme on le voit, ce sont là beautés et amusements tout à fait relatifs. Surtout quand on se rappelle que, pour soutenir ses forces, il devait ordinairement se contenter de poisson sec ou de viande séchée rendue aussi coriace qu'une semelle de soulier, le tout assaisonné d'un morceau de bacon grillé. Heureux encore, quand ces peu appétissantes provisions ne venaient pas à manquer!

Mais, toutes ces fatigues physiques et ces misères matérielles n'étaient rien pour le vaillant missionnaire, lorsqu'au prix de tout cela, il pouvait arriver à temps pour administrer un mourant, et surtout pour convertir un hérétique ou baptiser un infidèle. Alors, tout était oublié; et, du fond du cœur, il poussait un sincère: « *Deo gratias* ».

N'écrivant qu'une simple biographie de l'illustre missionnaire, nous ne pouvons malheureusement citer tous les traits édifiants que nous connaissons sous ce rapport. Contentons-nous d'en prendre un au hasard, qui nous montrera le courage et la bonne humeur avec lesquels il supportait ces fatigues.

Au mois de février 1895, relatant un voyage qu'il venait de faire au lac Pélican, pour rencontrer le P. Bonald et se confesser, il écrivait à un scolastique d'Ottawa: ... « Il y avait quatre mois que je n'avais eu ce bonheur (de se confesser); il était bien légitime de me l'accorder. Mais le bon Dieu a voulu que je le payasse cher. Les cinq chiens que j'avais loués, dans l'espoir qu'ils me traîneraient tout le long de la route, ne valaient rien. C'est à peine s'ils pouvaient nous suivre, rien qu'avec les vivres et mes couvertes dans la carriole. J'ai marché tout le temps, aller et retour. Mes pauvres jambes ont trouvé cela dur. Elles ont éprouvé toutes sortes de douleurs, au point que je n'en pouvais dormir... Au retour, en passant dans un détroit, mon guide perdit le chemin, et, faute de connaître mieux, il alla passer dans un endroit très dangereux, où, de

mémoire d'homme, aucun être humain n'a passé, parce que ce n'est presque jamais gelé. Des sauvages qui vinrent après nous, nous dirent que c'est par miracle que nous n'avons pas enfoncé.

« Un peu plus loin, un gros brouillard de neige vint nous surprendre au milieu d'un lac. Il était tellement épais, que nous ne pouvions distinguer ni ciel ni terre. Nous marchâmes à tâtons. Lorsque nous nous reconnûmes, nous arrivions à un autre petit détroit où c'était à peine gelé, et où nous aurions infailliblement enfoncé. Ainsi, dans la même journée, nous avions pour ainsi dire été deux fois aux portes de la mort. Heureusement que la bonne Mère du missionnaire était là, veillant sur nous. Aidez-moi à l'en remercier ».

Ce ne fut ni la première, ni la dernière fois que Mgr Charlebois a été en danger imminent de se noyer; et que, au dire de ceux qui en ont été témoins, il a été préservé de façon miraculeuse.

Mais laissons-le continuer son récit: « J'arrivai ici, dit-il, à demi mort de fatigue. Mais n'importe, me disais-je; c'est mon dernier voyage, et je vais pouvoir me reposer comme il faut. Mais, comme toujours, l'homme propose, et Dieu dispose. Trois jours ne s'étaient pas écoulés, qu'on vint me chercher uour aller administrer une malade, à 50 milles d'ici. Mes jambes se récrièrent et regimbèrent. Mais le devoir criait plus fort. Le salut d'une âme avant tout. En allant, je pus me laisser traîner à peu près tout le temps; mais, en revenant, les chiens ayant une charge, je ne pus mettre les pieds dans la carriole. Parti à 5 heures du matin, je parcourus les 50 milles avant 6 heures du soir. En arrivant, il fallait voir si mes jambes étaient de mauvaise humeur. C'est en grognant et disputant fort qu'elles me supportaient. Je les laissai dire, sachant bien que le repos ramènerait la bonne humeur. Déjà, depuis longtemps, elles sont prêtes à repartir ».

Puis il se plaint de n'avoir encore fait aucune conversion cette année-là. « Je crains, dit-il, que cette année ne soit pas aussi féconde sous ce rapport que l'an dernier. » (Lettre à un scolastique.) — Mais il n'était qu'au mois de février.

Pendant l'hiver de 1888-89, il courut un danger au moins égal à celui que nous venons de rapporter. Il revenait de la

mission du Pas, accompagné d'un seul homme. Celui-ci marchait en avant, pour marquer le chemin, et le Père suivait avec les chiens. Au milieu d'une épouvantable tempête de neige, les chiens perdirent les traces du guide, sans que le Père s'en aperçût, et s'en allèrent passer juste en haut d'un rapide très dangereux. Tout à coup, le Père voit que les chiens commencaient à enfoncer dans l'eau, et que lui, se trouve juste au-dessus du rapide. Dans cette position dangereuse, il ne pouvait pratiquement rien faire sans aggraver le danger. Il dut attendre que le guide, qu'il avait rappelé, vint l'aider à sortir de cette position critique; ce qui dut prendre un temps assez considérable. Et, pour qui connaît la faiblesse de la glace à la tête d'un rapide, c'est plus que merveilleux, que chiens, traîne et missionnaire n'aient pas disparu dans le torrent. Il le reconnaît lui-même: « Si la glace avait cédé, écrit-il, j'étais perdu. Il n'y a pas de doute, c'est la bonne Mère du missionnaire qui m'a préservé. » (*Petites Annales* 1895.)

Dans l'été de 1889, il retourne encore évangéliser les Cris de Pakitawagan, et il termine l'intérieur de la chapelle qu'il y avait élevée l'été précédent. A côté de cette chapelle, il construisit une petite maison, d'environ 12 pieds carrés, pour servir de résidence au missionnaire, lors de ses visites à cette mission. Le 24 septembre, il est de retour au lac Pélican, où il passe le reste de l'automne, en compagnie du P. Bonald, et ne revient au Cumberland qu'au commencement de décembre.

En 1890, en se rendant au Grand-Rapide, il faillit se perdre dans une tempête de neige, avant d'arriver au Pas. Puis, rendu au Grand-Rapide, il fut atteint d'une violente attaque d'influenza, qui faillit être fatale.

Au mois d'août de cette année, ce fut de nouveau le voyage à l'entrée du lac Caribou. Cette fois, le P. Charlebois traversa le lac, sur les berges de la Compagnie; et, le 8 août, il débarquait à la mission St-Pierre, où il trouva le bon Père Gasté, solitaire lui aussi, parce que son compagnon, le P. Ancel n'était pas encore revenu de son voyage à Prince-Albert.

Le missionnaire du Cumberland ne croyait passer que quelques jours à la mission St-Pierre, et il avait l'intention de profiter du retour des berges, pour rentrer à la mission St-Joseph. Mais le P. Gasté, usant de ses pouvoirs de supérieur du

district, le garda pour un mois; c'était loin de déplaire au jeune missionnaire, qui en profita pour faire sa retraite annuelle, pendant laquelle il lut la vie du curé d'Ars, par l'abbé Monnin. « Que s'est édifiant! que c'est encourageant! s'écrit-il à ce sujet. Voici un des passages qui m'a fait le plus de bien: le saint curé interrogeant une possédée, le démon lui répond en lui faisant ce reproche: Pourquoi prêches-tu si simplement? Tu passes pour un ignorant. Pourquoi ne prêches-tu pas en grand, comme dans les villes? Ah! comme je me plais à ces grands sermons, qui ne gênent personne, qui laissent les gens vivre leur mode, et faire comme ils veulent... S'il y en avait trois comme toi sur la terre, mon royaume serait détruit... Tu m'as enlevé plus de 80,000 âmes ».

Naturellement, ces reproches du diable n'étaient pas pour faire changer de méthode au curé d'Ars. Mais ils furent un grand encouragement et un grand réconfort pour le P. Charlebois, qui justement se demandait s'il ne prêchait pas trop simplement, et s'il n'aurait pas dû mettre un peu plus d'ornements à ses sermons.

Ayant quitté le lac Caribou à la fin de septembre, il rentra au Cumberland à la fin d'octobre (*Privatim,* 1890.)

Cependant, le diocèse de Saint-Albert avait été divisé, et toute la partie Nord en avait été détachée, pour former le vicariat apostolique de la Saskatchewan, dont Mgr Pascal, o.m.i., venait d'être nommé vicaire apostolique. Le nouvel évêque avait été sacré en France, dans l'été de 1891; et, au commencement d'octobre, on attendait son arrivée à Prince-Albert, où il devait fixer sa résidence. Le P. Charlebois partit du Cumberland le 26 septembre, pour aller le rencontrer, dans l'espoir d'en obtenir un compagnon.

Mais ils étaient nombreux à faire la même demande, et le nouvel évêque arrivait seul. Le missionnaire du Cumberland dut donc, comme les autres, se contenter de saluer son nouveau supérieur à son arrivée, le 6 octobre, et quelques jours plus tard, reprendre également seul, avec le jeune homme qui l'accompagnait, le chemin de sa mission. Tout de même, il avait passé deux semaines à Prince-Albert, en compagnie d'un grand nombre de ses frères, et cela lui avait fait du bien.

Le Père et son compagnon quittèrent Prince-Albert le 9 octobre. Ils descendirent la Saskatchewan sur un petit bateau plat assez chargé, auquel ils attachèrent le canot dans lequel ils étaient venus; ce qui ne laissa pas de les embarrasser fort, dans la descente des rapides. Le 14, au soir, ils arrivent cependant sans trop d'encombre, à l'entrée du lac Cumberland, et ils entreprennent de traverser le lac. Mais, au milieu de la traversée, ils sont pris par une tempête violente et en grand danger de périr. Heureusement ils sont rejoints par une berge de la Cie de la Baie d'Hudson, qui les prend à son bord avec leurs bagages. Mais la tempête devient si violente et l'obscurité si grande, que la berge elle-même est sur le point d'aller s'échouer sur une batture de sable où elle eût été le jouet des vagues, lorsque le calme se fait subitement. « Tellement, écrit le P. Charlebois, que tout le monde en fut étonné. En effet, je n'ai jamais vu un vent si violent tomber aussi subitement. Je n'ai pu m'empêcher de croire que ce fut encore la bonne Mère du missionnaire qui en était la cause». (*Voix d'un jeune missionnaire,* No. 16).

Rentré dans sa mission le 15 octobre, le jeune Père y passa la fin de l'année, sans autre incident que la conversion du jeune homme qui l'accompagnait dans son voyage de Prince-Albert, et qui, ému sans doute par le danger couru sur le lac, et par la manière presque miraculeuse dont il y avait échappé, abjura le protestantisme, pour embrasser la religion catholique.

En décembre, il fit un voyage au Pas, où il rencontra un « métis théologien ». Quelques jours avant la venue du prêtre catholique, ce métis avait réduit au silence, d'une manière assez piquante, un ministre protestant qui voulait lui faire renier la religion catholique, pour l'attirer au protestantisme. Passant de la défense à l'attaque, le Métis avait posé au ministre plusieurs questions qui l'avaient assez embarrassé. Finalement, le Métis demande: « Est-ce que, dans l'Ecriture, il n'est pas défendu de mentir et de dire du mal de son prochain? » — Assurément», dit le ministre. — « Alors, reprend l'autre, pourquoi le fais-tu tous les jours? » Sur quoi le ministre s'en alla, sans demander son reste.

Au mois de janvier 1892, eut lieu la visite ordinaire au Grand-Rapide. Ce voyage prit quinze jours, sans autre incident

qu'une abondante récolte, faite dans les maisons des sauvages, d'une quantité innombrable de poux, compagnons peu agréables, dont le P. Charlebois eut beaucoup de peine à se défaire. Encore un des agréments habituels de la vie de missionnaire!

Au mois de mars, voyage au Fort Nelson, ou Nelson-House. Ce poste, situé à environ 150 milles à l'est de Pakitawagan, à peu près à égale distance du Churchill et de la Nelson, est d'un accès très difficile. Il y a là une population crise assez nombreuse. Mais, depuis longtemps, ces pauvres gens ont été gagnés au méthodisme, et ne connaissent guère de la religion chrétienne que la haine du catholicisme. De plus, eux aussi avaient été corrompus par un contact trop prolongé avec les voyageurs de la Cie de la Baie d'Hudson. Les années précédentes, le P. Bonald y avait fait quelques apparitions, et même obtenu quelques conversions. Mais ces convertis, peu affermis dans la foi, insuffisamment instruits, et perdus au milieu des protestants étaient peu fervents. Il importait de les fortifier dans leur croyance et d'augmenter leur nombre, en opérant de nouvelles conquêtes.

C'est pourquoi le P. Charlebois leur fut envoyé, pour un séjour assez prolongé au milieu d'eux. Il devait s'appliquer à instruire les catholiques, tâcher de gagner quelques protestants, et construire une petite chapelle; en un mot, fonder une mission, qui serait mise sous le vocable de l'Assomption.

Du Cumberland, il se rendit d'abord au lac Pélican, d'où il partit pour Nelson-House, avec le frère convers Calec et deux sauvages. Tout alla vaille que vaille, avec beaucoup de fatigue, jusqu'à Pakitawagan. Là, on devait prendre un guide; car plus loin, ni le Père, ni ses hommes ne connaissaient le pays. Or, à leur arrivée à Pakitawagan, ils trouvent la place vide; la famine et la maladie avaient fait fuir tous les sauvages et depuis si longtemps que leurs traces avaient complètement disparu; de sorte qu'on ne savait de quel côté les chercher.

La situation ne laissait pas que d'être critique. Se lancer en avant, dans un pays inconnu, avec des vivres peu abondants, c'était s'exposer à s'égarer et à mourir de faim, si on ne rencontrait pas de sauvages; mais on avait des chances d'en rencontrer. D'un autre côté, rétrograder, après la moitié du voyage, c'était manquer la fondation de Nelson-House et rendre inutiles les

frais du voyage et les fatigues endurées. D'ailleurs, les vivres allaient manquer avant qu'on fût à la moitié du chemin de retour.

Se confiant en la Providence, le Père Charlebois décida de continuer, avec, pour tout guide, une carte du pays, grossièrement tracée par un sauvage du lac Pélican. Avec cela, il faut traverser quantité de lacs, et tomber juste à l'entrée de chacun des portages qui les séparent, sous peine de se perdre irrémédiablement. Mais, le Père, qui a pris la direction de la caravane, ne se trompe pas une seule fois; et, au bout de 60 milles, comme les vivres commençaient à se faire rares, ils rencontrent des gens de Pakitawagan, campés juste sur le bord de la route de Nelson-House. Le Père Charlebois remercie encore à ce sujet la bonne Mère du missionnaire. Et vraiment, il a bien raison; car c'est miracle qu'il ne se soit pas égaré.

La maladie régnait dans le camp où les voyageurs venaient d'arriver; et la présence du Père fut un grand réconfort pour ces pauvres gens. Ceux-ci, après avoir profité des secours de son ministère, purent lui fournir, en poisson et en viande, des vivres pour le reste de son voyage.

Vers les premiers jours d'avril, il arriva à Nelson-House, où il passa les fêtes de Pâques. Il se mit aussitôt en train de construire la chapelle, tout en instruisant et catéchisant les sauvages. Ce qui veut dire que, pendant toute la durée de son séjour, il n'eut pas un instant de repos. Car, tout en s'occupant du ministère, il devait veiller à tous les détails de la construction, et en exécuter lui-même la plus grande partie; surtout pour ce qui regardait l'ajustement des pièces et les dispositions de l'intérieur. Or, il n'avait à sa disposition que des planches sciées à la main par les sauvages; c'est-à-dire qu'il y en avait de toute largeur et de toute épaisseur. Pour le plancher et le lambrissage, il fallait réduire toutes ces planches aux mêmes dimensions. Combien de coups de varlope lui fallut-il donner pour cela? Ceux qui ont travaillé sur du matériel de cette nature peuvent seuls s'en faire une idée. Il écrit lui-même à son frère Guillaume: « Pour fonder cette mission, j'ai travaillé à en mourir. »

Au point de vue spirituel, il fut assez satisfait. Les catholiques profitèrent bien de la présence du prêtre; et toute la

population semblait bien disposée en faveur de la religion catholique. Si l'on avait pu mettre immédiatement un missionnaire en résidence à ce poste, il est probable que la majorité de la population se serait convertie. Le Père Charlebois espérait être ce missionnaire. Mais il fallut attendre 35 ans avant qu'il pût y avoir un missionnaire à demeure à Nelson-House !

A la fin de juin, le Père Charlebois reprend le chemin du Cumberland. Mais au retour, il ne suit pas le même itinéraire qu'à l'aller. Par une enfilade de rivières, de lacs et de portages, il vient tomber dans la rivière Nelson. Entrant de là dans le lac Winnipeg, il passe à Norway-House, d'où il atteint le Grand Rapide. Là, il embarque sur un *steamboat* qui remontait la Saskatchewan. Le 15 juillet, il est de retour au Cumberland, où il se met à préparer la réception de Mgr Pascal, qui, cette année-là, devait faire sa première tournée épiscopale dans la partie est de son vicariat. A la mission Saint-Joseph, cette visite eut lieu du 29 juillet au 2 août.

Cependant, au Cumberland, la vieille bâtisse du Père Paquette, construite assez grossièrement en 1877, commençait à tomber en ruines; il était urgent de la réparer. C'est ce qui fut fait au printemps de 1893. Le Père Charlebois y fit poser de nouvelles soles, renouvela la couverture, et boucha les trous qui laissaient trop libre passage au froid pendant l'hiver.

Le 23 mars 1894, jour du vendredi saint, le jeune Père Maisonneuve, o.m.i., qu'on attendait depuis longtemps, arriva, par une grosse tempête de neige, bien fatigué du voyage, qui, depuis Prince-Albert, s'était fait dans les conditions les plus mauvaises de cette saison où les voyages sont toujours difficiles, à cause du dégel. Le jeune Père fut assez indisposé pendant toute la journée du samedi saint. Mais il ressuscita le jour de Pâques, et quelques jours plus tard, il put prendre le chemin du lac Pélican, où il allait tenir compagnie au Père Bonald.

Pendant les années 1893 et 1894, il s'opéra au Cumberland de nombreuses conversions de protestants. Ces conversions exaspéraient d'autant plus les ministres du Pas, que le Père Charlebois les opérait sans faire aucune polémique. N'attaquant jamais ni les ministres, ni leur religion, il se contentait d'exposer tout simplement les dogmes et la morale catholiques; la religion catholique était, d'après lui, assez belle pour attirer

les âmes de bonne foi par son seul exposé. Et les résultats montraient que cette méthode était la bonne. Mais les ministres protestants étaient bien empêchés de pouvoir l'employer, n'ayant à exposer ni dogmes certains, ni morale assise sur de solides fondements; toute leur prédication se ramenait à des lieux communs vides de sens, ou à des attaques aussi furibondes que mensongères contre la religion catholique. La différence de procédés n'échappait ni aux sauvages, ni aux métis; et les conclusions qu'ils en tiraient n'étaient guère favorables aux pauvres ministres. De sorte que les conversions allaient se multipliant, tant au Pas qu'au Cumberland.

Or, le nombre même de ces conversions ne tarda pas à mettre le missionnaire dans un nouvel embarras. Le chapelle du Cumberland, d'ailleurs peu digne de Notre-Seigneur, devenait beaucoup trop petite pour contenir les anciens catholiques et les nouveaux convertis. Il devenait donc nécessaire de reprendre la construction de l'église, commencée en 1885 par le Père Lecoq, et interrompue depuis lors. Mais, où trouver les ressources nécessaires à cette construction?

Le Père Charlebois demanda à ses gens de l'aider; ce qu'ils promirent bien volontiers, mais, vu leur pauvreté, tout ce qu'ils pouvaient donner, c'était leur travail, qui ne donnait pas les moyens de se procurer tout ce qui est nécessaire pour la construction d'une église, et surtout pour son ornementation.

Néanmoins on se mit à l'œuvre; et, au cours des mois de juin et de juillet, la bâtisse fut dressée, couverte, crépie à l'intérieur et à l'extérieur; le Père Charlebois s'était adressé à ses amis de l'Est, dont le concours ne fit pas défaut.

Mais, cette bâtisse de 46 pieds sur 25, quelle peine et quelles fatigues ne dut-elle pas coûter au dévoué missionnaire, en même temps architecte, entrepreneur et exécuteur de toutes les parties délicates de la construction? Car, encore actuellement, l'église du lac Cumberland fait très bonne figure parmi les églises des missions; et, en 1894, elle passait à bon droit pour un petit chef-d'œuvre.

Pour la description de cette église et de la mission, laissons la parole au P. Boissin, o.m.i., qui y débarque quelques années plus tard:

« L'église, dédiée à saint Joseph, est assez grande et très bien ornée. Un grand catéchisme en images parfaitement encadré en décore les murs. Au fond de l'église se trouve le maître autel, tout en bois, mais très artistement travaillé... A côté de la maison du bon Dieu est la maison de ses missionnaires. Je suis accueilli à bras ouverts par l'excellent Père Charlebois... Notre petite demeure est bien conforme à la sainte pauvreté; elle ne manque cependant pas du confort nécessaire. Un petit jardin nous fournit des patates, des choux, des carottes, etc.; les vaches nous donnent leur lait; les chevaux et les gros chiens esquimaux nous prêtent leurs jambes pour aller en voyage. A quelques pas de la mission s'étend le lac Cumberland avec ses milliers de poissons, et, dans les airs, voltigent de gros oiseaux qui ne demandent pas mieux que de subvenir à nos besoins. La Providence est bien bonne pour nous. »

Pendant l'été de 1895, il alla jusqu'à Prince-Albert, d'où avec ses provisions, il amena une vache, qui fut probablement la mère de celles qui fournirent du lait au Père Boissin, à son arrivée au Cumberland, en 1899.

L'année 1895 s'achève et 1896 s'écoule au milieu des voyages et des occupations ordinaires, sans qu'il y ait rien de particulier à signaler, sinon le zèle et le dévouement du missionnaire pour l'instruction et le bien tant spirituel que temporel de ses ouailles, au service desquelles il se dépense vraiment corps et âme.

Au mois de juin 1897, Mgr Pascal vint visiter la mission du Cumberland, puis il se dirigea vers le lac Pélican et le lac Caribou. Au retour, il devait visiter Le Pas et le Grand-Rapide. C'est pourquoi, aussitôt après le départ de Son Excellence pour le lac Pélican, le Père Charlebois partit pour Le Pas, afin d'y construire une chapelle un peu moins misérable que la masure de dix pieds carrés qui l'avait accueilli en 1887, et qui constituait encore tout ce qu'il y avait en fait d'établissements religieux au Pas.

Accompagné de trois ou quatre métis, il descend la Saskatchewan jusqu'à une épinetière située à soixante-dix milles au nord du Pas. Ils y coupent les billots nécessaires à la construction, les équarrissent et les traînent à force de bras au bord de la rivière. Là, ils construisent un « cageux », sorte de gros radeau

formé par l'entassement des billots les uns sur les autres, sur lequel ils descendent jusqu'à environ trois quarts de mille en bas de la cathédrale actuelle; à peu près là où se trouvent aujourd'hui les étables de la scierie. C'est là qu'ils édifient la nouvelle chapelle, de 22 pieds sur 14.

Cette chapelle servit plus tard de cathédrale, lors de la première arrivée au Pas de Mgr Charlebois comme Vicaire Apostolique. Mais alors elle ne se trouvait plus à la même place. Lors de l'établissement de la scierie, le terrain avait été vendu et la chapelle transportée à trois quarts de mille plus haut, là où elle se trouve encore aujourd'hui, en arrière de la nouvelle cathédrale.

Sans être complètement terminée, la chapelle était cependant debout à la fin de juillet, et, telle quelle, pouvait recevoir la bénédiction lorsque Mgr Pascal y passerait, à son retour du lac Caribou. Ce fut le 6 août.

De là, le Père Charlebois accompagna son évêque jusqu'au Grand-Rapide, où, après avoir donné les services de leur ministère aux fidèles de cette mission, ils se séparèrent: Mgr Pascal prit le bateau pour Winnipeg, et le Père Charlebois s'en revint au Cumberland.

En 1898, le Père Bonald ayant été délégué au Chapitre général des Oblats, pria le Père Charlebois d'aller visiter à sa place la mission de Nelson-House. Celui-ci accepta de bon cœur, et profita pour cela de sa visite au Grand-Rapide. Parti du Cumberland le 24 juin, après avoir exercé son ministère auprès des fidèles du Pas et du Grand-Rapide, il continue par le lac Winnipeg, passe à Norway-House, d'où il gagne Cross-Lake. De là, il remonte vers Nelson-House, en traversant de nombreuses localités habitées par des indiens ou des métis, tous protestants. A partir de Norway-House, presque aucun des natifs rencontrés n'avait encore vu de prêtre catholique.

Cette anomalie, qui semble inexplicable au premier abord, était due à la tyrannie exercée par la Compagnie de la Baie d'Hudson dans tout l'Ouest canadien. Jusqu'en 1870, et même plus tard, il était pratiquement impossible de pénétrer dans le pays sans la permission de la soi-disant honorable Compagnie. Dans la seconde décade du XIXe siècle, le président et principal actionnaire de la dite compagnie était lord Selkirk, Ecossais

à l'esprit ouvert et aux idées vraiment larges. Il comprit que le seul moyen d'avoir la paix et d'introduire la vraie civilisation dans le pays, était de procurer des prêtres de leur religion aux catholiques déjà en grand nombre dans les Territoires du Nord-Ouest. D'où l'appel qu'il fit à l'évêque de Québec, et qui détermina l'envoi de l'abbé Provencher et des premiers missionnaires à la Rivière-Rouge, en 1818.

Les héritiers du noble Lord et ses successeurs à la tête de la Compagnie furent loin de partager ses idées de tolérance. Ne pouvant révoquer complètement les concessions faites par lui, ils mirent du moins autant d'entraves qu'ils purent à l'action des missionnaires catholiques.

Qu'il soit bien entendu qu'ici, nous parlons des hauts dirigeants de la Compagnie, de ceux sans l'autorisation desquels on ne pouvait rien faire. Car, parmi les officiers subalternes, avec lesquels les missionnaires avaient personnellement affaire, s'il y en eut quelques-uns qui se montrèrent tracassiers et fanatiques, ils furent l'exception. Généralement, ils étaient très aimables pour les prêtres catholiques et leur rendaient beaucoup de services. La plupart du temps, ils les préféraient même de beaucoup à leurs propres ministres. Mais ils ne pouvaient aller à l'encontre des ordres formels émanant des quartiers généraux.

Or, sous peine de refus de tout transport de marchandises et de tout passage sur les bateaux de la Compagnie, il y avait défense à tout prêtre catholique de pénétrer dans le Keewatin, c'est-à-dire dans le territoire à l'est du lac Winnipeg, jusqu'à la baie d'Hudson et au Pôle Nord. C'était la chasse réservée, pour l'usage exclusif des ministres protestants de toute dénomination. A tel point que, lors des premières visites du Père Bonald à Nelson-House, vers 1886 ou 1887, je me rappelle qu'il se fit un beau tapage dans la mare aux grenouilles.

Mais déjà, Mgr Faraud avait trouvé moyen de faire les approvisionnements des missions du Mackenzie par la rivière Athabaska, en passant par Edmonton et Athabaska-Landing; il était ainsi devenu indépendant des caprices de la Compagnie. D'un autre côté, les missions du lac Pélican et du Cumberland s'approvisionnaient directement à Prince-Albert, par la rivière

Saskatchewan. Restaient les missions du lac Caribou et de l'Ile-à-la-Crosse. Les missionnaires de ce dernier district, consultés par Mgr Grandin, répondirent que si l'honorable Compagnie voulait leur faire des misères pour leurs transports, ce serait elle qui serait la perdante; et que, si elle voulait s'en prendre aux Pères du lac Caribou, il y avait moyen de lui faire payer cher ses mauvais procédés. La Compagnie le comprit sans doute, et elle se tint tranquille. C'est ainsi que l'est du pays devint accessible aux missionnaires catholiques. Mais jusqu'en 1898, leur petit nombre et leur manque de ressources les avaient empêchés d'en profiter.

Le Père Charlebois était donc bien le premier prêtre catholique à pénétrer dans ces régions. En le voyant, ces populations, généralement peu enthousiastes de leurs ministres, furent frappées de la différence de procédés et de conduite qu'il y avait entre ceux-ci et le prêtre catholique, et elles firent à ce dernier un accueil presque partout sympathique. Plusieurs même, entre autres les gens de Cross-Lake, manifestèrent un vif désir de le voir s'établir au milieu d'eux. Tellement que, à la suite de ce voyage, le Père Charlebois ne cessa de rêver à l'établissement d'une mission à cet endroit. Mais il fallut attendre encore plusieurs années avant l'exécution de ce projet.

A la fin de mai 1899, le jeune Père Boissin arrivait au Cumberland, pour venir en aide au Père Charlebois. De fait, il devait le remplacer presque immédiatement à la tête de cette mission. En effet, après avoir donné les exercices de la mission au Grand-Rapide, à la fin de juillet, le Père Charlebois s'embarqua sur le lac Winnipeg, pour le Bas-Canada, où, dit la chronique du Cumberland, « l'attendaient avec impatience son vieux père et les divers membres de sa famille. »

Cette visite fut bien douce au cœur du pauvre missionnaire. Elle lui permit de revoir tous les membres de sa famille, auxquels il resta toujours si attaché. Elle lui donna aussi l'occasion de faire connaissance avec plusieurs des bienfaiteurs de ses missions, pour lesquels il ressentait tant de reconnaissance.

De retour dans l'Ouest, il écrivait au Père Guillaume, en parlant de son voyage: « J'arrivais de mon beau et cher Canada. J'y avais goûté bien des joies et bien des consolations. J'avais revu un père bien-aimé, des parents chéris, des amis et des

bienfaiteurs affectionnés. De la part de tous, j'avais été l'objet de la plus grande tendresse; chacun s'était efforcé de me faire oublier les douze années d'ennui et de misère passées au milieu des sauvages. La charité avait ouvert, non seulement les cœurs, mais aussi les bourses, à mon égard. J'avais vu de pauvres ouvrières m'offrir le salaire de leur journée. Tout cela avait rempli mon âme de bien douces émotions. Je revenais avec tous ces bons souvenirs, qui me faisaient parfois verser d'abondantes larmes. Mais la vie est une succession de joies et de misères. »

Dès son retour, en effet, les peines ne lui manquent pas. Pour commencer, à son arrivée au Cumberland, il trouve ses sauvages et la mission elle-même, en bien triste état au point de vue matériel. Cet été, avait commencé une inondation qui, pendant trois ans, devait tenir sous l'eau toutes les places un peu basses du bassin de la Saskatchewan, couvrant les missions du Cumberland et du lac Pélican; et qui, en 1901, devait s'étendre au bassin de la rivière Castor et du Churchill, submergeant presque la mission de l'Ile-à-la-Crosse, rendant impossible la récolte du foin, et noyant tous les jardinages. Ce fut une cause de grosses pertes pour toutes ces missions, surtout pour celle de l'Ile-à-la-Crosse, où l'on dut abattre tout le troupeau, qui était assez considérable.

Ce fut le 23 septembre que le Père Charlebois revint de sa visite à sa famille. « Il revient, dit la chronique du Cumberland, très satisfait de son voyage, et avec un nouveau courage pour travailler au salut des pauvres sauvages. Il a été peiné de voir sa mission tout inondée, et d'apprendre la mort de plusieurs de ses ouailles. »

Il passa encore à la mission Saint-Joseph la fin de 1899 et les premiers mois de 1900, faisant, pensait-il, ses préparatifs pour aller fonder la mission de Cross-Lake. Mais, au printemps de 1900, il fut nommé Supérieur du district, et dut aller établir sa résidence ordinaire au Lac Pélican; il laissait la mission du Cumberland aux soins du jeune Père Boissin.

CHAPITRE III

Le district du lac Pélican (1900-1903)

Sur le rapport du Père Charlebois, Mgr Pascal avait résolu de fonder une mission à Cross-Lake, sur la rivière Nelson, croyant que cette localité se trouvait dans son diocèse; et le Père Charlebois lui-même avait été chargé de faire cette fondation. Celui-ci prévoyait bien qu'il aurait là à subir beaucoup de privations et de misères; mais que lui importait? La gloire de Dieu et le salut des âmes n'étaient-ils pas en jeu! D'après les ordres reçus, il devait partir pour Cross-Lake au mois de juin 1900. Pendant l'hiver, il prépare le bois pour l'autel et l'ornementation intérieure de la chapelle; intéresse à la future fondation ses parents et ses bienfaiteurs du Bas-Canada, qui lui envoient des secours en argent et plusieurs caisses d'ornements et d'objets divers, destinés à l'ameublement de la mission.

Mais il n'entrait pas dans les vues de la Providence que cette mission fût fondée à ce moment-là. Elle devait l'être quelques années plus tard, par les Pères Bonald et Lecoq, passés sous l'autorité du provincial du Manitoba, dans le territoire duquel se trouvait Cross-Lake, ainsi que Norway-House.

Sans se douter que ces territoires ne lui appartenaient pas, Mgr Pascal changea ses plans pendant l'hiver, et, au mois de mars, le Père Charlebois reçut une nouvelle obédience, lui enjoignant de renoncer pour le moment à la fondation de Cross-Lake, et de prendre charge de tout le district du lac Pélican.

C'est que la santé précaire du Père Bonald l'obligeait à quitter le pays, et son départ imprévu désorganisait les missions de ce district. Le Père Gasté en était bien le Supérieur; mais il était trop vieux, et ne devait pas tarder à abandonner lui-même les missions sauvages. D'ailleurs, la mission Saint-Pierre

du lac Caribou, résidence du Père Gasté, était trop éloignée pour faire efficacement partie du groupe; tandis que les autres étaient tellement dépendantes entre elles, qu'elles ne pouvaient se passer d'une autorité centrale.

Le Père Charlebois fut donc nommé supérieur de ce district avec sous ses ordres les Pères Boissin et Rossignol. Celui-ci, arrivé en l'été de 1900, devait résider au lac Pélican, le Père Boissin restant chargé de la mission Saint-Joseph du Cumberland. Ce fut avec peine que le P. Charlebois renonça à sa mission projetée de Cross-Lake. Mais, en bon religieux, il vit l'expression de la volonté de Dieu dans l'ordre de son Supérieur, et il s'y soumit de bon cœur, répétant, comme il le faisait chaque fois que ses plans étaient dérangés: « L'homme propose et Dieu dispose. »

Le Supérieur du district pouvait résider, à son choix, tantôt au Cumberland, tantôt au lac Pélican; mais par lui-même ou par les jeunes Pères, il devait pourvoir à la desserte des annexes de l'entrée du lac Caribou, de Pakitawagan, du Pas, du Grand-Rapide, de Nelson-House, de Norway-House et de Cross-Lake.

Cette fonction de supérieur fit en réalité plus que doubler le travail du Père Charlebois. Car, pendant les trois années qu'il en resta chargé, il réserva toujours pour lui-même les travaux les plus fatigants et les voyages les plus longs et les plus difficiles, ainsi qu'on va le voir. Un rapport de lui au Supérieur général des Oblats, daté du 15 novembre 1900, nous fournit les détails de sa première année de supériorat.

Le 16 juin, y lisons-nous, le Père Charlebois, le Père Rossignol et un prêtre séculier, l'abbé Fournier, venant de Prince-Albert, débarquèrent à la mission du Cumberland, où ils furent reçus à bras ouverts par le Père Boissin, qui avait gardé la mission pendant l'absence de son Supérieur. « Le lendemain, dit le rapport, étant un dimanche, on tint à faire les cérémonies en grand. La messe fut célébrée avec diacre et sous-diacre, ce que nos Indiens n'avaient jamais vu. Ils en furent fiers, et un peu étonnés. Ils se demandaient pourquoi il fallait maintenant trois prêtres pour dire la messe.

« La vie de famille dura peu: trois jours plus tard, il fallut se disperser. L'abbé Fournier se dirigea vers le Grand-Rapide (où il ne resta pas longtemps, comme nous le verrons), et

le Père Boissin resta solitaire au Cumberland; car le Père Rossignol et moi prîmes la route du lac Pélican... Nous étions sur une *berge*; huit hommes la montaient, six tonnes pesant en composaient la charge, le Père Rossignol et moi en étions les passagers. Il nous fallut huit jours pour parcourir les 145 milles qui (par le chemin d'été) séparent les deux missions du Cumberland et du lac Pélican; ce qui donne une moyenne de 18 milles par jour. Une journée de *berge* se compte de 4 heures du matin à 8 heures du soir. La rapidité du courant qu'il faut remonter, de nombreux rapides et plusieurs portages où il faut tout transporter à dos, sont cause de la lenteur de la marche. Enfin, le 30 juin, à midi, nous débarquions à la mission Sainte-Gertrude. Mon compagnon atteignait le terme de son long voyage. »

Les Indiens du lac Pélican regrettaient beaucoup leur vieux Père Bonald, et cela se comprend: il avait été si longtemps au milieu d'eux. C'était lui qui les avait à peu près tous convertis du paganisme ou de l'hérésie, et il était si bon pour eux! Ils ne laissèrent cependant pas de manifester leur confiance aux nouveaux venus, et tous ceux qui étaient présents s'approchèrent des sacrements.

Le Père Charlebois ne s'attarda pas à la mission Sainte-Gertrude. Le 4 juillet, quatre jours après son arrivée, il en repart pour aller visiter les postes éloignés: lac du Bois-Brûlé, Pakitawagan et surtout Nelson-House. Long et pénible voyage! Toute cette contrée n'est qu'une succession de lacs, de rivières, de rapides plus ou moins dangereux, et, avant d'atteindre Nelson-House, il faut faire 43 portages.

Les bonnes dispositions des sauvages rencontrés, surtout ceux de Pakitawagan, le consolent des misères du voyage, tout en lui causant de nouvelles fatigues. Car il faut les instruire, les confesser, être à leur disposition tout le jour et presque toute la nuit.

Dans un de ces camps, un brave homme présente son enfant à baptiser et dit au Père: « Je veux qu'il s'appelle comme toé. » « Je lui donnai donc, dit le Père, le nom d'Ovide. Après la cérémonie, le papa n'eut rien de plus pressé que de venir me demander comment s'appelait son garçon. — Ovide, lui dis-je. — Comment? Opi? Opite? — Non, Ovide. — Obite?

Opite? — Je passai un quart d'heure pour lui faire prononcer Ovide; mais impossible. Le malheureux enfant sera condamné à s'appeler Opite.» Cela me rappelle, chez les Montagnais, un Lucien transformé en «Le chien», et une Bernadette changée en «Berr eldel» (la mangeuse de viande).

«Enfin, continue le Père Charlebois, le 14 juillet, j'arrivai à la mission de l'Assomption, au fort Nelson. C'était le terme de mon voyage... Je passai toute une semaine à prêcher et à catéchiser. Plusieurs protestants ne manquèrent guère les exercices; mais pas un n'eut le courage de demander à embrasser notre religion, qu'ils admirent et estiment. Un d'entre eux, néanmoins, vint m'offrir son enfant à baptiser, bien qu'il eût le ministre à sa porte. «Je commence par ma petite fille, me dit-il; mais je finirai par moi-même et le reste de ma famille.» Il me promit de faire son abjuration à Noël prochain.

«Tout mon troupeau n'était pas encore présent. Près de la moitié avait manqué au rendez-vous, parce qu'ils n'avaient pas reçu ma lettre à temps. J'envoyai donc un homme les avertir. Mais c'est loin; et il faudra au moins deux semaines avant de les voir arriver. N'importe, le bon pasteur doit être patient.»

En attendant l'arrivée des retardataires, les sauvages présents demandèrent au Père de vouloir bien faire transporter la chapelle et la petite maison de résidence auprès du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à six milles de l'endroit où elles se trouvaient, parce que ce serait plus commode pour eux, lorsqu'ils viendraient faire leurs affaires à la Compagnie, d'avoir l'église à leur portée. Le Père hésitait, effrayé des dépenses que cela allait nécessiter, et que ses maigres ressources ne lui permettaient guère. «Lorsque, dit-il, le ministre protestant vint me trouver, et, par mille détours, me laissa entendre qu'il valait bien mieux pour moi ne pas déplacer mon église, il ne m'en fallut pas davantage pour me la faire transporter. — S'il cherche à me retenir, me dis-je, c'est qu'il sent que je serai plus à portée de lui faire une guerre efficace. D'ailleurs, aller en sens contraire du ministre de l'erreur, n'était-ce pas marcher dans la voie droite de la vérité?

«Donc, plus d'hésitations. Le lendemain nous étions à l'œuvre: église, cuisine, clocher, tout s'écroule sous les coups

de hache et de marteau. On aurait pu nous prendre pour des vandales... Le commis de la Compagnie nous a prêté une grande *berge,* au moyen de laquelle nous pourrons facilement transporter tous nos matériaux. Dix vigoureux Indiens me prêtent main-forte; il ne leur faut pas grand temps pour charger la *berge,* et nous partons à la recherche d'un nouveau site.

« Arrivés à quelques arpents du fort de la Compagnie, nous nous arrêtons dans une petite baie; et je fonce dans la forêt la hache en main. Je découvre bientôt une jolie élévation, où tout me dit qu'une église figurerait bien sur ce site agréable... Le lendemain matin, je célèbre là le saint sacrifice de la messe, et je supplie le divin Cœur de Jésus de bénir cet endroit, ainsi que nos travaux. Les hommes continuent, les uns à abattre les arbres pour asseoir à leur place l'église; les autres, à transporter sur leurs épaules, de la *berge* à l'endroit désigné, les nombreuses et larges poutres de bois. C'est un travail dur et pénible. Quand ils auront fini, ils pourront me montrer leurs épaules tout en plaies et en sang. »

« Pour moi, je me constitue l'architecte, l'entrepreneur, le charpentier et le premier *boss.* Du matin au soir je suis à l'œuvre, maniant la hache, le niveau, l'équerre, etc. Je suis forcé de réserver la récitation de mon bréviaire et mes exercices de piété pour la nuit. On m'avait prédit qu'il faudrait au moins un mois pour exécuter ces travaux de reconstruction. La douzième journée, cependant, tout était fini. Nous venions de suspendre la cloche, lorsqu'on aperçut sur le lac toute une flottille de canots. C'étaient mes gens, mes Indiens, que j'avais envoyé chercher. »

Ce que le Père Charlebois oublie de nous dire ici, c'est le nombre d'heures qu'il a accordées au sommeil chaque nuit. A cette époque de l'année, les nuits ne sont pas longues dans le Nord. Quand il avait pris là-dessus le temps de réciter son bréviaire et de faire ses exercices de règle, et certainement il n'en omettait aucun, il ne devait pas lui rester grand temps pour se reposer... en attendant de recommencer.

Parmi les Indiens qui venaient d'arriver se trouvaient plusieurs protestants de Cross-Lake. Ceux-ci, tout démontés d'apprendre que le Père ne pouvait aller fonder une mission chez eux, le supplièrent de passer au moins par Cross-Lake en

s'en retournant. Mais cela était impossible. De la besogne urgente l'attendait au lac Pélican et au Cumberland. Il promit cependant d'aller les voir l'hiver suivant.

Il quitta Nelson-House le 6 août, en promettant à ses chrétiens de venir chanter la messe de minuit parmi eux. Et il reprit le chemin qu'il avait suivi en venant, avec tous ses agréments de rapides et de portages; s'arrêtant, comme à l'aller, à tous les villages et les camps qu'il rencontrait, pour donner à ses chrétiens les secours de son ministère.

Douze jours plus tard, il était de retour au lac Pélican. « J'étais, écrit-il, fatigué et même épuisé (on l'aurait été à moins); j'aurais aimé avoir quelques jours de repos. Mais, impossible. Tous nos chrétiens dépendant de la mission Sainte-Gertrude étaient déjà groupés autour de l'église, au nombre de plus de 300, et attendaient l'ouverture de la retraite que je leur avais annoncée. Pendant toute une semaine, il fallut être à leur service: deux ou trois instructions par jour, catéchisme à 60 enfants et aux adultes nouvellement convertis, confessions, communions, baptêmes, mariages, soin des malades, consultations diverses, directions, etc., etc. Telle était ma tâche de chaque jour. C'était loin d'être un repos. Le Père Rossignol faisait bien son possible pour me venir en aide; mais ne connaissant pas encore la langue du pays, il ne pouvait faire tout ce qu'il aurait désiré faire. Ce fut donc plus qu'accablant pour moi. Mais, en retour, j'éprouvai beaucoup de consolations, en voyant les bonnes dispositions de ces Indiens, et tout le bien qui s'opéra dans leurs âmes. »

Ces grandes agglomérations d'Indiens sont toujours dangereuses pour la moralité, et donnent généralement lieu à bien des désordres. A tel point que nous avons entendu des missionnaires se demander si le bien qui s'y faisait par les instructions données et les sacrements administrés, compensait le mal causé par la promiscuité à laquelle ces réunions donnent lieu.

Pour prévenir ces dangers, au moins en partie, le Père Charlebois inaugure à cette mission un système qui ne tarde pas à être adopté par les autres missionnaires, avec les meilleurs résultats. Il désigne des policiers, trois, quatre, ou plus, selon le nombre des sauvages, et les charge de veiller au bon ordre dans le camp. A 9 ou 10 heures du soir, la cloche sonne le

couvre-feu; et, à partir de ce moment, chacun doit être rentré chez soi. A part les policiers et le missionnaire, s'il plaît à celui-ci d'exercer lui-même la surveillance, personne n'a plus le droit de rôder dans le camp; et quiconque est surpris en dehors de chez lui est dénoncé au Père, qui, le lendemain, lui donne un avertissement public à l'église; ou même, lui impose une punition plus sévère, si le cas l'exige.

Au lac Pélican, ce système eut de très bons résultats. Après le couvre-feu, le silence régnait dans le camp; ou bien, on n'entendait dans l'intérieur des loges que le chant des cantiques, la récitation du chapelet, ou quelque lecture pieuse.

La mission terminée au lac Pélican, le Père Charlebois, au lieu de se reposer, dut rembarquer aussitôt pour descendre au Cumberland, ou de nouvelles occupations l'attendaient. Il y rencontra le jeune Père Turquetil, o.m.i., qui arrivait de France, et se rendait au lac Caribou. « Tâchez, lui dit le Père Charlebois, de vous occuper de l'évangélisation des Esquimaux, qui sont voisins de votre mission ». Douze ans plus tard, ils devaient, à eux deux, fonder la mission des Esquimaux.

En même temps que le P. Charlebois, arrivait au Cumberland une commission du gouvernement, envoyée pour régler avec les Métis la question des *scripts*, question agitée depuis longtemps. On appelle *script*, un document officiel reconnaissant à chaque Métis le droit de propriété sur une certaine étendue de terrain; et cela, en échange de l'abandon de ses droits sur le reste du pays. Les purs Indiens, eux, ont des *réserves*, dont l'étendue est plus ou moins considérable, selon le nombre des membres de la tribu; de plus, ils reçoivent annuellement 5 dollars par tête.

Mais pour qu'un Métis pût recevoir son *script*, il devait présenter son extrait de baptême, que les missionnaires seuls étaient à même de lui fournir. Et c'était pour aider le P. Boissin dans ce relevé des actes de baptême et dans leur transcription, que le P. Charlebois était descendu au Cumberland. C'est une tâche qui n'est pas facile du tout. Car, il y en a qui ont changé de nom de famille, qui en ont trois ou quatre de rechange, qui n'ont jamais su au juste quel patron ils ont reçu au baptême, qui ont été baptisés ailleurs, et qui souvent ne

savent pas où. Les deux Pères en eurent pour toute une semaine de travail acharné.

La question des *scripts* réglée, il en restait une autre qui intéressait au premier chef la mission du Cumberland. Les Métis, en recevant leurs *scripts,* avaient perdu le droit de résider sur le terrain réservé aux Indiens. Or, au Cumberland, il n'y avait pas d'autre terrain libre que celui des Indiens. Les Métis se trouvaient donc dans la nécessité de s'en retirer et d'aller chercher fortune ailleurs; et ce départ allait enlever les trois quarts de la population catholique. C'était la ruine de la mission.

Pour empêcher ce désastre, il fallait obtenir du gouvernement qu'une partie de la réserve des Indiens soit accordée aux Métis. Il y avait déjà huit ans que le P. Charlebois travaillait à cette fin; mais, jusqu'alors, rien n'avait été fait. Heureusement, il put régler la question avec la commission des *scripts,* et assurer aux Métis la libre possession des terrains sur lesquels ils étaient établis.

Toutes ces affaires terminées, il part pour aller visiter l'abbé Fournier, qu'au mois de juin précédent, nous avons vu se diriger vers le Grand-Rapide. Mais, en route, il apprend que le dit Abbé avait abandonné son poste et était rendu depuis longtemps à Saint-Boniface. Il n'avait pu supporter pendant trois mois la solitude et les autres misères des missions. « Mais, écrit le P. Charlebois, si je ne pouvais voir le pasteur, je pouvais toujours voir les brebis ». Il continue donc son chemin, et va porter les consolations de son ministère aux chrétiens du Grand-Rapide. De retour au Cumberland le 16 octobre, il y attend la prise des glaces avant de remonter au lac Pélican, où le P. Rossignol goûtait les douceurs de la solitude depuis le commencement de septembre.

Cependant, l'église du lac Pélican tombait en ruines, et le P. Charlebois résolut d'en construire une nouvelle. A peine de retour du Cumberland, accompagné d'un seul homme, il s'en alla couper les billots nécessaires pour fournnir le bois du plancher de la future église. Les billots coupés, avec l'aide du même homme, il les scia en madriers de deux pouces d'épaisseur, dimension ordinaire du bois de plancher de cette époque.

Ce travail terminé, il était temps de songer à la visite des missions éloignées. Il se met en route vers le 20 décembre, conduisant lui-même ses chiens, c'est-à-dire, marchant continuellement derrière la traîne, et la poussant dans les passages difficiles. Il va passer la fête de Noël à Nelson-House, ainsi qu'il l'a promis aux Indiens. De là, il se rend à Cross-Lake, où il s'arrête quelques jours, et fait plusieurs baptêmes de protestants. Toujours marchant et courant derrière les chiens, il passe à Norway-House, s'arrête à la mission du Grand-Rapide et à celle du Pas. Le 22 janvier 1901, il arrive au Cumberland, où le P. Boissin écrit à la chronique de la mission: « Ce matin, arrivée du R. P. Charlebois, de son long voyage au Grand-Rapide et à Cross-Lake. Bonnes nouvelles de cette dernière mission. Le Père y a fait cinq baptêmes en un seul jour. Les sauvages sont très bien disposés en faveur de notre sainte religion ».

Après cette longue et fatigante tournée, le P. Charlebois s'arrêta quelques jours à la mission Saint-Joseph, pour s'y reposer, et surtout pour permettre au P. Boissin de visiter quelques-uns des postes environnants. Il ne repartit pour le lac Pélican que le 11 février.

Le 27 du même mois, il entreprend un voyage à Prince-Albert, pour pouvoir s'entendre avec Mgr Pascal, au sujet de la fondation de Cross-Lake, dont ni l'un ni l'autre n'avait abandonné le projet. En allant, il passe par le lac La Ronge, afin de visiter les quelques catholiques qui se trouvaient encore à ce poste. Ce détour augmentait la fatigue, d'autant plus que la neige commençait à fondre. Ce n'est qu'au bout de huit longues journées qu'il arrive à Prince-Albert. Là, il s'entend avec son évêque: au printemps suivant, il ira fonder cette mission de Cross-Lake, depuis si longtemps en projet. Tout est décidé et réglé, lorsqu'on apprend que Cross-Lake se trouve dans le diocèse de Saint-Boniface, et que Mgr Langevin, archevêque de ce diocèse, se réserve d'y fonder lui-même une mission. Ce qu'il fit l'automne suivant. (*Missions, O.M.I.*, 1912.)

Un peu désappointé par la tournure de cette affaire, le Père Charlebois accepte de bon cœur cette nouvelle épreuve que le bon Dieu lui envoie. Il retourne donc au lac Pélican, où il reprend ses travaux de construction d'église. Dès le mois d'avril,

accompagné du P. Rossignol et de deux hommes, il s'enfonce dans la forêt jusqu'à une dizaine de milles de la mission. « La, dit le P. Rossignol, on planta la tente, et on se mit à bûcher. Il s'agissait d'équarrir 400 morceaux. La plupart étaient de 12 pieds de long, et équarris seulement sur deux faces. Mais il y en avait une cinquantaine pour les chevrons de 16 ou 20 pieds de long, à équarrir sur les quatre faces; sans compter 10 morceaux de 40 pieds de long, en épinette rouge, équarris également sur les quatre faces.

« On se levait à 4 heures; on disait les messes dans la tente, on déjeunait au brochet, et à 6 heures les haches résonnaient sur les épinettes. Deux hommes abattaient les arbres, le Père Charlebois les équarrissait. En seize jours, le nombre y fut. Mais la neige fondait, et il fallut passer les trois dernières nuits à transporter les morceaux sur le bord du lac, avec un *poney*. Le Père Charlebois le menait 12 heures, et je le conduisais les 12 heures suivantes. Quand la glace fut partie, avec notre petite *berge,* on transporta ces 400 morceaux à la mission. Il fallut faire plusieurs voyages ». (Lettre du P. Rossignol.)

Cependant, il fallait songer à l'approvisionnement des missions, ce qui nécessita un voyage à Prince-Albert, où le missionnaire du lac Pélican rencontra son frère, le Père Charles Charlebois, o.m.i., qui s'en retournait dans l'Est, après trois ans de ministère dans l'Alberta. Cette rencontre fut bien douce pour les deux frères, surtout pour le P. Ovide, qui était ordinairement si isolé et si privé des douceurs de la famille.

Les achats des missions terminés, on entassa les marchandises sur un chaland qu'on venait de construire, et sur lequel les deux frères descendirent ensemble jusqu'au Cumberland; au bout de quelques jours, il fallut se séparer. Le P. Charles descendit la Saskatchewan jusqu'au Grand-Rapide. Après un séjour de quelques jours à cette mission, il monta sur un bateau à vapeur, pour traverser le lac Winnipeg et se rendre à Saint-Boniface. Pendant ce temps-là le Père Ovide continuait sa route vers le lac Pélican, où il parvint à la fin de juin.

Dès son arrivée, il envoie le Père Rossignol au Cumberland, remplacer momentanément le Père Boissin qui venait de partir pour faire la grande tournée de missions, par le Grand-Rapide, Cross-Lake, Nelson-House et Pakitawagan. Lui-même, tout en

prêchant la retraite aux Indiens, se met en devoir de lever le carré de l'église de 60 pieds sur 35, dont il avait réuni les matériaux au printemps. Pour ce travail, il ne fut encore guère aidé que par un seul homme; et cependant, au commencement d'août, l'église était debout, et couverte. C'était tout ce qu'il était possible de faire cette année-là.

Pendant qu'il travaillait ainsi au temporel et au spirituel, il écrit à son frère, le Père Charles, à la date du 21 juillet: « Je suis complètement seul. J'avais avec moi un petit sauvage; mais je l'ai congédié, car il me donnait plus de trouble qu'il ne m'aidait. Je suis par conséquent mon propre cuisinier. C'est mon plus grand cauchemar. Je t'assure que je réduis ma cuisine à la plus simple expression. De ce temps-ci, je me nourris de salade et de pémican que le Père Gasté m'a laissé en passant. C'est toujours prêt; de sorte que mon poêle de cuisine reste froid deux ou trois jours de suite ».

Par bonheur, le P. Charlebois avait excellent estomac; sans cela, je ne sais comment il se serait accommodé d'un tel régime; surtout avec le travail excessif auquel il se livrait.

Comme il fallait de la chaux pour crépir et blanchir la future église, au mois de septembre, avec un seul compagnon, il se rendit à une douzaine de milles de la mission, à un endroit où il y avait des pierres calcaires en abondance, et y coupa une dizaine de cordes de bois, qui devaient servir à cuire la chaux l'hiver suivant.

Au mois d'octobre, voyage au Grand-Rapide, où il passe plus d'un mois « se reposant », comme il l'écrit à ses frères, les Pères Guillaume et Charles Charlebois. Mais, en réalité, ce repos était très relatif; car il consacrait ses journées à l'instruction des fidèles, grands et petits. Il ne repart de là qu'après la prise des glaces. En passant, il s'arrête quelques jours au Pas, et le 22 novembre, il arrivait au Cumberland; d'où le 5 décembre, il regagne le lac Pélican, où il demeure la fin de l'année.

Au mois de janvier 1902, ce fut la tournée ordinaire des missions. A son retour, le Père infatigable, se mit à varloper et embouveter les madriers sciés à l'automne de 1900, et qui devaient servir à faire le plancher de l'église. Cela fait, il se rendit à la place où il avait coupé le bois pour la cuisson de la chaux. Aidé d'un homme, il creusa le four et le remplit de

pierres calcaires. Cela demanda quatre jours, au bout desquels il renvoya son assistant, alluma le four, et, seul, pendant huit jours et huit nuits, y entretint le feu. Il obtint ainsi quatre tonnes de chaux, qu'au printemps, on transporta à la mission sur la berge.

Ce travail terminé, il alla, avec l'aide de trois hommes, couper de petites épinettes, qui, équarries sur deux faces, devaient servir au lattage de l'église. Ils en eurent bientôt coupé et équarri cinq mille, que le Père cloua sur les murs de la nouvelle construction, en dehors et en dedans.

Au commencement de juillet, il fallut encore interrompre le travail, pour aller rencontrer Mgr Pascal; Son Excellence arrivait de Prince-Albert, accompagné du Père Ancel qui s'en retournait au lac Caribou, du frère convers Pioger, et de l'un des neveux du P. Charlebois, le frère scolastique Arthur Lajeunesse, o.m.i. Ce dernier, pour cause de santé, venait terminer ses études théologiques dans l'Ouest, auprès de son oncle.

Lorsque le P. Charlebois arriva au Cumberland, le 12 juillet, la caravane y était déjà rendue. Le 16, ils quittèrent tous ensemble la mission Saint-Joseph presque complètement inondée; et le 20, arrivèrent au lac Pélican, où Mgr Pascal ne fit que passer, continuant son voyage vers le lac Caribou. A son retour seulement, il devait donner la confirmation au lac Pélican et bénir la nouvelle église.

Mais, pour que celle-ci pût être bénite, il fallait la terminer. Or, le plancher n'était pas encore posé; les murs n'étaient pas crépis; ni la voûte, ni les boiseries, ni la table de communion n'étaient faites; et les sauvages étant déjà arrivés, il fallait leur prêcher la retraite. Le vénéré missionnaire ne se découragea pas devant cette accablante besogne. Aidé du P. Rossignol et du Frère A. Lajeunesse, il se mit aussitôt à l'œuvre temporelle et spirituelle. Voici, d'après le Frère Lajeunesse, quel était leur règlement: le P. Charlebois se levait à 4 heures; disait son bréviaire (Matines, laudes et petites heures). A 5 heures, il réveillait la communauté: prière et méditation; puis il disait sa messe, suivie de celle du P. Rossignol, à laquelle assistaient les Indiens. Le P. Charlebois leur faisait un sermon dans leur langue. A 7 heures, déjeuner au gruau; et immédiatement, au travail jusqu'à midi. Examen particulier, dîner, dix minutes de sieste,

et au travail jusqu'à 6 heures. Souper, suivi d'un sermon d'une heure, chapelet, prière du soir, bénédiction du Saint-Sacrement, Vêpres et Complies; puis le P. Charlebois préparait son sermon pour le lendemain.

Quant à l'ordinaire de la table, ce n'était pas compliqué: le matin, déjeuner au gruau; le midi, dîner au poisson bouilli; et le soir, souper au poisson bouilli, pour varier. Cependant, il y avait une petite réserve de viande d'orignal séchée, que les Pères gardaient précieusement pour les grandes fêtes. Or, un dimanche, le Frère A. Lajeunesse, qui avait été constitué cuisinier de la communauté, est chargé de faire cuire cette viande sèche, afin qu'on puisse s'en régaler au dîner. Impossible tout d'abord de la découvrir. A la place indiquée, il trouve bien des espèces de vieilles peaux, toutes noires et couvertes de poussière; mais l'idée ne lui vient pas qu'on puisse manger cela. Il faut qu'on lui répète que c'était excellent, pour le décider à le mettre dans la marmite. Au dîner, il n'y toucha guère lui-même, trouvant ce mets peu appétissant; et comme il n'y en avait pas beaucoup, les deux Pères se privèrent aussi, chacun ménageant pour que l'autre en eût davantage. De sorte qu'il en resta à peu près la moitié, dont les Pères espéraient se régaler au souper. Mais, le repas terminé, le Frère Arthur n'eut rien de plus pressé que de jeter aux chiens ce qui restait de la malheureuse viande sèche. D'où, au souper, déception des deux Pères, et compliments que l'on devine au malencontreux cuisinier.

Avec ce système et ce règlement, tout était terminé avant le retour de Mgr Pascal. Le plancher était posé, la voûte finie et ornée de trois rosaces, les murs crépis à la chaux à l'intérieur et à l'extérieur, la table de communion en place, ainsi qu'un lambrissage à hauteur d'appui, tout autour de l'église.

« Le P. Charlebois fit, à lui seul, les deux tiers de l'ouvrage, tant de préparation que de construction, écrit le P. Rossignol. Il était alors dans toute sa force; et il n'y avait pas dans les environs d'ouvrier qui fût capable de le suivre, ni à la hache, ni au marteau, ni d'ailleurs à l'aviron ». (Lettre du P. Rossignol, à Mgr Lajeunesse).

Il faut dire aussi que le Père Charlebois allait jusqu'au bout de ses forces, lorsqu'il entreprenait un travail de ce genre.

Tout était donc à point, lorsque, vers le 15 août, Mgr Pascal revint du lac Caribou. La nouvelle église fut bénie solennellement, et Monseigneur y donna la confirmation.

Ici, nous devons dire un mot d'un projet qui tenait fort au cœur du bon Père, surtout depuis son retour de l'Est. C'était d'établir au Cumberland une école-pensionnat pour les petits Indiens. Depuis plusieurs années, il y avait bien une école du jour. Mais, outre la difficulté de se procurer des maîtres compétents, difficulté qui n'est pas mince, ces sortes d'écoles sont peu efficaces parmi les sauvages, dont la grande majorité sont trop éloignés pour pouvoir y envoyer leurs enfants. Ceux même qui sont établis proche de l'école, ne peuvent les y envoyer que de temps en temps, et pas d'une façon suivie, par suite de leurs migrations perpétuelles, pour la chasse et la pêche. Pour que ces enfants reçoivent une instruction solide et une véritable éducation, il faut donc qu'ils soient séparés de leurs parents, et restent à demeure dans une école-pensionnat.

Outre le désir de faire instruire ces enfants, une autre raison poussait encore le P. Charlebois à désirer l'établissement d'une telle école; c'était la misère dans laquelle vivaient ces pauvres petits, surtout les orphelins, depuis que l'inondation couvrait d'eau une si grande partie du pays. Il tâchait d'intéresser à leur sort ses parents et ses amis du Bas-Canada. L'œuvre du vieux linge et des vieux habits qu'il s'efforçait d'y établir, lui permettait déjà de fournir chaque année des habits aux plus misérables; et, de cela il se montrait plus reconnaissant, que si lui-même avait profité de ces dons. Le 6 octobre 1899, il écrivait dans son *journal,* adressé à sa famille: « Je passai là (au Pas) deux jours, tout occupé du bien spirituel et temporel de mes pauvres sauvages. Je dis pauvres, car Le Pas est le nid de la pauvreté. Ça perce le cœur de voir tant de misère et de nudité. J'eus, cette fois, la consolation de leur faire une distribution de vieux linge apporté du Canada. C'était plaisir de voir leur joie à la vue de ces présents. Oh merci! merci aux généreux donateurs, au nom de mes sauvages et au mien ». (*Journal,* 1899).

Mais, si les habits mettaient un peu les pauvres petits à l'abri du froid, ils ne les préservaient pas de la faim. Une école-pensionnat leur aurait procuré le vivre et le couvert.

Pour l'établissement et l'entretien d'une telle école, l'aide du gouvernement était indispensable, les faibles ressources de la mission n'y pouvant suffire. Aussi, le Père Charlebois s'efforça-t-il par tous les moyens d'obtenir cette aide. Dans sa correspondance avec son frère le Père Charles, nous voyons qu'il avait chargé celui-ci de plaider sa cause auprès des autorités fédérales d'Ottawa. Il poussait également Mgr Pascal à agir dans ce sens auprès des mêmes autorités; et, lors du passage de l'évêque, en 1902, il eut avec lui de longues conversations à ce sujet. Mais, malgré des démarches réitérées, on ne put obtenir du Gouvernement que de belles paroles, et des promesses pour un avenir très lointain. Il fallut attendre que le missionnaire du Cumberland fût devenu évêque, pour obtenir l'érection d'une école-pensionnat dans le district.

Après la bénédiction de l'église du lac Pélican (fin août 1902) le P. Charlebois et le Frère A. Lejeunesse, laissant le P. Rossignol seul à la mission Sainte-Gertrude, accompagnèrent Mgr Pascal au Cumberland, où le Frère Lajeunesse resta, pour tenir compagnie au P. Boissin, et faire la classe aux enfants, en attendant la venue d'un maître d'école. Le P. Charlebois accompagna l'évêque au Pas et au Grand-Rapide pour la visite canonique et la confirmation. Au départ de Mgr Pascal pour Winnipeg, il passa quelque temps dans cette mission du Grand-Rapide, et y commença la construction d'une chapelle de 40 pieds sur 25, qu'il devait achever l'année suivante. Au commencement d'octobre, il retourna au lac Pélican, où le P. Rossignol était tombé malade.

Cependant, au Cumberland, la vieille bâtisse du P. Paquette, datant de 1877, et qui servait encore de résidence aux missionnaires, tombait en ruines, et il était urgent de la remplacer. A la fin de décembre, le P. Charlebois quitte donc de nouveau le lac Pélican, et le 29, vers 10 heures du soir, il arrive au Cumberland, mourant de froid et de fatigue. Dans la dernière journée de ce voyage, il avait fait 45 milles, en courant derrière les chiens, dans une neige assez épaisse. Néanmoins, il ne perd pas de temps. Dès le 2 janvier, il envoie le P. Boissin visiter la mission du Grand-Rapide, et lui-même se met à l'ouvrage, pour les préparatifs de la future construction.

Pendant ce temps, le P. Boissin évangélisait les gens du Grand-Rapide. Il passa cinq semaines au milieu d'eux, et revint assez satisfait de leurs dispositions. Mais, dans son rapport, il constate que, là, comme à Nelson-House, il faudrait un missionnaire résident, ou au moins, des visites plus fréquentes et plus longues, afin de pouvoir fortifier les nouveaux convertis contre les tentatives des ministres protestants, qui ne cessent de chercher à les ramener à l'hérésie. « Dans les conditions actuelles, dit-il, on ne peut faire rien de sérieux dans ces postes éloignés ». Les missionnaires voyaient bien ce qu'il aurait fallu faire, mais leur manque de ressources matérielles et surtout leur petit nombre les empêchaient de le réaliser.

Ce fut du moins une consolation pour les missionnaires du Cumberland, d'apprendre qu'il y avait un missionnaire résident à Cross-Lake. Le P. Bonald, passé dans la province oblate du Manitoba, venait d'y être envoyé par son provincial.

Pendant tout le mois de février, le P. Charlebois, aidé du Frère Arthur Lajeunesse et de quelques hommes, s'occupa de couper les billots nécessaires à la future construction. Comme toujours, le travail marcha rondement, le Père faisant plus que sa part de l'ouvrage. Au commencement de mars, tous ces billots équarris étaient rendus à la mission.

Après ce travail matériel, il fallait bien s'occuper du spirituel. Le 6 mars, le Père Charlebois va exercer son ministère dans les villages et les camps, en direction de Pakitawagan. dernier poste visité, d'où il revient au lac Pélican.

Mais il avait deux bâtisses en construction: la chapelle du Grand-Rapide, commencée l'automne précédent, et la résidence du Cumberland. Cela ne lui promettait guère de repos pour l'été qui s'en venait. Il ne demeure donc pas longtemps à la mission Sainte-Gertrude.

A la date du 15 mai, nous lisons, en effet, dans la chronique du Cumberland: « Dans l'après-midi, l'arrivée inattendue du R. P. Charlebois et du frère Welsh, venant du lac Pélican, nous cause une agréable surprise. Ils ont voyagé, partie en canot, partie en traîne à chiens; le plus souvent avec la voiture de saint François, et dans l'eau jusqu'à la ceinture: un vrai voyage apostolique, avec tout son cortège de fatigues et de souffrances ».

Rendu au Cumberland, notre architecte n'y resta pas oisif.

Dans les derniers jours de mai, aidé des Frères Lajeunesse et Welsh, il alla construire et garnir un four destiné à cuire la chaux qui devait servir à la future maison. « En trois jours, dit la chronique, ils firent à eux trois, un ouvrage qui aurait demandé dix jours à des ouvriers ordinaires. »

Pendant que les Frères Lajeunesse et Welsh font cuire la chaux dans le four préparé, le P. Charlebois s'en va à Prince-Albert, acheter les approvisionnements des missions. A son retour, il descend au Grand-Rapide, en compagnie du Frère Welsh, pour y achever la chapelle qu'il avait commencée l'année précédente.

Le 16 juillet, ils étaient de nouveau au Cumberland, et immédiatement ils commencent la construction de la résidence des missionnaires. La cave était déjà creusée, les soles posées, lorsque le courrier de Prince-Albert arrive, apportant au Père Charlebois son obédience pour l'école Saint-Michel de Duck-Lake. Il lui faut laisser au P. Boissin le soin de construire la maison.

ᐯᐸᐱᑫᐧᓭᐤ ᒥᑕᑕ ᐅᐸᑯᐳᓯᐤ ᐁᐊᐱᑭᒥ ᓄᑭᐃᔨᐦᑫ

ᓂᑐᑌᐤ
ᓂᑭᒥᐁᐧᔨᐦᑌᐣ ᑲᑭᐯᒪᔨᒪᐊᒪᐃᐧᓭᐣ ᓂᐢᑕ
ᒥᓇ ᓂᑭᒥᑕᑌᐣ ᐁᑲ ᑭ ᐊᐧᐸᒥᑕᐣ ᐸᑭᑕᐊᐧᑲᓂᐤ
ᓂᑭᒪᒪᐧᑲᑌᐣ ᐁ ᓄᑌᐸᔨᓭᐣ ᒪᑲ ᐁᑲᐧ ᓂᒥᔨᑐᑌᐣ
ᑫᐦᑲᐧᐟ ᐅᒥ
ᑫᑭᓇ — ᒥᐢᑕᐃ ᑭᒪᐃᐧᑲᑕᐤ ᑭᔨᐤ ᑯᐦ ᓂᐢᐱᐅᐢ
ᓂᐢᑕ ᒥᓇ ᓂᒥᑕᑕᐤ ᒋᑫᒪ ᓇᐧᓭᐣ ᑭᐱᒪᑎᓯᐤ
ᒥᓇ ᑲᐧᓭᐣ ᑭ ᐊᐸᑎᓯᐤ ᐊᔨᒥᐊᐃᐧᓂᐤ
ᒪᑲ ᐃᐧᓭ ᒪᐢᑯᐣ ᓇᒪᐃᐧᓭ ᒥᑕᑕᐤ ᐁᑭᓇᑲᑕᐧ
ᐊᐢᑭᐩ ᒋᑫᒪ ᒪᓂᑐᓇᐤ ᐊᓯᐤ ᓂᑌᐱᒪᐤ
ᓂᒥᐁᐧᐱᑌᐤ ᐁᐱᑕᒪᐤ ᑫᓭᐱᐣ ᐁ ᒥᓯ ᑲᓇᐁᐧᐱᒥᔨᓯᐤ
ᐊᐊᐧᐁ ᐊᐊᐧᐁ ᐊᒋᐱᑯ ᑲᐧᓭᐣ ᑲᓇᐁᐧᐱᒥᔨ
ᑭᐢᑕ ᓇᓂᑯᑎᑕ ᑭᑲᒥᐁᐧᐱᑌᐤ ᓇᑕᒋ ᑭᓇᒪᓂᑯᒋ
ᑭᑭᑎᒪᑭᔪᐤ ᐊᓄ — ᐁᑲᐧ — ᒥᑲ ᐸᑎᒪ
ᑭᑲ ᐁᐧᒋᑎᔪᐤ ᑭᔪᐧ ᐁᓭᓭᓂ ᔪᐯᑭᑕ
ᐊᑭᐱᑯ ᑫᓭᐱ — ᑭᑲ ᐊᓯᒥᐁᐧᐢᑕᒪᑎᐤ
ᑭᑕ ᐃᐧᒥᐊᑯᐃᐧᔪᓭᐤ
ᐁᑲᐧᓂ ᐁᐱᑯᐧ ᑭᑕᑕᒥᐢᑲᑎᐤ ᒥᓇ ᑭᓭᐁᐧᐱᒥᑎ
ᓇᐊᐧᐤ ᑭᓭ ᒥᓇ ᑭᑕᓂᐢ ᒋ ᒥᔪᐊᓭᑫᐧ

ᓂᓭ ᑭᒋ ᐊᓭᒥᐁᐃ ᑭᒪᐤ

[1] Fac-similé d'une lettre en langue crise écrite de la main de Monseigneur Charlebois.

Opaskwéyak

Mitatat tepakup osap é akimit notchihituwipisim.

Ni totem,

Ni ki miwéyitten ka ki pé masinahamawiyan. Nista ni ki mitaten éka é wapamitan Pakitawaganik, ni ki mamaskaten é notépayian; maka ékwa ni kiskéyitten kékway otohi.

Kétchinatch mistahi ki mawikataw kisim Cornélius nista mina ni mitataw tchikéma kwéyask ki pimatisiw mina kwéyask ki apatisiw ayamihawinik; maka wiya maskutch namawiya mitatam é ki nakatak askiy tchikéma Manitonak ayaw nitéyimaw.

Ni miwéyitten é pétaman kéyapitch kwéyask kanawéyimisuyan. Awahé! Awahé! Atchipiko kwéyask kanawéyimisu kista nanikutita ki ka miwéyitten natatchi ki Manitom. Ki kitimakisin anotch mékwatch: maka patima ki ka wéyotisin kisikok ayayani. Sépéyitta atchipiko.

Kéyapitch ki ka ayamihestamatin kita witchéwikowisiyan.

Ekwané éyikok, pitatamiskatin mina ki sawéyimitinawaw qiya mina kitanis tchi miyo ayayek.

Niya Kitchiayamihéwikimaw.

Traduction de la lettre

Le Pas, 17 septembre.

Ma Sœur,

J'ai été content de ce que tu m'as écrit; moi aussi j'ai regretté de ne t'avoir pas vue à Pakitawagan. J'ai été étonné de ton absence; mais je sais pourquoi maintenant.

Tu as bien raison de pleurer ton frère Cornélius et je compatis avec toi, car il était bon et rendait de grands services à la Religion. Mais certes, peut-être, lui ne regrette pas d'avoir quitté la terre, parce que je le crois avec le Bon Dieu.

Je suis heureux d'entendre que tu te conserves bonne chrétienne. Courage! Courage! toi aussi un jour tu seras heureuse quand tu t'en iras au Bon Dieu. Maintenant tu es dans la peine; mais plus tard tu seras comblée de bonheur quand tu seras au ciel. Sois patiente, jusqu'au bout. Je prierai encore pour toi afin que le Bon Dieu t'aide. C'est tout. Je te salue et je vous bénis toi et ta fille afin que vous soyez bien.

Moi l'Evêque

(Le Grand chef de la Prière.)

CHAPITRE IV

L'école Saint-Michel (1903-1910)

Lorsqu'en plein travail de construction à la mission du Cumberland, le P. Charlebois reçut la lettre de Mgr Pascal qui le nommait directeur de l'école Saint-Michel à Duck-Lake, ce fut un rude coup pour lui et pour ses collaborateurs.

Il fallait abandonner ces missions, dans lesquelles il s'était dépensé pendant plus de quinze ans, pour aller se mettre à la tête d'une œuvre toute nouvelle pour lui et que son humilité et sa timidité naturelle lui faisaient regarder comme au-dessus de ses forces. Aussi, à la réception de cette obédience, laissa-t-il couler ses larmes en abondance.

Ainsi en fut-il de tous ceux qui avaient travaillé avec lui. Au premier abord, ils se sentirent gagner par une sorte de découragement. Et, dans toutes les missions du Nord, ce fut un cri unanime de protestation. « Comment, disait-on, nous sommes déjà si peu nombreux! Nous demandons du secours; et, au lieu de nous en envoyer, on enlève le plus capable et le plus actif d'entre nous, pour en faire un directeur d'école! »

Ces plaintes, à ne les considérer qu'au point de vue de la prudence humaine, étaient on ne peut plus fondées. Mais on oubliait que les vues de Dieu ne sont pas celles de la sagesse humaine, que la volonté divine s'exprime par la voix des supérieurs et non par les récriminations des inférieurs. Cette nomination, qui semblait un malheur en quelque sorte irréparable pour les missions indiennes, devait en réalité tourner à leur plus grand bien.

Pour l'œuvre à laquelle le destinait la Providence, le P. Charlebois avait besoin d'une formation. Il était devenu expert dans l'œuvre des missions indiennes; mais, dans la position où

Dieu voulait le placer, il n'aurait plus seulement à s'occuper d'évangéliser les sauvages; il aurait à traiter avec les autorités civiles et ecclésiastiques; il aurait affaire avec toutes sortes de gens; il n'aurait plus seulement à obéir, mais il devrait donner des ordres et diriger. Et à cela, sa timidité naturelle mettait un grand obstacle.

Cette timidité, voisine de la gêne, était ce qui frappait d'abord ceux qui l'approchaient pour la première fois. Une sœur de la Présentation, qui se trouvait à l'école Saint-Michel au moment où le P. Charlebois vint en prendre la direction, écrit: « Il était évident qu'il souffrait d'avoir quitté ses chers Sauvages, et il était plutôt triste: il venait de faire un grand sacrifice. Ce qui frappait aussi en le voyant pour la première fois, c'était une certaine gêne, une timidité, qui pouvait le faire paraître froid, mais il ne l'était pas ».

Une de ses nièces, également religieuse de la Présentation, écrit de son côté: « L'oncle Ovide, tel qu'il m'est apparu vers 1898, était un religieux timide et craintif, qui naturellement figeait son entourage. Nous le savions bon, maman nous l'avait tant dit; mais nous n'étions nullement portés vers lui ».

Comme directeur de l'école indienne de Duck-Lake, il serait en relations fréquentes avec les autorités gouvernementales, il recevrait la visite de toutes sortes de personnages plus ou moins marquants; tout cela l'obligerait à prendre plus de confiance en lui-même, et à vaincre cette excessive timidité, qui lui enlevait tous ses moyens, lorsqu'il se trouvait en présence de gens avec lesquels il n'était pas intime.

De plus, il n'allait pas tarder à être appelé, d'abord dans le conseil de Mgr Pascal; puis, dans celui de la province oblate d'Alberta-Saskatchewan; et cela l'initierait à l'administration d'un diocèse et à la direction d'une congrégation religieuse. En un mot, la Providence le conduisait à Duck-Lake pour lui faire faire son noviciat d'évêque. Mais, en 1903, personne ne s'en doutait, lui moins que tout autre.

Aussi fallut-il tout son esprit de foi, toute sa soumission à la volonté de Dieu, qu'il a toujours regardée comme manifestée par la voix des supérieurs, pour lui faire accepter cette charge dont il se croyait incapable. « Je suis si ignorant! » écrivait-il à son frère le P. Guillaume. Car il s'est toujours dit et cru un

ignorant. Mais son ignorance était de la nature de celle du curé d'Ars et de Mgr Grandin, qui, eux aussi, se disaient ignorants à qui voulait les entendre; ils n'en étaient que plus avancés dans la science des choses de Dieu et de la direction des âmes, beaucoup plus que des docteurs *in utroque jure*. Ainsi en était-il du Père Charlebois, qui, en dépit de ses accablantes occupations, n'avait jamais négligé l'étude de la théologie, dont son bon sens et son esprit pratique lui ont toujours fait appliquer les principes de la manière la plus opportune.

Malgré ses craintes et ses répugnances, il accepta donc la charge qu'on lui imposait, et il y réussit parfaitement comme on réussit d'ailleurs généralement dans toute position qu'on n'à pas recherchée, mais que l'obéissance a imposée, quand on l'accepte franchement, sans mauvaise volonté, mais aussi sans vanité. Parce que, d'abord, les supérieurs connaissent mieux que lui-même les qualités du sujet, et ensuite, parce que dans ces conditions, Dieu travaille avec lui et supplée à son insuffisance, si insuffisance il y a. Au contraire, rarement on réussit dans une fonction qu'on a convoitée, dont on s'est cru plus capable que d'autres; surtout si l'on a quelque peu intrigué pour l'obtenir. Car alors, il n'est plus certain que la voix des Supérieurs soit la voix de Dieu: c'est plutôt l'écho de la volonté présomptueuse du sujet. Et Dieu laisse l'homme aux mains de son impuissante vanité. Heureux encore quand celui-ci s'en aperçoit à temps.

Le poste que l'on confiait au P. Charlebois n'était pas une sinécure. L'école était bien établie matériellement, mais elle était grevée d'une dette énorme; une vingtaine de mille dollars, pour lesquels il fallait payer des intérêts élevés. De plus, la discipline laissait à désirer parmi les élèves.

Le nouveau directeur s'applique d'abord à rétablir la discipline parmi les enfants et à leur infuser un esprit vraiment chrétien. Il s'y met avec son esprit apostolique, reportant sur ces jeunes âmes l'amour qu'il avait eu pour celles de ses pauvres Indiens du Cumberland et du lac Pélican. Les effets de son zèle ne tardent pas à se faire sentir, et bientôt un nouvel esprit règne dans la maison.

Dans cette œuvre d'éducation chrétienne, il était puissamment secondé par les bonnes sœurs de la Présentation de Saint-Hyacinthe, qui, avec le dévouement dont elles font preuve partout où elles sont établies, s'occupaient des classes, de la cuisine, de la lingerie, de l'infirmerie, etc. De plus, elles enseignaient la couture et les soins du ménage aux jeunes Indiennes pensionnaires de l'école.

Comme une ferme de plusieurs centaines d'acres est annexée à l'école, les garçons, arrivés à un certain âge, pouvaient y apprendre sur place, sous la direction de fermiers et d'engagés généralement assez compétents, tout ce qui se rapporte à l'exploitation d'une ferme, au soin des étables, au jardinage, etc. Une méthode pratique faisait s'intéresser les enfants à ces travaux. Cette méthode continuée et perfectionnée par le P. Delmas, o.m.i., successeur du P. Charlebois à la tête de l'établissement, a fait de l'école indienne de Duck-Lake le modèle des écoles de ce genre dans l'Ouest. Les élèves qui en sont sortis, établis principalement dans les réserves de Duck-Lake et de Maskey-Lake, se classent parmi les meilleurs agriculteurs du pays.

Mais, ce qui épouvante le pauvre Père, c'est la grosse dette qu'il doit acquitter. On peut s'imaginer son effarement devant cette dette de 20,000 dollars; lui qui sortait des missions du Nord, où l'on ne vivait que de misère et de privations, où l'on y regardait à deux fois avant de risquer une dépense de 25 sous, où l'on se privait de sucre, de café, et même de sel et de pain, parce que le transport de toutes ces denrées coûtait trop cher et était trop difficile!

Jusqu'ici, au point de vue de l'établissement matériel des missions, le P. Charlebois avait fait beaucoup avec rien, ainsi qu'on a pu le constater par la lecture des deux chapitres précédents. Mais, pour faire ce qu'il avait fait, il n'avait eu qu'à se servir de son habileté d'architecte et de sa force musculaire. Ici, se trouvant en présence de moins que rien, ces ressources lui devenaient à peu près inutiles; c'était son talent d'administrateur qu'il s'agissait de déployer; et ce talent, il n'avait encore eu l'occasion de l'exercer que sur une toute petite échelle. A l'avenir, il devra le faire plus en grand.

Il se met courageusement à l'œuvre, supprime toutes les dépenses inutiles, réduit le personnel et fait lui-même l'ouvrage des ouvriers congédiés. Il se charge du chauffage en hiver, se lève régulièrement à 4 heures du matin, afin de réchauffer la maison avant le réveil de la communauté. En été, il s'occupe du jardinage avec le concours des plus grands garçons, tout en faisant lui-même le plus gros travail.

Comme jadis au lac Pélican, il continuait à faire ses exercices de piété le matin avant la réveil de la communauté, et le soir après le coucher. « Quelquefois, nous dit une bonne religieuse de la Présentation, actuellement au Pas, nous apercevions la lumière dans sa chambre jusque vers 11 heures et minuit. Et, lorsque nous lui disions: « Mon Père, vous avez veillé bien tard hier au soir », il répondait: « Il faut bien que je fasse mes exercices de piété ». — Car, quelqu'accablantes que fussent ses occupations, l'idée ne lui venait pas d'en omettre aucun.

En économisant de la sorte, il parvint à peu près à payer les intérêts de la dette avec les revenus de l'école. Mais la dette elle-même restait toujours intacte; et, advienne une mauvaise année, ou un accident quelconque, il faudrait l'augmenter. Il doit encore recourir à ses bienfaiteurs, c'est-à-dire, se faire quêteur, malgré la répugnance que sa réserve et sa timidité naturelles lui faisaient éprouver pour ce métier.

Heureusement, il y avait alors, retiré à l'école de Duck-Lake, un ancien missionnaire du Mackenzie, le P. Lecorre, o.m.i. Dans le temps, il avait entretenu une assez vaste correspondance avec les bienfaiteurs des missions de l'extrême Nord et avait continué à correspondre avec plusieurs. Il les mit en relation avec le P. Charlebois, qui ne tarda pas à les intéresser à son œuvre. Plusieurs s'y intéressèrent même au point de la faire connaître autour d'eux, et indiquèrent au Père d'autres personnes fortunées qu'ils croyaient disposées à l'aider. Et les secours commencèrent à arriver, quelquefois en assez grande quantité, mais la plupart, par petites sommes de un ou de quelques dollars. Grâce à ces dons, le P. Charlebois put satisfaire aux obligations les plus urgentes, et commencer à diminuer la dette. « Il y eut cependant, nous dit la religieuse que nous avons citée plus haut, des moments pénibles, où il semblait que les moyens

de satisfaire à des obligations urgentes allaient manquer. Mais toujours, au moment opportun, les secours arrivèrent».

Si bien, qu'au bout de sept ans, lorsque le P. Charlebois fut nommé vicaire apostolique du Keewatin, la dette était complètement éteinte, sans que ni la direction, ni l'administration de l'école aient jamais eu à en souffrir.

Mais tout cela exigeait une abondante correspondance, qui augmentait considérablement le travail du directeur de l'école. Il avait parfois à répondre à des quarante et cinquante lettres par jour. Il éprouvait, en effet, une si grande reconnaissance pour tous ceux qui voulaient bien l'aider dans son œuvre, qu'il ne se serait pas pardonné de laisser passer le moindre don sans remercier le donateur. C'étaient même les petites aumônes, de un ou deux dollars, qui excitaient davantage sa reconnaissance. «Parce que, disait-il, ce sont ordinairement les oboles de la veuve de l'Evangile, prises non sur le superflu, mais sur le nécessaire».

Cette accablante correspondance ne lui faisait négliger aucun de ses devoirs de directeur de l'école, où il devait s'occuper de tout, au point de vue spirituel et temporel. Outre les travaux de chauffeur et de chef jardinier qu'il s'était adjugés, il avait à s'occuper des approvisionnements en vivres et en vêtements, des réparations, de la direction des engagés et des ouvriers sur la ferme et autour de la maison, de la direction des religieuses et des élèves, de la réception de personnages plus ou moins importants, et surtout des visites des sauvages, bien portés à regarder le P. Charlebois comme leur propriété, dont ils pouvaient user et abuser à loisir. Aussi, ne s'en privaient-ils pas; tous les jours, c'étaient des visites à n'en plus finir, tant des parents des élèves, que des gens des réserves voisines, dont le P. Charlebois était chargé au spirituel. Il faisait régulièrement tous les jours, une demi-heure de catéchisme en cris pour les plus jeunes enfants. Aux grands, les Sœurs enseignaient le catéchisme en anglais; mais, une ou deux fois la semaine, il leur donnait lui-même une demi-heure d'enseignement religieux dans leur langue, afin qu'ils n'oublient pas cette langue, et qu'ils comprennent mieux les vérités de la religion, que seule la langue maternelle rend véritablement intelligibles.

En plus de la direction de l'école, il avait à pourvoir aux besoins religieux de deux réserves indiennes de l'école: celles de Duck-Lake et de Batoche. Et, tel qu'on le connaît, on peut bien supposer que ce n'était pas cette partie de son ministère qui l'intéressait le moins. Malheureusement, les sauvages de ces deux réserves étaient des moins intéressants. Payens endurcis, ou baptisés sans aucune instruction ni pratiques religieuses, abrutis par l'ivrognerie, corrompus par la fréquentation des blancs, paresseux et hypocrites, telles étaient en général leurs principales qualités.

Le zélé missionnaire se met quand même courageusement à l'œuvre de la christianisation de ces êtres dégénérés; il tâche de les gagner par sa bonté et ses bons procédés, recourt encore à ses bienfaiteurs pour en obtenir des habits, dont ses pauvres déguenillés ont toujours besoin, leur donne à manger lorsqu'ils viennent crier famine à l'école, ce qui arrive à peu près tous les jours, fait porter des remèdes et de la nourriture aux malades, etc. Parfois, la sœur cuisinière, qui est notre informatrice actuelle, proteste, disant que c'est du gaspillage. Mais le Père de répondre: « Ma sœur, ménageons sur autre chose, mais pas sur la charité ».

Il a surtout pitié des orphelins, toujours si misérables chez les sauvages infidèles; il les recueille à l'école, parfois longtemps avant qu'il aient atteint l'âge d'être inscrits sur les listes du gouvernement. « Un soir, nous raconte la vieille Sœur, il était allé administrer un mourant sur la réserve de Batoche. C'était assez loin, et il faisait très froid. Assez tard dans la soirée, il rentra, tout couvert de frimas et tenant sous son manteau un paquet assez volumineux. Faisant appeler la Sœur chargée du soin des petits garçons: « Tenez, ma Sœur, dit-il, voici un présent pour vous ». Et il sortit de sous son manteau un petit sauvageon de trois ou quatre ans, enveloppé dans un lambeau de couverte si sale, qu'il était impossible d'en discerner la couleur primitive. Le petit, tout sale lui-même, et tout couvert de vermine, avait les pieds nus, et le reste du corps quasiment de même. C'était l'enfant du mourant, que le P. Charlebois adopta au nom de l'école ».

Nous pourrions multiplier les traits de ce genre, si les limites de ce livre nous le permettaient. Déjà, pendant qu'il

était au Cumberland et au lac Pélican, le P. Charlebois avait ainsi recueilli pendant ses voyages plusieurs orphelins; nous n'avons pu en parler, faute d'espace.

Il n'y avait pas que les Sauvages à ressentir les effets de sa charité. Tout religieux, tout prêtre, séculier ou régulier, qui passait par Duck-Lake, était sûr d'avoir le vivre et le couvert à l'école Saint-Michel. Là, ils trouvaient toujours aide, réconfort et conseil, tant pour le temporel que pour le spirituel. Et cela était précieux, surtout pour ceux qui, fraîchement arrivés dans le pays, ne connaissaient ni les gens, ni les choses.

Mais les bénéficiaires privilégiés de son hospitalité étaient les missionnaires du Nord, quand ils venaient en visite à l'école Saint-Michel. « Ces pauvres Pères, ils font si pitié! Tâchez de les bien soigner », disait-il à la Sœur cuisinière. Et, à leur départ, il leur faisait toujours quelque présent: de la viande, du beurre, de la graisse, ou autre denrée, dont il savait leur mission particulièrement dénuée.

Cette tradition hospitalière et charitable s'est maintenue sous son successeur. Et l'on peut dire que l'école Saint-Michel continue à être une véritable oasis pour tout prêtre et tout religieux de passage à Duck-Lake ou dans les environs. Car on se détourne volontiers de son chemin, pour jouir de l'hospitalité du bon P. Delmas.

Grâce à son inépuisable charité, le P. Charlebois parvenait à gagner quelques-unes des âmes frustes qui constituaient son troupeau. Tantôt, c'était un vieux païen qui consentait à recevoir le baptême avant de mourir; tantôt un protestant qui se convertissait; tantôt un catholique dévoyé qui revenait à la pratique de ses devoirs religieux. Mais les choses allaient lentement; et, pour la régénération de ces réserves, il comptait surtout sur les enfants qui sortiraient de l'école. C'est pourquoi il s'efforçait de plus en plus de leur inspirer l'amour de la religion, et de les former aux pratiques de la vie chrétienne. L'événement a prouvé qu'il avait raison. Actuellement, l'esprit est bien changé sur ces réserves.

Mais, pour réussir dans une telle œuvre, le pieux missionnaire mettait sa confiance dans l'aide du ciel. Aussi, dès son arrivée à l'école Saint-Michel, s'empresse-t-il d'y établir l'œuvre de l'Apostolat de la prière, la dévotion au Sacré Cœur, et la

pratique de la communion du premier vendredi du mois. Ces dévotions, il s'efforce de les inculquer, non seulement aux élèves actuels, mais aussi aux Sauvages des réserves, surtout aux anciens élèves de l'école. L'efficacité de la communion du premier vendredi fut démontrée d'une façon quasi miraculeuse, à l'occasion d'un bien triste événement, qui se produisit sur la réserve de Duck-Lake.

Nous avons déjà dit que les Sauvages de cette réserve étaient pour la plupart abrutis par l'ivrognerie. Non qu'ils fussent plus portés à ce vice que le reste de leurs congénères; mais, vivant au milieu des blancs, ils pouvaient plus facilement se procurer «*l'eau de feu*». Or, sans doute parce que l'alcool est plus pernicieux pour lui que pour le blanc, l'instinct dépravé du Sauvage le porte irrésistiblement, pour ainsi dire, vers la liqueur néfaste. A tel point que, quand il en a goûté une fois, il lui faut pour s'en abstenir une force de volonté que, généralement, il ne possède pas; même ceux qui, par ailleurs, sont d'assez bons catholiques, résistent difficilement à l'occasion... «Pourquoi t'abrutir ainsi avec la boisson? disais-je à l'un d'eux. Si tu ne veux pas t'en abstenir complètement, contente-toi de prendre un petit coup de temps en temps, sans aller jusqu'à t'enivrer et à te rendre semblable à un animal sans raison». «Ecoute, Père, me répondit-il, quand je vois une bouteille, il faut que je la goûte; et quand j'en ai goûté, il faut que j'aille jusqu'au fond. Le seul remède, c'est de m'enfuir tout de suite. Mais je n'ai pas souvent le courage de le faire».

Aussi, ceux qui procurent de la boisson aux Sauvages sont énormément plus coupables que les Sauvages eux-mêmes. La loi civile défend bien de le faire; mais il est si facile de violer la loi, que, pour un misérable gain, beaucoup ne craignent pas de leur fournir ce poison. De plus, il y a en vente dans tous les magasins, des drogues à base d'alcool, que les Sauvages peuvent se procurer aussi facilement que les blancs: Pain-Killer, Ginger, etc., toutes plus fortes en alcool que les liqueurs ordinaires, et surtout l'*eau de Floride,* qui est un véritable poison.

Or, dans les premiers jours de mai 1906, une dizaine de Sauvages organisent, sur la réserve de Duck-Lake, une beuverie à l'*eau de Floride*. Quatre, qui n'en ont absorbé qu'une légère dose, en sont bien malades; mais six en meurent. L'un des six,

ancien élève de l'école, avait fait quelques jours auparavant sa neuvième communion du premier vendredi; et pour cela, il était venu de fort loin, par un très mauvais temps. Au dire des témoins, c'était lui qui avait absorbé la plus forte dose de poison. Aussi, tombe-t-il dans le coma, comme ses cinq compagnons. Ceux-ci ne se réveillent que dans l'éternité. Quant à lui, après être resté un certain temps dans cet état, il recouvre complètement sa connaissance: ce qui, paraît-il, n'arrive jamais dans ces sortes d'empoisonnement. Il fait appeler le Père Charlebois, se confesse, reçoit pieusement les derniers sacrements, et meurt paisiblement. Tout le monde regarda ce prodige comme un effet de la promesse faite à sainte Marguerite-Marie par Notre-Seigneur, à savoir qu'aucun de ceux qui recevraient la communion neuf fois consécutives les premiers vendredis du mois, ne mourrait en état de péché mortel.

Au mois d'avril 1905, un grand chagrin vint éprouver le P. Charlebois; ce fut la mort de son vieux père; il la prévoyait depuis longtemps, vu la maladie et l'âge du vieillard; mais elle n'en fut pas moins douloureuse pour le cœur aimant du missionnaire.

Comme compensation à cette douleur, Dieu lui permit, en cette même année 1905, de contribuer à l'établissement d'une œuvre qui devait procurer gloire à Dieu et à sa sainte Mère, en attirant beaucoup de grâces sur le pays. Ce fut le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Laurent de Grandin (Saskatchewan).

Saint-Laurent, situé sur la rive gauche de la branche sud de la Saskatchewan, était autrefois le siège de la principale mission du pays. Depuis une quinzaine d'années. la mission se trouvait transportée ailleurs. Mais une statue minuscule de la Sainte Vierge, qui avait été l'objet de la dévotion du P. Fourmont et du Frère Piquet, restait là, dans le creux de l'arbre où le P. Fourmont l'avait placée, auprès d'une petite source, rappelant par sa position la source miraculeuse de Lourdes. Les fidèles des environs continuaient à fréquenter cet endroit comme un lieu de pèlerinage. Plusieurs guérisons extraordinaires y avaient même été obtenues, entre autres, celle d'une dame Nolin, et du frère convers Guillet, o.m.i. Mais, jusque-là, aucun pèlerinage régulier n'avait été organisé. Les anciens

bâtiments de la mission, détruits ou tombés en ruines, avaient complètement disparu; il ne restait que la petite statue de de N.-D. de Lourdes. Cette dernière, don de M. Nolin, en reconnaissance de la guérison de sa femme, était placée dans une grotte assez rustique, œuvre du Frère Piquet. Les pèlerins y venaient assez nombreux, mais par petits groupes, ou individuellement.

Les choses en étaient là, lorsqu'au mois d'août 1905, sur la proposition du Frère Guillet, celui-là même qui avait été guéri en 1893, le P. Charlebois, de concert avec les missionnaires et les curés des environs, organise pour le 15 août, un pèlerinage de toutes les paroisses environnantes. Le F. Guillet, aidé de quelques-uns des plus grands garçons de l'école, va préparer le terrain pour la réception des pèlerins, qui au jour fixé, arrivent de toutes les directions. (Voy. Le Chevalier: « Saint-Laurent de Grandin », Passim).

A ce sujet, nous lisons dans la chronique de l'école Saint-Michel: « Malgré la pluie, il y a eu près de 150 pèlerins. La messe a été dite sous une tente, pendant que toute l'assistance chantait et priait sous une pluie torrentielle. Le P. Krist a chanté la messe, pendant laquelle il y a eu une trentaine de communions. M. l'abbé Myre a prêché sous un parapluie tenu par le F. Guillet. Tout a été bien modeste, mais très pieux. Les gens étaient venus de Belle-Vue, du lac Vermillon, de Fish-Creek, de Carlton, ou du lac Canard. Ainsi l'élan est donné, et on espère que ce pèlerinage continuera. » (Codex.)

« Cet élan ne se ralentit pas, dit le P. Le Chevalier: chaque année semblable manifestation s'organise, à la date plus commode du 16 juillet ». (Saint-Laurent de Grandin).

Cette date du 16 juillet, jour de la fête de N.-D. du Mont-Carmel, est aussi le jour anniversaire de la dernière apparition de l'Immaculée à sainte Bernadette. Elle semble avoir été agréée par la bonne Mère comme jour de sa glorification à Saint-Laurent. Car, pour diverses raisons, on a parfois voulu mettre le pèlerinage à une autre date, mais on n'a pu y réussir.

« C'est le P. Charlebois qui rendit l'œuvre du Fr. Guillet possible, en l'aidant et en l'encourageant pendant les cinq ou six semaines que, chaque année, le Frère consacrait à l'entretien de la grotte ». (Le Chevalier, op. cit.)

D'anné en année, le nombre des pèlerins grossit, et dix ans plus tard, c'était par milliers qu'on les comptait. Actuellement, nous croyons qu'ils approchent de dix mille, s'ils ne dépassent pas ce nombre.

Cependant, le P. Charlebois souffrait depuis longtemps de douleurs internes qu'il avait trop négligées. En 1907, ces douleurs étant devenues plus vives, il dut, sur l'ordre du médecin, partir pour Montréal, afin d'y subir une opération devenue absolument urgente. Il partit le 9 juillet, et revint le 11 septembre. « Bien mieux, dit-il, dans la chronique de l'école. »

Au mois de janvier suivant, sur la demande de Mgr Pascal, il se rend au Pas, pour y négocier la vente du terrain qui appartenait à la Mission, et sur lequel des industriels voulaient établir une scierie. Les négociations sont menées à bien, et, moyennant la somme de 1,200 dollars, le terrain est cédé. Pour le remplacer, le P. Charlebois fait l'acquisition de douze lots de ville, sur lesquels sont construits la cathédrale actuelle, l'évêché, l'école catholique et le couvent des Sœurs de la Présentation.

Du Pas, le Père va visiter son ancienne mission du Cumberland, où tout le monde est heureux de le revoir. Mais, au retour, surpris par une tempête de neige au milieu d'un grand lac, son guide s'égare, et ils doivent passer la nuit sur la glace. « C'est extraordinaire que nous ne nous soyons pas gelés, écrit-il à une de ses nièces. Je me disais, plus tard, que quelqu'un avait dû prier pour moi. Au retour de ce fameux voyage, j'ai été atteint d'un mauvais érésipèle, qui m'a tenu au lit pendant quelque temps. Je suis mieux à présent; mais en retour, nous avons plusieurs enfants malades. Je suis à en veiller deux, dont l'un n'a plus espoir de vie. Il est trois heures du matin. Depuis deux semaines j'exerce ce métier; je ne peux dormir que trois ou quatre heures par nuit, et je me sens fatigué. Mais n'importe, il fait si bon d'exercer la charité envers ces pauvres petits sauvages! Celui qui est à l'extrémité est on ne peut plus édifiant; il ne fait que prier et parler du bon Dieu. Il faut lui donner la communion toutes les nuits à minuit et demi. Si tu voyais avec quelle dévotion il la reçoit. » (Lettre à Sœur Saint-Ovide.)

Ce fut au mois de juin de cette année 1908, que, sur l'ordre du Père Charlebois, on disposa un peu mieux la grotte de la Sainte Vierge à Saint-Laurent, et qu'on construisit, en avant, un vaste hangar, qui permet aux pèlerins d'entendre la messe et de faire leurs dévotions, sans être trop incommodés par la pluie ou par les ardeurs du soleil.

Depuis longtemps déjà, le clergé de Prince-Albert et des environs sentait la nécessité d'avoir dans l'Ouest un journal catholique de langue française. Faute d'un tel journal, Canadiens français et métis s'en allaient de plus en plus à la perte de leur langue et de leur religion. Mgr Pascal était bien de cet avis; mais comment créer ce journal, avec le peu de ressources qu'on avait?

Malgré tout, l'abbé Myre se mit à l'œuvre, puissamment aidé par l'abbé Bourdel et le P. Charlebois. Une souscription par actions de 25 dollars produisit un capital de 2,000 dollars. Avec cette somme, on fit l'acquisition du matériel d'un petit journal anglais de l'endroit, qui périclitait. On s'installa dans l'ancien presbytère de Duck-Lake, à côté de l'école Saint-Michel, et dans le courant de l'été 1910, parut le premier numéro du *Patriote de l'Ouest*. Les Sœurs et les enfants de l'école pliaient les feuilles à mesure qu'elles sortaient des presses. Comme on le voit, l'installation était plutôt rudimentaire.

Une autre difficulté, qui faillit tout arrêter, était d'avoir un bon rédacteur en chef. Au cours de l'automne, on fit venir de l'Est le Père Auclair, o.m.i., et sous sa direction, l'avenir du journal semblait en bonne voie, lorsque, dans la soirée du 15 novembre, un incendie qui causa plusieurs pertes de vie, détruisit entièrement les ateliers et le matériel du journal.

Cette catastrophe semblait devoir amener la ruine complète de l'œuvre. Et le Père Charlebois n'était plus là; il venait d'être nommé vicaire apostolique du Keewatin. Au moment de l'incendie, il était déjà à Montréal, pour se préparer à sa consécration.

« Pauvre *Patriote* ! Pauvre *Patriote* ! écrit-il quelques jours plus tard à l'abbé Myre; que va-t-il devenir? Voilà la grande question, qui n'est pas facile à résoudre. J'espère que vous le ressusciterez: il n'est pas seulement important, il est nécessaire. Continuez à vous en occuper activement. Je ne peux

plus rien moi-même. Je vais tâcher d'acheter quelques actions un peu plus tard; mais c'est tout.»

Cependant, ni l'abbé Myre, ni l'abbé Bourdel, ni le Père Auclair ne se découragèrent. Aidés et stimulés par le jeune vicaire apostolique du Keewatin, avec le produit de l'assurance des ateliers et des bâtiments détruits, ils firent l'acquisition d'une maison située à l'entrée du village de Duck-Lake, y installèrent une autre imprimerie, et *le Patriote de l'Ouest* recommença à paraître.

Quelque temps après, Mgr Pascal lui donna l'hospitalité à Prince-Albert, dans une maison voisine de son évêché. Ce vaillant journal eut encore bien des moments difficiles à traverser. Mais le vicaire apostolique du Keewatin, qui avait tant contribué à sa création, s'intéressa toujours à sa conservation, et probablement lui sauva la vie en plus d'une occasion.



Vue générale de la mission du Lac Pélican.

Monseigneur a bâti l'église de ses mains.

(Chapitre «Sup. de district», voir vie.)



Evêché du Pas, bâti en 1926.



Groupe de sauvagesses



A Sturgeon Landing
Arrivée des Indiens pour la bénédiction de l'Ecole Guy (août 1927)



La fameuse « traîne à chiens ».
L'attelage du R. P. Nadeau o.m.i., arrivant à Norway-House.



Campement indien au Lac Pélican.

Troisième Partie

L'Evêque

CHAPITRE I

Le Vicariat Apostolique du Keewatin

Au commencement du XIXe siècle, toute cette immense contrée, désignée sous le nom de Nord-Ouest canadien, était à peu près inconnue; et, bien que faisant nominalement partie du diocèse de Québec, jamais aucun prêtre ne l'avait visitée. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, quelques missionnaires jésuites, profitant des expéditions de La Vérandrye, s'étaient bien rendus jusqu'aux environs de la Rivière Rouge, mais aucun n'avait dépassé ce point, et aucun établissement fixe n'avait été fondé.

Dans la seconde décade du XIXe siècle, Mgr Plessis, évêque de Québec, dont la juridiction s'étendait alors jusqu'au Pôle Nord, faisant droit aux pressantes demandes des *coureurs de bois* canadiens, et de leurs descendants, les métis, se décida à envoyer des missionnaires dans cette contrée mystérieuse et assez effrayante pour les gens de l'est du Canada.

En 1818, il nomme l'abbé Provencher son vicaire général dans les Territoires du Nord-Ouest; et celui-ci se rend à la Rivière Rouge en compagnie d'un autre prêtre. Quatre ans plus tard, l'abbé Provencher était sacré évêque, et nommé coadjuteur de l'évêque de Québec dans les dits Territoires. Peu après, le Nord-Ouest était érigé en un vicariat apostolique qui devint plus tard le diocèse, puis l'archidiocèse de Saint-Boniface.

Mais, qu'il fût grand vicaire, coadjuteur, vicaire apostolique ou évêque, cela ne donnait pas à Mgr Provencher les collaborateurs dont il avait absolument besoin pour évangéliser et civiliser l'immense territoire dont il était le pasteur. Ces collaborateurs, il ne pouvait les obtenir que du diocèse de Québec, où, à cette époque, le clergé était à peine assez nombreux pour satisfaire aux besoins spirituels des populations de l'Est. Il n'y avait à aller dans l'Ouest que les prêtres qui le voulaient bien. Et la vie de mission dans cette immense région, en grande partie déserte, était si pénible et si déprimante, par suite de l'isolement dans lequel devaient vivre les missionnaires, que les meilleures volontés se décourageaient. Les quelques prêtres que Mgr Provencher avait pu obtenir quittaient le pays tour à tour, au moment où ils auraient pu commencer à faire quelque bien. L'un d'eux, l'abbé Darvaux, le premier apôtre du Pas, qui aurait probablement persévéré, fut assassiné dès les premières années de son ministère, de la main de sauvages soudoyés par un ministre protestant; parmi les autres, à peine trois ou quatre séjournèrent-ils dans l'Ouest assez longtemps pour un résultat sérieux. Bien persuadé, par une expérience de vingt ans, qu'avec la seule collaboration volontaire du clergé séculier, il ne pourrait jamais réussir à évangéliser solidement le pays, Mgr Provencher résolut d'obtenir l'aide d'une congrégation religieuse, où les volontés seraient fixées dans le dévouement par le vœu d'obéissance et le parfait renoncement. Il réussit à obtenir l'aide des Oblats de Marie Immaculée.

Ce ne fut qu'à l'arrivée de ceux-ci dans l'Ouest, en 1845, que commença véritablement l'évangélisation de cet immense diocèse, qui comprenait alors ce qui forme actuellement les provinces du Manitoba, de l'Alberta et de la Saskatchewan, avec les Territoires du Nord-Ouest, s'étendant jusqu'au Pôle Nord. Moins de vingt ans après, en 1862, l'extrême Nord de cet immense territoire détaché du diocèse de Saint-Boniface, et sous le nom de vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, fut confié à la houlette de Mgr Faraud, o.m.i. En 1868, nouvelle division: tout ce qui forme actuellement la province de l'Alberta, et la plus grande partie de celle de la Saskatchewan, fut séparé du diocèse de Saint-Boniface, pour former le diocèse de Saint-Albert, dont Mgr Vital Grandin, o.m.i., reçut la charge.

Ce dernier diocèse était encore énorme. Aussi, en 1891, Mrg Grandin obtint-il que toute la partie qui se trouve actuellement dans la province de la Saskatchewan en fût détachée, pour constituer le vicariat apostolique de la Saskatchewan, confié à Mgr Pascal, o.m.i. Dix ans plus tard, ce vicariat devint le diocèse de Prince-Albert.

Malgré ces divisions successives, au commencement du XXe siècle, les missions indiennes du Nord se trouvaient de plus en plus délaissées, et comme oubliées. La grande Prairie se peuplait; les colons arrivaient de tous côtés; il y en avait de toutes les langues et de toutes les religions. Les missionnaires qui, quelques années auparavant, n'avaient à s'occuper que des Métis et des Sauvages, devaient maintenant courir après toutes ces brebis perdues de la maison d'Israël qui arrivaient de tous les coins de l'horizon. Les supérieurs ecclésiastiques et religieux étaient complètement débordés par ce flot d'immigration. Tous les prêtres qui leur venaient de l'Est du Canada et des pays d'Europe étaient immédiatement employés au service des colons catholiques, plus ou moins perdus, et, en tout cas, fort exposés à perdre la foi, au milieu de la cohue d'infidèles, d'hérétiques et de schismatiques qui formaient la majorité des nouveaux immigrants. Forcément on négligeait de renforcer les missionnaires du Nord, perdus au milieu des bois et des glaces; et ceux-ci voyaient avec terreur leurs forces et leur nombre diminuer, sans que personne vînt les aider et les remplacer.

Au Chapitre général des Oblats, en 1906, le Père Pénard, délégué de la Saskatchewan, est chargé par ses commettants d'exposer aux supérieurs majeurs de la Congrégation la situation déplorable des missionnaires du Nord et de leurs missions, et de tâcher d'y trouver un remède. L'exposé des misères était assez facile; ce qui l'était moins, c'était de trouver le remède.

Après un long et minutieux examen de la situation avec les autorités de la Congrégation, on tombe d'accord sur la nécessité de séparer, au point de vue ecclésiastique et religieux, les missions du Nord, des diocèses et des provinces oblates du Sud, si l'on voulait pourvoir au maintien et au développement de ces missions. Cela nécessitait la création d'un nouveau vicariat apostolique, comprenant tout le nord de l'archidiocèse de Saint-Boniface et du diocèse de Prince-Albert. Mais cela

regardait la Congrégation de la Propagande. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de lui exposer la situation, et de demander l'érection de ce nouveau vicariat.

Ces négociations avaient lieu à la fin d'octobre 1906; et, trois ans après, en mars 1910, la Sacrée Congrégation faisait la division demandée, et érigeait le nouveau vicariat, avec les limites et les dimensions proposées.

Voilà comment fut crée le vicariat apostolique du *Keewatin*; ainsi nommé du nom cris de sa partie centrale. Ce mot, qui signifie *vent du Nord,* n'indique pas que la température y est à l'ordinaire d'une douceur excessive.

La création de ce vicariat, qui donnait un chef aux missionnaires du Nord, ne promettait pas à celui qui en aurait la direction les charmes d'une oisiveté exagérée. Car, de tous les vicariats apostoliques existant à l'époque, c'était certainement celui dont l'administration et l'approvisionnement étaient les plus difficiles.

Au moment de son érection, il comprenait en effet toute la largeur de la province de la Saskatchewan, à partir du 54e parallèle jusqu'à la hauteur des terres séparant le bassin de la baie d'Hudson de celui de l'océan Glacial; toute la largeur de la province du Manitoba, et même un coin de l'Ontario, à partir du 53e parallèle, jusqu'au Pôle Nord. Cette immense étendue est traversée par les deux grands fleuves du Churchill et de la Nelson; d'où, pour aller d'une mission à l'autre, il faut à chaque instant traverser les chaînes de collines et de montagnes qui séparent les versants de ces deux fleuves et de leurs affluents. Cela rend les chemins par trop accidentés en hiver, et, en été, ne permet de se servir des cours d'eau qu'en faisant d'innombrables portages, tous plus longs et plus difficiles les uns que les autres. Quant à la mer, on ne peut s'en servir que pour aller chez les Esquimaux. Et là, en fait d'obstacles, les glaces de la baie d'Hudson remplacent avantageusement les portages de la Nelson et du Churchill.

Dans tout le vicariat, les voyages se faisaient, en 1910, avec les anciennes méthodes de canots d'écorces, traînes à chiens et raquettes, dont on a lu le détail dans la vie de missionnaire de Mgr Charlebois. Un seul point était desservi par le chemin de fer: c'était Le Pas, où arrivait, via Hudson Bay Junction,

le chemin de fer de Winnipeg, en direction de la baie d'Hudson, qu'il ne devait atteindre que plusieurs années plus tard.

Comme, par ailleurs, Le Pas se trouve à peu près au centre du nouveau vicariat, considéré dans sa largeur, ce petit village, dénommé ville, fut choisi comme résidence du vicaire apostolique. En fait d'édifices religieux, Le Pas ne possédait que la chapelle en rondins, de 22 pieds sur 14, construite par le Père Charlebois, en 1897.

Dans la partie ouest du vicariat, les missions étaient relativement nombreuses: Ile-à-la-Crosse, Lac Vert, Beauval, Portage La Loche, Lac Caribou, Cumberland, Lac Pélican. Mais. dans la partie est, il n'y avait que deux établissements, encore à leurs débuts, à Norway-House et à Cross-Lake. Toute cette immense région de l'est restait donc à évangéliser. Même dans la partie ouest, le nombre des établissements était loin de répondre aux besoins de la population. De plus, il y avait les Esquimaux de la Baie d'Hudson, qui n'avaient encore jamais vu le prêtre catholique.

Et, pour faire face à tous ces besoins, le nouveau vicaire apostolique disposerait d'une douzaine de missionnaires, dont plusieurs arrivaient à la vieillesse, et la plupart des autres étaient prématurément usés par les fatigues et les privations.

En outre, il y avait sept ou huit Sœurs Grises de Montréal qui tenaient l'école indienne de Beauval; et trois ou quatre Sœurs Oblates du Sacré Cœur et de l'Immaculée Conception qui faisaient la navette entre Norway-House et Cross-Lake, sans savoir encore dans laquelle de ces missions elles se fixeraient définitivement.

Telles sont les conditions plus que précaires dans lesquelles Mgr Charlebois prit possession du vicariat du Keewatin.

CHAPITRE II

Nomination — Sacre — Prise de possession (1910-1911)

Ainsi qu'on l'a dit au chapitre précédent, le vicariat apostolique du Keewatin ne fut érigé qu'au mois de mars 1910. Mais, depuis un certain temps déjà, il en était question à la Sacrée Congrégation de la Propagande; il semble même que, dès le printemps de 1909, la chose était décidée à Rome, et les candidats à présenter au choix du Saint-Siège, déjà choisis par les évêques de l'Ouest, d'accord avec les supérieurs religieux de la province.

Le premier sur la liste était le Père Ovide Charlebois. Il en avait sans doute été prévenu; et il avait dû répondre par un refus catégorique, si nous en jugeons par une lettre datée de juin 1909, dans laquelle le Père Grandin, son provincial, le reprend vivement de ce refus, et lui démontre qu'il doit accepter, sous peine de résister à la volonté de Dieu et de compromettre l'avenir des missions.

Au sujet de cette lettre, le P. Charlebois écrit à son frère, le Père Guillaume, le 22 juin de la même année: « Je vous envoie une lettre du P. Grandin, qui, comme vous le verrez, est éloquente. Cependant elle ne m'a pas encore convaincu. J'espère qu'à Rome on sera plus éclairé, et qu'on me mettra de côté. Tout de même, je ne vis pas à mon aise; je suis on ne peut plus perplexe. »

Cependant, cette première annonce ne semble pas l'avoir trop inquiété. L'excès même de son humilité le faisait se rassurer: il était si convaincu de son incapacité, qu'il ne pouvait regarder comme sérieuse sa candidature à l'épiscopat. Aussi, pendant le reste de l'année 1909, et le commencement de 1910, il paraît avoir vécu dans une sécurité à peu près parfaite.

Cette sécurité prit fin brusquement au mois d'août 1910, lorsqu'il reçut une lettre de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, lui annonçant offciellement sa nomination au vicariat apostolique du Keewatin. Cette nouvelle le jeta presque dans le désespoir. Il en écrit aussitôt au Père Guillaume à la date du 25 août 1910, et son écriture saccadée indique bien l'agitation de son âme: « Je vous envoie, écrit-il, une lettre de Mgr Langevin, qui est sérieuse. Elle m'a empêché de dormir la nuit dernière, et ce sera la même chose cette nuit. Je réserve l'obscurité pour satisfaire mon cœur et pleurer à mon goût. Personne ne le sait ici. Que faire? Que faire?... Vais-je dire « *Fiat* »? ou vais-je suivre ma conscience, et répéter: « Je ne puis »?... Cette alternative me jette dans une angoisse que je ne puis dépeindre. Ce soir, en voyant mourir une de nos enfants, j'enviais son sort. »

Mais, avec son esprit de foi, il dut se faire le raisonnement qu'il adressait plus tard à un scolastique qui, malgré l'avis de ses supérieurs, prétendait n'avoir pas les qualités nécessaires pour avancer aux ordres. « C'est ridicule, lui écrivait-il, de prétendre que vous n'avez ni la science, ni les capacités voulues pour remplir les fonctions de prêtre. Si votre prétention était vraie, il vaudrait autant dire que personne n'est digne de la prêtrise... Je suis persuadé que vous engagerez davantage votre conscience en refusant qu'en acceptant. Votre acceptation par pure obéissance vous vaudra une source de grâces et de bénédictions. Vous ne comptez pas assez avec les grâces d'état. Si, comme vous, je n'avais considéré que mon ignorance et mon incapacité, jamais je n'aurais accepté la prêtrise, à plus forte raison l'épiscopat. J'ai mis ma confiance dans le secours de Dieu, et je ne le regrette pas. »

Ce furent ces pensées de foi qui, malgré ses répugnances, le décidèrent à partir pour Montréal. Il devait d'abord y assister au grand congrès eucharistique, qui s'y tint cette année-là, et ensuite se préparer au grand sacrifice demandé par l'obéissance. Mais, si sa vertu fut assez forte pour le décider à la soumission, elle ne put calmer ses craintes et ses angoisses.

Il savait, en effet, que la charge qu'on lui imposait serait lourde à porter, et l'œuvre qu'on lui confiait, diffcile à exécuter. Il connaissait assez le pays dont il allait devenir le pasteur,

pour prévoir en grande partie les épreuves qui l'y attendaient. Nous pouvons dire que ces épreuves prévues et attendues, il les subit toutes, pendant le cours de son long et laborieux épiscopat; et avec elles, beaucoup d'autres, auxquelles il ne pouvait pas s'attendre, qui lui furent encore plus pénibles.

Il partit de Duck-Lake le 1er septembre. En faisant ses adieux à ses chers enfants et aux bonnes religieuses qui, pendant sept ans, l'avaient aidé dans son œuvre d'éducation, « son émotion était si profonde et si vive, nous disent les annales de la communauté, qu'il pouvait à peine articuler quelques paroles. »

Après le Congrès Eucharistique, Mgr Charlebois s'occupe de régler quelques affaires intéressant son vicariat, et fait quelques visites, pour remercier les bienfaiteurs qui l'avaient aidé dans l'œuvre de l'école de Duck-Lake, non sans les prier de continuer leurs secours au nouveau vicariat apostolique.

Vers le 20 novembre, il entre en retraite pour se préparer à son sacre, qui doit avoir lieu le 30 novembre, en la fête de Saint-André. Pendant cette retraite, il se représente si vivement son indignité et son incapacité, que ses craintes et ses angoisses le reprennent au point d'en tomber presque malade. Le Père Sylvain, qui était alors scolastique à Ottawa, où Mgr Charlebois faisait sa retraite, écrit à ce sujet: « Le Rév. Père Supérieur m'avait chargé d'emballer différents articles destinés à quelques-unes des missions du Keewatin. Je faisais ce travail dans la chambre et sous la direction de Mgr Charlebois. C'était au cours de sa retraite préparatoire à l'épiscopat. Un jour, j'étais à préparer ces caisses, quand je le vis se lever tout à coup de son bureau, où il était à écrire. Oubliant que j'étais là, il se mit à arpenter sa chambre, les mains jointes, les yeux levés au ciel, il s'écria, en proie à la plus profonde angoisse: « Pas moi! pas moi! Non, non, mon Dieu! mon Dieu, ce n'est pas possible. » — J'en fus tellement ému, que je me hâtai de sortir, pour ne pas verser des larmes sous ses yeux. »

La grâce de la consécration rétablit le calme dans son âme. Quelques jours après son sacre, il écrit à un de ses amis: « Enfin, le sacrifice est consommé. Il fut pénible, il a failli m'en coûter la vie. Me voilà sur la croix, et pour combien de temps?... J'ai senti les effets des bonnes prières qu'on a dites pour moi;

car je me suis senti fort, au delà de toute espérance. Dans mon angoisse, j'ai éprouvé de douces consolations. Oh! que Dieu est bon! » (Lettre à l'abbé Myre.)

Mgr Charlebois, promu par un acte du Saint Siège, en date du 8 août 1910, évêque de Bérénice et premier vicaire apostolique du Keewatin, fut sacré le 30 novembre de la même année, par Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, son ami et son métropolitain, dans l'église paroissiale de L'Assomption, à côté du collège où il avait fait ses études classiques. Les évêques assistants furent Nos Seigneurs Archambeault, évêque de Joliette, et Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe.

Le Père Joseph Dozois, o.m.i., provincial des Oblats de la province de l'Est du Canada, fit le sermon de circonstance. Après avoir rappelé les origines chrétiennes et les premières aspirations du nouvel élu, l'orateur poursuivit:

« Mes frères, l'Eglise n'est jamais plus belle que lorsqu'elle est persécutée; car alors, elle s'empourpre du Sang de Dieu... De même, l'évêque n'est jamais plus grand que dans la souffrance. Mgr Charlebois participera à la grandeur de son Maître crucifié. Il est préparé à la mission que le ciel lui confie aujourd'hui, par l'épreuve et par le sacrifice. C'est ce que signifient les vingt-trois ans qu'il a passés au milieu des sauvages de l'Ouest. Au cours de ces vingt-trois années d'apostolat, je ne sache pas qu'il ait fait naufrage, ni qu'il ait été battu de verges comme saint Paul; mais je sais qu'il a souffert de la faim, de la nudité, de la fatigue excessive et surtout de l'isolement. Ceux qui ont eu l'avantage de lire ses édifiantes correspondances savent combien le cœur affectueux du Père Charlebois a souffert de la solitude dans laquelle s'écoula sa jeunesse sacerdotale. Loin de ses parents, loin de tout confrère, loin de tout compatriote, il a travaillé avec un zèle insurpassable, il a souffert en martyr et il a pleuré en saint. Et sa carrière n'est pas finie. Placé par Dieu à la tête d'un vicariat qui n'offre rien aux convoitises humaines, il ira jusqu'au calvaire. Allez, apôtre du Crucifié, votre cœur est plein de l'amour de Dieu; qu'il le déverse sur les âmes les plus abandonnées. Allez là-bas, dans l'extrême Nord; allez-y par Marie. « Ad Jesum per Mariam. »

« La cérémonie fut grandiose, lit-on dans *la Semaine Religieuse* de Montréal. Jamais, sans doute, L'Assomption n'avait

vu pareille fête. » Trois archevêques, quinze évêques, plus de trois cents prêtres, un grand nombre de religieux et de religieuses, et une foule énorme de parents et d'amis y assistaient. Mgr Charlebois écrivait lui-même à l'abbé Myre que c'était une reproduction en petit du Congrès Eucharistique qui s'était tenu à Montréal quelques mois auparavant.

Au banquet qui suivit la cérémonie religieuse, de remarquables discours furent prononcés, sur lesquels il serait agréable et intéressant de s'arrêter, si les proportions de cet ouvrage nous le permettaient. Signalons cependant le discours de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, qui fit ressortir les abondantes bénédictions de Dieu sur la famille de Mgr Charlebois; famille qui a fourni un nombre presque incalculable de prêtres, de religieux et de religieuses. Mgr Charlebois puisa là sa vocation d'Oblat, c'est-à-dire de missionnaire et d'évêque. « Car, chez les Oblats, tous sont missionnaires, et beaucoup deviennent évêques... Mais pour devenir évêque, la route est longue à parcourir, et l'apostolat bien rude... Le missionnaire de l'Ouest qui devient aujourd'hui évêque a dû apprendre la langue, ou même les langues des indigènes à qui il prêche l'évangile depuis vingt-trois ans. » Ces dernières paroles furent particulièrement applaudies.

Puis, Mgr Langevin, l'évêque consécrateur, l'éloquent et vaillant archevêque de Saint-Boniface, se lève à son tour et s'écrie: « C'est un évêque moderne, et un évêque *catholique* que nous venons de sacrer. Il saura s'adapter au langage et aux usages de ses ouailles, pour les garder au bon Dieu. pour convertir les sauvages, et pour les garder fidèles, il faut les prêcher dans leur langue. Et du reste, ce fut toujours ainsi dans l'apostolat catholique, depuis le miracle du don des langues. Dans mon diocèse, les Ruthènes, les Polonais, les Allemands, les Canadiens français, et aussi les Irlandais, sont évangélisés dans leurs langues respectives. Mgr Charlebois sera de ceux qui font toujours passer les intérêts de la foi avant ceux de la nationalité ou de la politique, ce qui, d'ailleurs, n'empêche pas d'être bon patriote. »

Alors, le nouvel évêque remercia tous ceux qui avaient pris part à son sacre et y avaient assisté, et rappela sa première rencontre avec son consécrateur au noviciat des Oblats à

Lachine, au moment de son entrée comme postulant; il y était introduit par le Frère Langevin, déjà novice et admoniteur, c'est-à-dire éducateur des nouveaux arrivés, pour tout ce qui regardait le règlement et les usages du noviciat. La bonté et la vertu du jeune novice firent impression sur le nouveau venu, qui se dit: « Si la vie religieuse produit de si beaux fruits de bonté et de sainteté, elle mérite d'être embrassée. » Pour remercier son archevêque de tout ce qu'il avait fait pour lui depuis cette date de Lachine jusqu'à son sacre, Mgr Charlebois promit d'être toujours à ses côtés pour les bons combats.

Après avoir remercié le supérieur du collège de L'Assomption, le chanoine V. Villeneuve, de tout ce qu'il avait fait pour lui, notamment dans la préparation et l'exécution de cette fête, il termina en disant: « Et maintenant, j'ose solliciter de vous tous un souvenir dans vos prières. Car veuillez croire que je ne me fais pas illusion. Cette fête est belle; elle est magnifique; c'est plaisir d'en jouir. Mais sa durée sera courte, n'est-ce pas! Et ensuite? oh! ensuite! Vous devinez ce que sera cet ensuite. Je compare cette belle fête à une jolie rose, dont l'aspect réjouit et la vue et le cœur, mais qui, sous peu, se flétrit, disparaît et laisse apercevoir de nombreuses épines. C'est en prévision de ces épines, que je désire une petite prière. En retour, je vous ferai participer aux mérites que ces épines me procureront. »

Ceci se passait chez les Sœurs de la Providence, où un repas avait été servi aux membres du clergé. Mais, au collège de L'Assomption, dans les bâtiments de l'ancienne école d'agriculture, un autre repas avait été servi aux amis laïcs et aux membres de la famille de Mgr Charlebois. Il se rendit au milieu d'eux, et là aussi, il y eut des discours. Un de ses cousins, M. Charlebois, notaire à Québec, lui présenta une éloquente adresse, au nom de tous les membres de la famille. Puis, au nom des nombreux neveux et nièces qui entouraient le nouveau Pontife, l'un d'eux, le jeune Martin Lajeunesse, écolier au collège de L'Assomption, mais qui, vingt-trois ans plus tard, devait devenir son coadjuteur et successeur, lut une gentille petite adresse. Il y faisait ressortir les grandeurs surnaturelles de la dignité dont il venait d'être revêtu, lui assurait que tous ses neveux et nièces, tout en le respectant davantage, ne l'en aimaient pas moins, et joignaient leurs voix aux accents joyeux

de cette belle fête, à laquelle devaient communier les membres de la famille qui avaient déjà quitté cette terre pour le ciel. Puis il l'assura que tous voulaient continuer, plus encore que par le passé, à le prendre pour modèle dans la voie de la sainteté, du dévouement et du sacrifice; ainsi que, dès l'âge le plus tendre, leurs parents le leur avaient recommandé.

Mgr Charlebois, bien ému comme on le pense, répondit en remerciant Dieu des grandes grâces et des bénédictions qu'il s'était plu à répandre sur sa famille, où, tout humble et pauvre qu'elle était, Il s'était choisi tant de prêtres, de religieux et de religieuses.

La fête était passée. La belle rose à laquelle le nouveau Pontife l'avait comparée, s'effeuilla promptement, ne lui laissant entre les mains que ses cruelles épines. Il connaissait parfaitement son vicariat, au moins dans la partie nord et nord-est, pour l'avoir parcouru dans tous les sens; et, au lendemain de son sacre, nous nous imaginons qu'il ne dut pas lui apparaître sous de brillantes couleurs. Tout y était à créer. Des quelques missions existant déjà, aucune, sauf l'école de Beauval, ne pouvait se suffire à elle-même; et la maigre allocation de la Propagation de la Foi, unique ressource du nouveau vicariat, était bien faible pour subvenir à leur entretien. Presque partout, les anciens bâtiments croulaient, et demandaient à être renouvelés. Au Pas, il connaissait sa cathédrale, pour l'avoir bâtie lui-même, treize ans auparavant. C'était cette bâtisse en rondins, de vingt-deux pieds sur quatorze, dont nous avons eu occasion de parler; et, à côté, il n'y avait pas la moindre masure pour lui servir de palais épiscopal. De nouveau, il se trouvait en présence de rien; et avec ce rien, il fallait se loger, rebâtir à peu près toutes les anciennes missions, et en créer de nouvelles.

Mais c'est ici que l'action de la Providence se manifeste encore d'une manière évidente, dans la vie de Mgr Charlebois. En imposant à son fidèle serviteur une tâche de plus en plus ardue, elle lui préparait de longue main les moyens d'en venir à bout. Nous avons vu que l'état financier déplorable de l'école de Duck-Lake, au moment où il en fut chargé, l'avait obligé de se mettre en rapport avec de généreux chrétiens qui, par leurs oboles, l'avaient puissamment aidé à relever les affaires de cette école. Il allait de nouveau avoir recours à eux, non

plus seulement pour l'aider à soutenir une école, mais, on peut bien le dire, à créer tout un immense vicariat apostolique. L'introduction était faite, et il lui était plus aisé de recourir à ses anciens bienfaiteurs, que s'il avait dû s'adresser à eux pour la première fois. Ainsi, dans les desseins de la Providence, tout lui servait, même la grosse dette qui l'avait tant épouvanté, lors de sa première arrivée à Duck-Lake.

Il alla donc rendre visite à tous les bienfaiteurs de l'école Saint-Michel, qui n'avait plus besoin de secours. Il les remercia chaleureusement de ce qu'ils avaient fait pour elle; et les pria de continuer à lui venir en aide dans la pénible position où il se trouvait placé. A ceux qui ne pouvaient l'aider matériellement, il demandait le secours de leurs prières. Et, avec son esprit de foi, il comptait encore plus sur cette aide spirituelle, que sur les dons matériels.

Son espérance ne fut pas trompée. Il récolta assez de subsides pour commencer à construire au Pas une maison pour se loger et une cathédrale provisoire, bien pauvre assurément, mais un peu moins misérable que la petite chapelle primitive. Avant que l'ouvrage fût à moitié fait, ces premiers secours étaient épuisés. Mais la bonne Providence lui ménagea toujours des cœurs généreux, qui lui fournirent en temps opportun l'aide dont il avait besoin, pendant tout le cours de son long épiscopat. Sans avoir jamais rien devant lui, il a créé des œuvres magnifiques. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, il a eu à subir des épreuves terribles, dont il a pu sortir, grâce aux attentions de la Providence, qui lui a toujours ménagé les consolations et les secours à côté des épreuves, en excitant la générosité de ses bienfaiteurs, à mesure que ses besoins se multipliaient.

Aussi, son cœur se fondait-il de reconnaissance, envers Dieu d'abord, mais aussi envers tous ceux qui lui venaient en aide dans son œuvre apostolique; et il ne pouvait trouver de termes assez expressifs à son gré pour exalter leur générosité.

Mais ce n'étaient pas seulement les ressources matérielles qui lui faisaient défaut. Il manquait aussi de missionnaires, pour aller renforcer la petite poignée d'éclopés qui l'attendaient dans le Keewatin. Il lui en fallait immédiatement pour l'aider dans l'administration du vicariat; car, pour cela, il ne

pouvait distraire de leurs postes aucun de ceux qui se trouvaient dans les missions, où ils étaient déjà beaucoup trop peu nombreux. Or, on ne lui accordait que deux vieux missionnaires; l'un s'était usé dans les missions du Mackenzie; l'autre, encore plus dans celles de la Baie James, et il était à l'hôpital, sans qu'on pût prévoir quand il en sortirait. Dans l'avenir, aucun autre renfort n'apparaissait à l'horizon.

Cette situation lui fut pénible, assurément, mais ne le découragea pas. En faisant la quête des secours matériels, il se mit à faire la quête des vocations; et il détermina à entrer dans la congrégation des Oblats beaucoup de sujets, qui ne vinrent pas tous dans le Keewatin.

Il employa à ces visites et à ces courses les mois de décembre et de janvier, ainsi que les premiers jours de février 1911. Il quitta la province de Québec vers la mi-février. Le 16, il est à Saint-Boniface. De là, il se rend à Prince-Albert, où il règle quelques affaires urgentes avec son ancien évêque, Mgr Pascal. Ensuite, il va faire une visite à sa chère école Saint-Michel, à Duck-Lake.

La réception à l'école fut solennelle, mais surtout affectueuse, de la part des Sœurs et des enfants. Ceux-ci, d'abord intimidés par l'appareil épiscopal, ne tardèrent pas à reconnaître leur bon Père Charlebois d'autrefois. « Ils s'approchaient de lui avec leur sans-gêne ordinaire. Il faut dire aussi que Monseigneur venait à eux comme un père », écrivait le Frère Dagenais au Père Guillaume Charlebois, en racontant cette visite.

Une vingtaine de prêtres des environs se réunirent à l'école, pour fêter leur ancien confrère, pour raviver en même temps le bon souvenir des amicales relations d'autrefois, et pour témoigner leur sympathie respectueuse envers le nouvel évêque. Celui-ci passa là toute une semaine, se remettant, dans cette atmosphère affectueuse, des émotions et des fatigues récentes, et y puisant des forces pour ses travaux futurs.

Il quitte Duck-Lake dans les derniers jours de février; et, après avoir encore passé quelques jours à Prince-Albert, il prend la direction du Pas, le 6 mars au soir, en compagnie du Père Turquetil, de la mission du lac Caribou, qui était venu le rencontrer. Par la nouvelle ligne de chemin de fer, récemment

ouverte jusqu'au Pas, ils arrivent alors à plus d'un mille du village. Ils sont reçus à la station par le Père Renaud, o.m.i., venu de Cumberland pour préparer l'arrivée de Monseigneur.

La population presque entière, tant catholique que protestante, est là aussi, pour souhaiter la bienvenue à son nouveau pasteur. Pour se rendre à l'« évêché », Monseigneur monte en voiture. « C'était une simple boîte de wagon, fixée sur un traîneau, et tirée par deux chevaux. C'est ainsi que Sa Grandeur fut conduite, sans autre cérémonie, à son palais épiscopal. Celui-ci consiste en un petit appentis de douze pieds carrés, adossé à la petite chapelle qui constitue la cathédrale. » (Codex du Pas.) C'était le Père Renaud qui, l'été précédent, avait construit à la hâte ce petit appentis, après avoir fait transporter la chapelle du voisinage de la scierie, à la place qu'elle occupe encore aujourd'hui, en arrière de la cathédrale actuelle.

Pour l'ameublement de ce palais: « Un poêle de cuisine et plusieurs caisses, vides ou remplies, en constituent tout le mobilier; pas même une chaise; pas même une table; pas même un lit. Le soir, Monseigneur fut forcé d'aller coucher chez M. Rosser, commis en chef de la Cie de la Baie d'Hudson; le Père Turquetil alla chez le docteur Larose, et le Père Renaud resta seul au palais épiscopal. Le plancher fut sa couche, et des couvertures constituèrent son lit. (Codex du Pas.)

Le lendemain, à dix heures, eut lieu la messe pontificale. Monseigneur avait pour trône une caisse renversée, recouverte d'un tapis; il était assisté du Père Renaud et de deux enfants, dont l'un portait la crosse, et l'autre la mitre. Le Père Turquetil fit seul les frais du chant. Ce fut quand même magnifique!!

Après la messe, le Père Turquetil lut les Bulles de Pie X, nommant le Père Charlebois évêque de Bérénice et vicaire apostolique du vicariat du Keewatin.

Ensuite, le Père Renaud présenta à Son Excellence une adresse, au nom du clergé, des religieux et des religieuses du vicariat. Puis, le docteur Larose, Canadien français, le plus ancien résident blanc de la localité, en présenta une autre, au nom des catholiques de la place; et enfin, Louis Marsolais, Métis canadien-français, en lut une en langue crise, au nom des Métis et des Indiens.

« Tout fut on ne peut plus simple et modeste, lisons-nous



Un vieil Indien raconte un fait de chasse à Mgr Lajeunesse

Mgr Charlebois en tournée de mission.





Cabane indienne, semblable à celle où Monseigneur a couché bien souvent.



Près de la première cathédrale de Mgr Charlebois, au Pas, en 1932.

Mgr Rod. Villeneuve, o.m.i., maintenant cardinal, Mgr Charlebois, Mgr Breynat, o.m.i., Vicaire Apostolique du Mackenzie.

dans le *Codex* du Pas. Tout de même, c'était solennel, puisque c'était la prise de possession de ce nouveau vicariat. »

Le même *Codex* nous donne la liste des résidences des missionnaires et les noms de ces derniers, au moment où Mgr Charlebois prenait possession du vicariat. Nous croyons intéressant de la reproduire, en y ajoutant l'âge des missionnaires.

1. Lac Vert: R. P. Teston, o.m.i. (53 ans).

2. Beauval: R. P. Ancel, o.m.i. (52 ans), avec trois Frères convers et six Sœurs Grises de Montréal.

3. Ile-à-la-Crosse: R. P. Rapet, o.m.i. (56 ans), 1 Frère convers.

4. Portage La Loche: R. P. Pénard, o.m.i. (47 ans), 1 Frère convers.

5. Lac Caribou: R. P. Turquetil, o.m.i. (35 ans); R. P. Egenolf, o.m.i. (35 ans).

6. Lac Pélican: R. P. Rossignol, o.m.i. (36 ans); R. P. Guilloux, o.m.i. (32 ans).

7. Cumberland: R. P. Boissin, o.m.i. (40 ans); R. P. Renaud, o.m.i. (28 ans).

8. Norway-House: R. P. Lecoq. o.m.i. (65 ans); R. P. Thomas, o.m.i. (30 ans); 1 Frère convers, 3 Sœurs Oblates du Sacré-Cœur.

9. Cross-Lake: R. P. Bonald (70 ans).

A cette liste, il faut ajouter les Pères Husson et Fafard, tous deux âgés de plus de 60 ans, et qui devaient venir aider Mgr Charlebois dans l'administration spirituelle et temporelle de son vicariat, mais qui n'étaient pas encore arrivés.

Dès le surlendemain de son installation, Mgr Charlebois vint à la mission du Cumberland. C'était sa première mission, il voulait aussi qu'elle fût la première à recevoir sa visite épiscopale. Pendant le voyage, qui se fit en traîne à chiens et dura deux jours, il campa à la belle étoile, comme autrefois.

La réception à la dite mission fut aussi solennelle qu'elle peut l'être en pays sauvage; nombreuse assistance, coups de fusil, serrements de mains, etc. Après la bénédiction du Saint-Sacrement, adresses du P. Boissin, directeur de la mission, et des sauvages en leur langue. Monseigneur est tellement ému en revoyant ce théâtre de ses premiers travaux, de ses premiers

sacrifices et de ses premières souffrances, que, ne pouvant retenir ses larmes, il est obligé de remettre sa réponse au lendemain.

Monseigneur prolongea sa visite du 11 au 20 mars; pendant ce temps-là, il prêcha une retraite de huit jours aux Indiens et aux Métis de la place et des environs. L'assistance à tous les exercices de cette retraite fut nombreuse et recueillie, ce qui remplit de joie et de consolation le cœur du dévoué pasteur. A la fin de la retraite, Monseigneur donna la confirmation à trente-deux personnes. (Voir *Débuts d'un évêque missionnaire.*)

Du Cumberland, le Père Turquetil, qui avait accompagné Monseigneur jusque-là, retourna au lac Caribou, avec ordre d'aller faire un voyage d'exploration jusqu'à Churchill, pour étudier la possibilité d'établir une mission chez les Esquimaux. Ce n'était donc pas une obédience proprement dite, mais tout simplement l'ordre d'aller faire un voyage, en partant de sa mission du lac Caribou, à laquelle il restait toujours attaché. Son obédience pour le pays des Esquimaux ne lui sera donnée que l'année suivante.

A son retour au Pas, le 22 mars, Monseigneur y trouve le Père Husson, arrivé pendant son absence, pour remplir les fonctions de procureur vicarial. Un cousin de Monseigneur est aussi arrivé avec sa femme, pour tenir le ménage de l'évêché. Cependant, les édifices de l'évêché se sont accrus d'une vieille cabane de sauvage, prêtée par le docteur Larose. On l'a transportée auprès de l'appentis de douze pieds carrés dont on a parlé plus haut, et elle doit servir de palais épiscopal. Divisée en deux, l'une des pièces sera la chambre à coucher de Monseigneur et du P. Husson; l'autre remplira l'office de bureau, parloir, salle de réception, etc. M. Boileau et sa femme se sont installés dans l'appentis qui sert de cuisine et de salle à manger.

Le P. Fafard, qui devait remplir les fonctions de vicaire délégué ou grand vicaire, et administrer le vicariat pendant l'absence de Monseigneur, n'arriva que le 28 avril.

En vérité, l'installation épiscopale du Pas ne pouvait rester dans un tel état. C'était bien la pauvreté évangélique; mais, pour un évêché, c'était vraiment trop primitif. Il fallait bâtir.

On résolut de commencer par une école-chapelle, qui, provisoirement, servirait de cathédrale, de salle d'école et de palais épiscopal. Le 11 mai, on commença à creuser les fondations de ce monument; et deux jours après, le 13, Monseigneur, laissant les Pères Fafard et Husson poursuivre l'exécution des travaux, partit pour sa première tournée de visites épiscopales. (*Codex* du Pas.)

CHAPITRE III

Première visite pastorale (13 mai - 1er octobre 1911)

Ce chapitre, consacré à la première visite pastorale de Mgr Charlebois, est tiré presque entièrement de la relation qu'en a faite Monseigneur lui-même et qui a été reproduite *in extenso* dans la brochure *Débuts d'un évêque missionnaire.* Ici, nous ne pouvons malheureusement en faire qu'un abrégé bien imparfait. Ceux qui voudraient avoir un récit complet et intéressant de cette visite feront bien de la lire dans la brochure. Lors de sa première apparition, en 1912, voici ce qu'en disait Mgr Roy, alors coadjuteur de l'archevêque de Québec: « J'ai lu tout d'un trait ces pages d'évangile. Que c'est beau! et que voilà bien la vraie Eglise! Ce simple journal d'un évêque à l'œuvre vaut mieux pour la défense du catholicisme, que bien des livres et des revues apologétiques. On ne peut résister à de tels arguments, si l'on a des yeux pour voir... Voilà un petit livre qui porte la marque apostolique. Il fera aimer davantage l'Eglise qui inspire et soutient de pareils dévouements. »

Mgr Charlebois partit donc pour cette grande tournée le 13 mai 1911. Jusqu'à l'Ile-à-la-Crosse, il devait être accompagné du Père Rossignol, qui allait prendre la direction de cette mission, la plus ancienne et la plus populeuse du vicariat, où le P. Rapet, déprimé par les fatigues et la maladie, se trouvait seul.

Avant de commencer sa tournée proprement dite, Mgr Charlebois devait se rendre à Edmonton, pour s'entendre avec le Père Grandin, provincial de la province oblate d'Alberta, Saskatchewan, duquel dépendaient encore les Oblats du Keewatin, le nouveau vicariat apostolique n'étant pas encore constitué en vicariat religieux.

Les deux voyageurs, sans s'arrêter à Prince-Albert, gagnent directement Duck-Lake, où Monseigneur passe deux journées bien agréables, y ayant rencontré Mgr Pascal, lui-même en visite pastorale. Comme le vicaire apostolique du Keewatin doit traverser plusieurs missions appartenant au diocèse de Prince-Albert, Mgr Pascal le prie de bien vouloir y donner la confirmation à son passage, ce que Mgr Charlebois accepte bien volontiers.

Partis de Duck-Lake, nos deux voyageurs passent par Saskatoon, Battleford et Delmas, où il y a une école indienne, dont le Père Delmas est alors directeur. Monseigneur y laisse le Père Rossignol, et continue seul son voyage à Edmonton.

De retour à Delmas le 20 mai, il y donne la confirmation le lendemain. Le 22, le Père Rossignol et lui se mettent en route pour le lac des Prairies (Meadow-Lake), où il doit également donner la confirmation. C'est une centaine de milles à parcourir par des chemins qui ne sont bons en aucun temps; et qui, ce printemps-là, par suite de l'inondation, sont affreux. Le voyage est donc très pénible, et dure trois jours, qui paraissent bien longs, même à Monseigneur, habitué pourtant aux expéditions difficiles. Ils sont enfin à Meadow-Lake le 24 mai, à huit heures du soir, bien fatigués et bien trempés par l'eau des chemins et par la pluie du ciel. Ils sont reçus très cordialement, mais très modestement, par le Père Cochin, o.m.i., directeur de cette mission, dont l'installation est aussi pauvre que celle de la plus pauvre mission de l'extrême Nord.

Aucun évêque n'avait encore visité ce poste, de sorte que plusieurs des habitants n'en avaient jamais vu, et presque aucun n'avait assisté à une messe pontificale. Aussi, le lendemain, lorsqu'ils virent Monseigneur officier pontificalement, ouvraient-ils de grands yeux. L'après-midi, il y eut 61 confirmations; l'âge des confirmés allait de huit ans à soixante-quinze.

De là, il fallait se rendre à la mission Saint-Julien, au lac Vert. Il n'y avait que 40 milles à parcourir, mais le chemin était encore plus mauvais que celui de Delmas à Meadow-Lake. Malgré la bonne volonté des chevaux du Père Cochin, qui s'était constitué le guide de la caravane, il fallut camper en chemin, avec des habits tout trempés d'eau et de boue, et des couvertures à peu près de même. Enfin, dans l'après-midi du

27 mai, on arrivait en vue du lac Vert. Mgr Charlebois entrait ici dans son vicariat apostolique. Il était cependant en pays inconnu; car il n'avait jamais voyagé dans cette partie ouest de son territoire.

Le lac Vert est une étendue d'eau assez profonde, longue d'une vingtaine de milles, mais généralement très étroite. Depuis les premières années de l'arrivée des missionnaires dans le pays, c'était un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, assez fréquemment visité par les missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse. Vers 1878 ou 79, le Père Julien Moulin, o.m.i., y résida quelque temps, et mit la mission sous le patronage de Saint-Julien, son patron. Mais, depuis 1888 seulement il y a un missionnaire résident.

La mission est bâtie sur la rive nord, à l'extrémité ouest du lac. Monseigneur et ses compagnons, arrivant du sud, durent donc se servir d'une barque pour traverser le lac. Mais dès leur apparition en haut des côtes, ils avaient été aperçus; et, sur la colline opposée, la cloche se mit aussitôt en branle, tandis que la fusillade éclatait de chaque côté du lac, et sur les embarcations qui accompagnaient celle de Monseigneur dans sa traversée. Les détonations, répercutées par les collines environnantes, donnaient vraiment l'idée d'une guerre véritable, au moins de la petite guerre.

A l'arrivée de Monseigneur dans chaque mission, ces fusillades se répéteront avec plus ou moins d'intensité, selon le nombre de la population; elles font partie du cérémonial de la réception de l'évêque; et, comme le dit quelque part Monseigneur Charlebois, « les gens ne croiraient pas la visite valide sans cela. »

Au lac Vert, Monseigneur constata que l'église, de construction récente, était assez convenable; mais la maison du missionnaire, le Père Teston, était la pauvreté même. Cela n'empêcha pas la réception de se faire avec toute la solennité possible. Au débarcadère, toute la population agenouillée reçut la bénédiction de son premier pasteur; puis il y eut le baisement de l'anneau et les serrements de mains accoutumés. On se rendit ensuite processionnellement à l'église, où il y eut adresses en français et en cris, suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le lendemain, dimanche, grand'messe pontificale, à la suite de laquelle commença une retraite de quatre jours, prêchée en cris par Monseigneur lui-même. Toute la population en suivit fidèlement les exercices, et ne voulut s'en laisser distraire sous aucun prétexte. Le commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson s'étant avisé de vouloir faire partir un bateau pendant cette retraite, il trouva bien du monde pour le charger, cela pouvant se faire entre les exercices; mais personne ne voulut embarquer tant que dura la retraite. Le commis fut obligé de garder son bateau à l'ancre pendant deux jours.

Le premier juin, clôture de la retraite, communion générale, et soixante confirmations. Vers midi, Monseigneur et le Père Rossignol montent dans un canot pour descendre la rivière Castor, ou haut Churchill, en direction de Beauval et de l'Ile-à-la-Crosse.

Jusqu'à Beauval, le voyage dura trois jours. Il fallut donc camper deux fois à la belle étoile. Nous avons décrit précédemment les agréments de ces campements à la belle étoile pendant l'hiver (v. 2e partie, ch. I). Pendant l'été, ils sont un peu moins durs. On aurait cependant tort de les considérer comme des parties de pique-nique. Comme on voyage jusqu'au coucher du soleil, le campement est choisi à la hâte; on y débarque, on dresse la tente et on y étend les couvertures toujours à la hâte; et lorsqu'on vient pour se coucher, on s'aperçoit qu'on a sous les reins, une souche, une roche, ou une aspérité de terrain, qui vous renfonce les côtes ou vous brise l'épine dorsale, et sur laquelle on devra se tourner et se retourner toute la nuit, sans grand espoir de trouver du repos. Puis, il y a les maringouins, dont les piqûres remplacent celles du froid de l'hiver. On ne peut s'en préserver qu'en s'enveloppant d'un moustiquaire, sous lequel on étouffe pendant les grandes chaleurs (le tissu de ce moustiquaire ne laisse guère circuler l'air), si l'on ne veut pas qu'il laisse passer ces bestioles indésirables. Mais le comble de l'agrément, c'est quand il pleut. On descend du canot, ou de la voiture, trempé jusqu'aux os; les couvertures ont profité plus ou moins de l'arrosage général; on étend ces couvertures humides sur un sol encore plus humide, et l'on s'allonge dans ce lit humide, avec l'espoir peu fondé de l'assécher par sa chaleur animale. Mais si la pluie continue à tomber,

au lieu de sécher, le lit s'humecte de plus en plus; et, si tant est qu'on ait pu fermer l'œil, on se réveille dans un bain de pied. Comme on le voit, c'est très amusant.

La première journée de la descente de la rivière Castor fut splendide; la seconde fut pluvieuse. Les voyageurs purent cependant sauter tous les rapides. Mais, le soir, ils durent camper dans les conditions de confort indiquées plus haut. Le troisième jour, le soleil se montra de nouveau, sans doute, pour célébrer la Saint-Ovide, et souhaiter la fête à Monseigneur. Sur le soir de ce jour, on arriva à l'école de Beauval, au bruit de la fusillade, comme d'habitude. Puis, réception à l'école, qui, en ce moment, ne comptait que 44 élèves, Cris et Montagnais. Mais ce nombre ne tardera pas à augmenter. Le Père Ancel, o.m.i., dirigeait cette école, secondé par trois Frères convers et six Sœurs Grises de Montréal.

Cette école est l'ancienne école de l'Ile-à-la-Crosse, transportée là en 1906, parce que Beauval offre plus de facilités que l'Ile-à-la-Crosse pour le développement de la ferme, ainsi que pour l'approvisionnement en bois, en foin.

Arrivé à Beauval le 3 juin, Mgr Charlebois y resta jusqu'au 11, examinant tout en détail.

Le 11, départ pour l'Ile-à-la-Crosse, avec six Montagnais, venus *gratis pro Deo* chercher Monseigneur et le Père Rossignol. Le Père Rapet avait demandé un canot et deux hommes; dix se présentèrent, il n'y eut que l'embarras du choix. Deux canots, montés chacun par trois hommes, furent choisis; de sorte que Monseigneur et le Père Rossignol eurent chacun leur canot.

Il y a trente-cinq milles entre Beauval et l'Ile-à-la Crosse, dont trente sur la rivière Castor, et cinq sur le lac de l'Ile-à-la-Crosse. La descente de la rivière se fit assez facilement; mais, à l'entrée du lac, les voyageurs furent arrêtés par un gros vent. Sur le soir, un petit vapeur de la Compagnie de la Baie d'Hudson arriva et les prit à la remorque; ce qui leur permit de traverser le lac, malgré la houle. Vers neuf heures du soir, ils débarquèrent à la mission Saint-Jean-Baptiste, où de nombreux Indiens et Métis les attendaient. En conséquence, la fusillade fut bien nourrie.

La mission de l'Ile-à-la-Crosse est la plus ancienne du pays. C'est en quelque sorte la mission-mère de toutes les missions du Nord. Elle fut fondée, en 1846, par le Père Taché et l'abbé Laflèche, alors tous les deux simples missionnaires. Mgr Grandin et Mgr Faraud y résidèrent pendant longtemps. On l'appelait une pépinière d'évêques. Mais elle est déplorablement située, sur une pointe de terre basse, étroite et complètement dénudée. En hiver, on dirait que l'église et le village sont bâtis au milieu du lac. Le ravitaillement en bois et en foin y est difficile. Lors de la grande inondation de 1901, la pointe fut presque complètement submergée; et depuis ce temps-là, l'ensablement a commencé, et s'accentue d'année en année. C'est pourquoi, en 1906, on transporta à Beauval l'école qui existait à l'Ile-à-la-Crosse, depuis 1863. Mais, à Beauval, on n'admet que les enfants indiens; les enfants blancs et métis de l'Ile-à-la-Crosse ne recevaient donc aucune éducation. Cette situation ne laissa pas que de préoccuper Mgr Charlebois, dès cette première visite.

La population est très mélangée. Elle se compose de quelques blancs, de Métis assez nombreux, de Cris et de Montagnais. Après ces deux langues, c'est le français qui domine. L'église, belle et vaste, a été rebâtie au commencement du siècle; commencée en 1897, elle fut ouverte au culte au printemps de 1901, juste au moment où l'inondation commençait.

Là aussi, Monseigneur prêche une retraite. Il parle en cris, et le Père Rapet, qui connaît les deux langues, traduit son discours en montagnais. Le 15 juin, fête du Saint-Sacrement, il y a procession solennelle; le lendemain la retraite se clôture par la communion générale, suivie de la plantation d'une croix, à la place même ou Mgr Grandin en avait planté une pour la première fois, vers 1860.

Le Père Rossignol resta à l'Ile-à-la-Crosse, en charge de la mission, et le jour même de la clôture de la retraite, vers midi, Monseigneur partit en canot pour le Portage La Loche. Il était accompagné de trois bons rameurs, choisis parmi les nombreux Indiens et Métis qui s'étaient offerts pour conduire gratuitement Son Excellence. Un vieux Montagnais lui prêta un grand canot qu'il venait d'acheter, et auquel il tenait beaucoup. « Quand même le roi d'Angleterre viendrait me demander

à le louer, je refuserais, dit le vieux. Mais, pour Monseigneur, il est à sa disposition.» Parmi les trois rameurs, il y avait un Cris, un Montagnais et un Métis. «Ce dernier est chargé de pourvoir à tous mes besoins, écrit Mgr Charlebois. Je voyage donc en prince. C'est nouveau pour moi. Quand j'étais simple missionnaire, il me fallait ramer et être mon propre serviteur.» (*Début,* p. 40.)

C'était nouveau sans doute pour Mgr Charlebois, habitué qu'il était, dans le district du lac Pélican, à payer tous les services qu'il était obligé de se faire rendre par les Indiens ou les Métis. Mais dans le district de l'Ile-à-la-Crosse, cela n'avait rien que de très ordinaire.

Après avoir traversé la branche nord-ouest du lac de l'Ile-à-la-Crosse dans toute sa longueur (vingt milles); remonté la rivière Creuse, qui n'est qu'un long détroit de 18 milles; coupé une baie de 3 milles dans le lac Clair; passé le Grand Détroit, long de 2 milles, qui sépare le lac Clair du lac de Bœuf, Monseigneur alla camper, le samedi 17 juin, sur les bords de ce dernier lac. Il croyait y passer la journée du dimanche, car les gens ne voyagent pas le dimanche, quand ils sont obligés de se servir de la rame ou de l'aviron. Mais, vers midi, un bon vent s'étant levé, on hissa la voile, et l'on se rendit le soir même à l'embouchure de la rivière La Loche. Le 19, en remontant cette rivière, Son Excellence fit connaissance avec ses rapides, ses portages et ses maringouins; et le 20, de bonne heure dans l'après-midi, il entra dans le lac La Loche. Il n'avait plus que 6 milles à parcourir pour arriver à la mission N.-D. de la Visitation, qui apparaissait sur la colline opposée, entourée de quelques maisons, et des nombreuses tentes des Montagnais rassemblés pour recevoir la visite de leur évêque, et assister aux exercices de la retraite, déjà commencée depuis huit jours. Mais un gros vent rendant la traversée impossible, il fallut prendre patience, et se contenter de manger les canards que l'un des hommes s'exerçait à abattre.

Sur le soir, le vent s'étant un peu calmé, on tenta la traversée. Les vagues étaient encore bien grosses. Tellement que lorsqu'on signala l'approche de Son Excellence, le Père Pénard ne voulait pas y croire. Mais, malgré le vent et les vagues, Monseigneur arriva à la mission vers 10 heures du soir.

Le Portage La Loche était autrefois une place assez célèbre. C'est par là que passait tout ce qui entrait dans le Nord, et tout ce qui en sortait. A l'extrémité nord du lac La Loche, il y a un portage de douze milles, qui sépare le bassin du Churchill de celui de l'Athabaska-Mackenzie. Les *berges* qui venaient de la baie d'Hudson arrivaient donc à l'extrémité sud du Portage, apportant marchandises et voyageurs; et celles qui venaient du Nord remontaient la rivière Eau Claire, arrivaient à l'autre extrémité, apportant les fourrures du Nord et les gens qui voulaient en sortir. Le transport se faisait en charrettes à bœuf; de sorte que pendant tout l'été, il y avait une très grande animation tout le long du portage, surtout à chaque extrémité.

Ordinairement, les Montagnais se rassemblaient là en assez grand nombre, et étaient évangélisés par les missionnaires qui se rendaient dans le Nord ou en revenaient. Les Pères de l'Ile-à-la-Crosse y paraissaient aussi de temps en temps, mais leurs visites étaient assez rares, par suite du vaste territoire qu'ils avaient à desservir. Depuis 1885, le trafic du Nord ayant pris la voie d'Athabaska Landing, les missionnaires d'Athabaska ne passaient plus au Portage La Loche, et cette mission se trouva assez négligée.

En 1890, Mgr Grandin chargea le Père Pénard, o.m.i., de s'en occuper. Mais, comme le Père Rapet était seul à l'Ile-à-la-Crosse, le nouvel arrivé dut partager son temps entre les deux missions, résidant alternativement trois mois à l'Ile-à-la-Crosse, et trois mois au Portage. Dans cette dernière mission, il n'y avait ni maison, ni église. Il allait d'un village à l'autre, d'un camp à l'autre, disant la messe dans une maison ou dans une tente qu'on mettait gracieusement à sa disposition. Cela lui servait aussi de réfectoire, de salle de réception et de chambre à coucher. En 1894, il commença la construction d'une église de quarante pieds sur vingt-deux, qu'il termina l'année suivante. Près de la nouvelle construction, un Montagnais lui avait fait présent d'une vieille maison en rondins, qui, pendant trois ans, lui servit de chapelle intérieure, cuisine, salle à manger, chambre à coucher, etc. Une tenture de coton séparait l'autel et le tabernacle du reste de la maison; de

la sorte, le Père se trouvait à coucher tout près de Notre-Seigneur.

Au mois d'avril 1895, un compagnon étant arrivé au Père Rapet, le Père Pénard s'en va résider définitivement au Portage La Loche. Il termine son église, et l'année suivante, il commence une maison qui devait lui servir de résidence. Elle était en rondins, naturellement, mesurait vingt pieds sur vingt et fut divisée en quatre appartements, auxquels on ajouta plus tard un appentis, pour servir de cuisine. Le Père Pénard entre dans ce palais à l'automne 1897, très fier de son installation, ne s'imaginant pas qu'on pût désirer quelque chose de mieux. Aussi fut-il un peu mortifié lorsqu'il entendit Mgr Charlebois qualifier son beau château de « misérable cabane, plutôt faite pour abriter les habitants d'une basse-cour que des êtres humains. » N'empêche qu'on y était aussi bien que dans les belles bâtisses construites plus tard.

Son Excellence passa cinq jours à la mission N.-D. de la Visitation, et assista aux derniers jours de la retraite des Montagnais: retraite qui, dans cette mission, dure toujours au moins quinze jours. Le 24, il y eut examen de catéchisme pour tous ceux qui devaient recevoir le sacrement de confirmation. Quelques-uns étonnèrent Monseigneur par leur science théologique; entre autres, un petit garçon de cinq ans et demi, qui répondit exactement à toutes les questions qui lui furent posées; si bien que Monseigneur, qui d'abord le trouvait trop jeune, se vit contraint de l'admettre à la communion et à la confirmation. Le dimanche 25 juin, clôture de la retraite, communion générale, nombreuses confirmations, réception des scapulaires de N.-D. du Mont Carmel et du Sacré-Cœur.

Le 26 juin, le Prélat, bien édifié de la piété des Montagnais, reprend le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, où il passe deux jours. Puis, il continue son chemin vers le lac Caribou, en descendant la Rivière aux Anglais, ou haut Churchill, qui n'est que la continuation de la rivière Castor, après sa sortie du lac de l'Ile-à-la-Crosse. Cette sortie se fait par un long rapide, appelé le Chagona. A partir de cet endroit, la rivière coule entre des rives rocheuses, presque toujours arides et incultivables. Tantôt elle s'étend dans des dédales inextricables d'îles et de lacs, où

il est très difficile de se reconnaître, si l'on ne connaît pas parfaitement le pays; et, de fait, le guide de Monseigneur s'y perdit, et ne retrouva son chemin qu'après avoir parcouru inutilement une quinzaine de milles. Tantôt la rivière se resserre entre des rochers à pic, pour former des rapides presque toujours assez dangereux. Et il paraît qu'il en est ainsi jusqu'à l'embouchure de la rivière dans la Baie d'Hudson, au port Churchill.

S'écartant un peu du cours de la grande rivière, Monseigneur se rend au lac La Ronge, où il arrive le 10 juillet. Il y avait là une vingtaine de catholiques, perdus au milieu d'une population entièrement protestante. Ces gens, isolés de toute mission catholique, voyaient rarement le prêtre. Ils ont fini par s'en aller tous les uns après les autres, et actuellement, il n'y a plus un seul catholique au lac La Ronge. Monseigneur passe là trois jours; et il lui faut chercher de nouveaux hommes et un nouveau canot, car les Montagnais qui l'avaient amené s'en retournaient chez eux.

Parti du lac La Ronge le 13 juillet, il continue son chemin sur le haut Churchill, jusqu'au rapide de la Chaudière; après quoi, il s'agissait de remonter la rivière Caribou, qui se jette dans le Churchill en bas de ce rapide.

Là, Monseigneur Charlebois se trouvait en pays de connaissance; mais il était seul à connaître le chemin, aucun de ses compagnons n'ayant jamais passé par là. Il devait donc servir de guide; et il y avait vingt-deux ans qu'il avait remonté cette rivière pour la dernière fois. Il est vrai que le cours de la rivière Caribou n'est pas aussi compliqué que celui du Churchill; cependant, elle traverse plusieurs lacs, dans lesquels se jettent des affluents, que l'on peut facilement prendre pour la rivière principale. Un après-midi, ne sachant trop de quel côté se diriger, il avait fait arrêter le canot, lorsqu'à quelque distance, on entendit tirer un coup de fusil. Immédiatement, le canot fut diriger de ce côté, et bientôt apparut une berge de la Compagnie de la Baie d'Hudson, montée par une dizaine de Montagnais qui transportaient des bagages au lac Caribou. Les deux équipes furent également heureuses de la rencontre.

La berge pesamment chargée allait lentement, en montant le courant et les rapides, et en faisant de nombreux portages.

Monseigneur prit les devants; car il voulait arriver pour le dimanche à l'entrée du lac, où se trouve le petit village cris dont il a été question à différentes reprises dans les voyages du Père Charlebois. Les Montagnais, comprenant sa hâte, lui prêtèrent un des leurs, pour aider ses rameurs et lui servir de guide. Grâce à ce renfort, il put arriver au petit village le samedi, 15 juillet, sur le soir.

« La journée du dimanche fut bien employée, écrit-il, grand'messe, deux sermons, catéchisme, confessions; il était près de minuit quand j'ai pu réciter mes vêpres. J'ai chanté la grand'messe tout seul, c'est-à-dire, avec l'aide de deux sauvages. L'église n'était qu'une misérable maison de sauvage; mon trône, une vieille boîte toute sale; et mon autel une table de même qualité. Les assistants étaient tous assis par terre, excepté le prétendu chantre, qui siégeait sur une cuve à mes côtés. Il me restait juste l'espace pour circuler de ma boîte à l'autel, c'est-à-dire, environ six pieds. C'est ainsi que j'ai chanté la messe pontificale. » (*Débuts*, p. 61.)

Le lendemain matin, il s'agissait d'entreprendre la traversée du lac Caribou. La berge des Montagnais, laissée en arrière par Monseigneur, venait d'arriver, accompagnée de deux autres, venant du Cumberland, qui l'avaient rejointe en route; de plus, plusieurs des Cris de l'entrée du lac, montés sur trois canots, voulurent accompagner Son Excellence jusqu'à la mission Saint-Pierre. Ce fut donc toute une flottille qui entreprit de conserve cette grande traversée de 200 milles. Le voyage se fit sans autre incident qu'une violente tempête qui assaillit la flottille au milieu du lac, et qui dispersa les embarcations parmi les nombreuses îles entre lesquelles on naviguait. Chaque embarcation s'étant mise à l'abri de l'île la plus à sa portée, lorsque le calme fut revenu, chacun crut un moment que les autres étaient perdus. Mais heureusement, tous se retrouvèrent sains et saufs, et l'on en fut quitte pour la peur.

Le 21 juillet, arrivée à la mission Saint-Pierre, à l'extrémité nord du lac Caribou. Cette mission, dont il a été question à différentes reprises dans les pages précédentes, avait été fondée par le Père Gasté, en 1860. En 1911, c'était la plus au nord de toutes les missions du Vicariat. Le directeur en était le Père

Turquetil. Mais en ce moment, il était absent, parti au lendemain de Pâques, pour un voyage de reconnaissance vers la Baie d'Hudson, ainsi qu'il a été dit au chapitre précédent. Plus loin, nous aurons l'occasion de parler des résultats de ce voyage, qui, pour le moment, causait de grandes inquiétudes à la mission Saint-Pierre; inquiétudes que Mgr Charlebois ne tarda pas à partager. Car, depuis plus de trois mois qu'il était parti, on n'avait aucune nouvelle du Père Turquetil, ni des trois Montagnais qui l'accompagnaient. Heureusement, avant la fin de la visite pastorale, ces trois derniers revinrent, apportant des nouvelles du Père, qu'ils avaient laissé à Churchill vers la mi-juin.

Ce fut le Père Egenolf qui reçut Monseigneur. Il était seul depuis le départ du Père Turquetil, et il devait rester bien longtemps dans sa solitude. « En courageux missionnaire, écrit Mgr Charlebois, il a bravé cet isolement, tout en déployant beaucoup de zèle pour le bien spirituel de ses Sauvages. Je suis content de lui, et le bon Dieu doit l'être aussi. » (*Débuts*, p. 65.)

Cependant, les Sauvages étaient réunis, et il fallait leur prêcher la retraite. « J'ai passé là, lisons-nous dans les « *Débuts* », cinq jours bien employés depuis quatre heures du matin, jusqu'à dix et onze heures du soir. Trois cent cinquante Sauvages étaient à notre disposition; il s'agissait de leur faire du bien. Pour cela, il fallait prêcher, catéchiser, donner des audiences, confesser, etc... J'avais charge des Cris, et le Père Egenolf des Montagnais. Je prêchais à ces derniers par interprète. La tâche a été dure, mais nous avons eu beaucoup de consolations. Il était beau de voir la foi et la simplicité enfantine de ces bons sauvages. Nous aurions pu les tenir à l'église toute la journée, ils n'auraient pas trouvé le temps trop long. Tous les parents assistaient au catéchisme aussi régulièrement que les enfants. Ils sont ignorants; mais au moins ils désirent s'instruire. Cent dix ont reçu la confirmation. » (*Débuts*, ibid.)

Le 26 juillet, dans l'après-midi, Mgr Charlebois quitte la mission Saint-Pierre; et, refaisant le voyage qu'il avait accompli plusieurs fois, comme simple missionnaire, du lac Caribou il se dirige vers le lac Pélican, où il arrive le 4 août, à la grande surprise des Pères Guilloux et Renaud qui ne l'attendaient pas si tôt. La population n'étant donc pas prévenue, il débarque

sans qu'aucun coup de fusil ne soit tiré; le son de la cloche annonce seul aux gens son arrivée. Si la réception manquait un peu de solennité, la cordialité rachetait tout. Là, en effet, comme au Cumberland, Monseigneur revoyait des gens dont il s'était occupé pendant longtemps comme missionnaire. La joie et l'émotion étaient vives de part et d'autre.

Au lac Pélican, il y eut aussi une retraite de cinq jours, pendant laquelle Son Excellence fut édifié de la piété et des bonnes dispositions des Indiens. Mais il se plaint du scandale donné par quelques blancs, employés des compagnies de traite, qui, non contents de mal faire, cherchent à entraîner les Indiens à boire « *l'eau de feu* », moyen infaillible de les corrompre. Et le bon évêque ajoute: « C'est incroyable le mal que font ces blancs corrompus, parmi nos sauvages. C'est une vraie peste. » (*Débuts,* 73.) Malheureusement la peste s'est étendue avec le nombre de blancs, et toutes les missions en sont infestées. Au jugement de Dieu, ce ne sera pas un des moindres crimes de la race blanche.

Le 10 août, Monseigneur quitte le lac Pélican, en compagnie du Père Guilloux, pour se diriger vers Pakitawagan, par le chemin long et difficile qu'il avait si souvent parcouru. Il y arrive le 15 août; et bien qu'il n'y ait pas là de prêtre résident pour préparer la réception, tout n'en est pas moins magnifique: belles décorations, drapeaux, oriflammes, son de la cloche, fusillade, bon ordre des Indiens rangés sur le rivage pour recevoir la bénédiction de l'évêque et lui serrer la main. Le bon pasteur en est d'autant plus ému, que tout était dû à l'initiative propre des Sauvages.

C'était là que le Père Charlebois, à peine arrivé dans le pays, avait en 1888, construit sa première église (V. 2e p. Ch. II). Cette église était encore debout, mais servait alors de résidence aux missionnaires, lors de leurs visites. L'année précédente, une chapelle plus vaste avait été construite.

Parlant des Indiens de Pakitawagan, Mgr Charlebois écrit: « Ce sont certainement les meilleurs chrétiens de tout mon vicariat. Ils se distinguent par leurs bonnes mœurs, leur simplicité et leur grande foi. Ils aiment le bon Dieu et le servent fidèlement... La raison de la supériorité de ces Sauvages, c'est

qu'ils n'ont pas encore été en contact avec les blancs.» (*Débuts,* 78.)

Depuis 1911, les blancs ont fait invasion dans le territoire de Pakitawagan; et, comme partout, leur contact a produit des souillures. Néanmoins, c'est encore une des meilleures missions du Nord-Ouest.

La retraite de cinq jours qui y fut prêchée par Son Excellence, fut très édifiante; il y eut communion générale à peu près tous les jours. Elle se termina par quatre-vingt-dix confirmations; les confirmés étaient de tous les âges; car jamais évêque n'avait encore fait son apparition dans la place.

La retraite terminée, le Père Guilloux retourne au lac Pélican, et Monseigneur continue seul son chemin vers Nelson-House, par l'enfilade de lacs, rivières, rapides et portages, dont il avait tant de fois goûté les douceurs, alors qu'il était simple missionnaire.

Il arrive à destination le 26 août, après bien des fatigues et des contretemps. Le vieux Père Lecoq, venu de Norway-House, l'y attendait. Depuis un certain temps déjà les catholiques de la place s'étaient réunis pour attendre la venue du «grand chef de la prière». Malheureusement, la plupart avaient dû se disperser avant son arrivée, car la famine régnait à Nelson-House. Le plus grand nombre revinrent cependant lorsqu'ils connurent son arrivée. Même plusieurs protestants se joignirent à eux pour assister aux cérémonies qui les émerveillèrent.

Il y avait là un ministre protestant qui, quelque temps auparavant, avait fait un rêve, à propos duquel il était bien inquiet, et il le racontait à qui voulait l'entendre. Il avait rêvé qu'il était mort, et qu'au milieu d'épaisses ténèbres, son âme cherchait la porte du Paradis. Après bien des recherches, il finit par la trouver, mais Saint-Pierre en gardait l'entrée. Qui êtes-vous? demanda-t-il au ministre. — Je suis le ministre méthodiste de Nelson-House. — Vite, passez outre. Allez là-bas, où vous voyez un grand feu. Pas de place pour vous en Paradis. — Comme il se dirigeait, sans grand enthousiasme, vers le feu indiqué, il vit arriver le Père Bonald, tout lumineux et vêtu de blanc. — Ah! dit Saint-Pierre, vous êtes le Père Bonald, prêtre et missionnaire catholique. — Oui. — C'est bien, entrez. Ce sont de telles gens que nous aimons à recevoir.

Ce rêve fit impression sur le ministre, qui, dit Mgr Charlebois, semble avoir des velléités de se faire catholique. Nous ne savons ce qu'il advint de ces velléités. Mais ce fut sans doute ces dispositions qui l'incitèrent à prêter gracieusement son canot à Monseigneur et au Père Lecoq, pour leur voyage jusqu'à Cross-Lake.

Le 29 août, ceux-ci, sur le canot du ministre, quittèrent Nelson-House, où la retraite avait été un peu abrégée, à cause de la famine. Après un voyage pénible et fatigant, ils parvinrent à la mission Sainte-Croix de Cross-Lake, le 2 septembre. Le vieux Père Bonald les attendait, entouré de toute la population catholique, et même de bon nombre de protestants, tous désireux de souhaiter la bienvenue à l'évêque qu'ils avaient connu, aimé et estimé comme missionnaire.

Nous avons vu en effet que, en 1898, le Père Charlebois avait été le premier prêtre catholique à visiter cette place, et qu'il avait fortement désiré y établir une mission. Au commencement de 1901, il y avait même fait un assez long séjour, et y avait reçu les premières abjurations de protestants. Mais, au moment où il se disposait à y aller résider, Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, dans le territoire duquel se trouvait alors Cross-Lake, y avait envoyé le Père Bonald, assisté du jeune Père Beys. Ce furent eux qui fondèrent la mission, à l'automne de 1901. Peu après, le Père Beys alla fonder la mission de Norway-House, et le Père Lecoq vint aider le Père Bonald à Cross-Lake. Au moment de la visite de Monseigneur, le Père Bonald était seul à Cross-Lake, le Père Lecoq remplaçait le Père Beys à Norway-House.

Cette fois, Mgr Charlebois se contenta de prêcher un triduum, à la suite duquel il administra le sacrement de confirmation à quatre-vingt-une personnes, tous des protestants convertis. D'autres auraient pu être confirmés, mais ils étaient absents.

Le triduum terminé, le Père Lecoq quitta Cross-Lake dès le matin du 5 septembre pour aller à Norway-House, préparer la réception de Monseigneur. Celui-ci ne partit que dans l'après-midi. Mais ses hommes étaient meilleurs rameurs que ceux du Père Lecoq, lequel n'arriva à Norway-House qu'une heure

avant l'évêque. Aussi n'y eut-il aucune réception, faute de temps pour préparer.

Cette mission, située à l'entrée de la Nelson, c'est-à-dire là où cette rivière sort du grand lac Winnipeg, fut fondée par le Père Beys, en 1906, au milieu d'un district complètement protestant. En 1911, le Père Lecoq, aidé du Père Thomas et du frère convers A. Gauthier, en était le directeur. Il s'y trouvait aussi quatre sœurs Oblates du Sacré-Cœur, qui y avaient commencé une école-pensionnat pour les Indiens. Mais les ministres méthodistes, qui y tenaient eux-mêmes une école, intriguèrent si bien auprès du Gouvernement, que celui-ci refusa de reconnaître l'école catholique. On fut donc obligé de la transporter à Cross-Lake, bien que cette dernière place convienne beaucoup moins que Norway-House pour une école de ce genre, ainsi que nous aurons occasion de le dire plus loin.

Monseigneur ne demeura que trois jours à Norway-House. Le 11 septembre, il en partit, en compagnie du Père Turquetil, qui l'avait rejoint en revenant de son grand voyage à Churchill. Il devait accompagner Son Excellence jusqu'au Pas, où l'on discuterait les résolutions à prendre par rapport à l'établissement de la mission des Esquimaux.

Mais le retour au Pas fut laborieux. Les voyageurs furent presque constamment arrêtés par le vent et la tempête sur le lac Winnipeg. Il leur fallut sept jours pour atteindre le Grand-Rapide, alors que deux journées suffisent ordinairement pour faire le trajet. Au Grand-Rapide, au lieu de deux jours que Mgr Charlebois voulait y passer, ils durent y demeurer six jours, parce qu'ils ne purent trouver de canot pour les mener au Pas. Le vent et la tempête les arrêtèrent encore, notamment dans la montée du Grand-Rapide même, et sur le lac des Cèdres. Si bien que Monseigneur ne rentra au Pas que le 1er octobre.

Ce voyage épiscopal avait donc duré plus de quatre mois et demi, pendant lesquels Monseigneur ne put prendre aucun repos; toujours en voyage, obligé de coucher sous la tente, dans les conditions souvent les plus pénibles. Son arrivée dans les différentes missions, loin de lui procurer une détente, augmentait au contraire sa fatigue, comme on a pu le constater dans

les pages précédentes: sermons, catéchismes, confessions, prenaient tout son temps, sans compter les interminables palabres des Sauvages, toujours d'autant plus pressés de se faire entendre qu'ils ont moins à dire. Mgr Charlebois avait bien travaillé pendant sa vie de missionnaire; mais nous croyons qu'il n'avait jamais fait une corvée aussi dure que celle de cette première tournée épiscopale.

En terminant son récit, il en donne lui-même le sommaire suivant: « J'ai parcouru trois cents milles en chemin de fer, quatre-vingt milles en voiture sans ressorts, deux mille milles en canot, quarante à cinquante milles à pied, dans les portages à travers la forêt. J'ai couché soixante fois sur le sol, abrité par une petite tente; et j'ai autant de fois célébré la sainte messe sous cette même tente. J'ai visité quatorze missions, comprenant une population de quatre mille cinq cents catholiques. Six de ces missions n'avaient jamais été visitées par un évêque. J'ai prêché sept retraites, de quatre à six jours. J'ai confirmé onze cents sauvages, dont les bonnes dispositions m'ont beaucoup édifié. »

Ce simple exposé est assez éloquent par lui-même. Mais, Monseigneur ajoute: « J'ai constaté avec peine le trop petit nombre des missionnaires. Dans dix ou douze centres importants, les Sauvages, infidèles ou protestants, désirent un prêtre catholique, et je n'en ai pas à leur envoyer.

« La fondation d'une mission chez les Esquimaux s'impose tout particulièrement. » (*Débuts,* 99, 100.)

Tâcher de trouver des missionnaires et de se procurer des ressources pour fonder ces missions, tel sera le but poursuivi sans relâche par Mgr Charlebois pendant tout le cours de son épiscopat.

———♦♦———

CHAPITRE IV

Voyages — Correspondance — Fondations diverses

(1911-1923)

Au retour de son grand voyage, le 1er octobre, Mgr Charlebois réintégra son fameux palais épiscopal de quatorze pieds sur quatorze. Avec Son Excellence, ce palais dut abriter les Pères Fafard, Husson et Turquetil. La nouvelle résidence épiscopale, commencée le printemps précédent, en même temps que l'école-cathédrale, n'était pas encore terminée. L'une et l'autre bâtisse furent prêtes vers la fin du mois, mais Monseigneur n'assista pas au déménagement; car, le 11 octobre, il partait pour Ottawa, afin d'y traiter avec le Gouvernement Fédéral la question des écoles du Keewatin, question si importante pour les catholiques du nouveau Vicariat.

Jusqu'en 1912, le Keewatin, séparé de la province civile du Manitoba, faisait partie des Territoires inorganisés du Nord-Ouest, et dépendait directement du Gouvernement Fédéral d'Ottawa. Une clause spéciale dans les statuts du Keewatin reconnaissait positivement l'égalité des droits des catholiques et des protestants au point de vue scolaire. Or, en 1911, il était question d'annexer le Keewatin à la province du Manitoba. Un projet du Gouvernement proposant cette annexion avait été déposé devant le Parlement, et dans ce projet, il n'était pas du tout question des droits scolaires de la minorité catholique. D'après le bill, l'annexion faite, le Keewatin se trouverait soumis de plein droit à la législation scolaire du Manitoba. Or, cette législation est d'une injustice criante à l'égard des catholiques. Elle leur permet bien d'avoir des écoles à eux, à condition qu'ils les soutiennent de leurs deniers, tout en payant les

taxes destinées à l'entretien des écoles dites publiques; c'est-à-dire, protestantes, quand ce n'est pas pire. D'où obligation pour eux de payer double taxe.

Ce fut pour essayer de prévenir cette injustice, que Mgr Charlebois entreprit le voyage d'Ottawa, et qu'il commença une campagne très active de pétitions et de protestations, dans laquelle il fut fortement soutenu par le vaillant archevêque de Saint-Boniface, Mgr Langevin

Malgré toutes les observations, le Gouvernement conservateur d'Ottawa, cédant aux menées et aux clameurs des fanatiques Orangistes de l'Ontario et du Manitoba, refusa d'amender son bill, qui passa sans modification, et, pour ainsi dire, sans opposition, à la Chambre et au Sénat. En cette circonstance, les députés et les ministres catholiques conservateurs, pour de prétendus intérêts de parti, trahirent presque tous la cause des catholiques du Keewatin; comme ministres et députés libéraux avaient trahi ceux du Manitoba, en 1896; et ceux de l'Alberta et de la Saskatchewan, en 1905. Mgr Charlebois fut profondément peiné et indigné de cette conduite.

Cependant, les deux bâtisses que nous avons vu commencer au Pas, étaient à peu près terminées vers la mi-octobre. Ainsi qu'on l'a dit, l'une devait servir de résidence épiscopale, et l'autre de cathédrale provisoire, de salle d'école et d'hôpital. Avant le retour de Monseigneur de son voyage à Ottawa, l'évêché fut donc déménagé de la petite masure dans laquelle nous l'avons vu installé au mois de mars, et le Père Fafard prit possession de la nouvelle résidence. Le 22 octobre, la messe fut célébrée pour la première fois dans la nouvelle cathédrale provisoire.

Au mois d'avril 1912, quatre Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe arrivèrent au Pas. Une devait faire la classe, et les trois autres s'occuper de l'hôpital. Mais, on ne tarda pas à s'apercevoir que l'hôpital était mal placé dans la même bâtisse que l'école et la cathédrale. En conséquence, Monseigneur céda l'évêché aux Sœurs, pour y établir leur résidence et l'hôpital, et lui-même s'installa dans l'autre bâtiment.

Les frais de ces constructions n'étaient pas à moitié payés. Mgr Charlebois écrivit de nouveau à ses bienfaiteurs pour exciter leur générosité et implorer leurs secours. Il profita

de son voyage à Ottawa pour se rendre à Montréal et à Québec, afin de solliciter l'aide des personnes charitables. Nous devons dire que, sous ce rapport, il réussit mieux que dans ses négociations avec les politiciens du Gouvernement. S'il n'obtint pas assez pour payer toutes les dettes, il en paya du moins une bonne partie.

Nous avons vu que le Père Turquetil, au retour de son voyage d'exploration à la Baie d'Hudson, était revenu au Pas, avec Mgr Charlebois. Mais, malgré son rapport favorable à l'établissement d'une mission chez les Esquimaux, rien ne put être décidé immédiatement. Aussi, dès que la gelée eut ouvert les chemins d'hiver, le Père Turquetil reprit-il le chemin du lac Caribou. Il partit du Pas le 9 décembre 1911.

Ce fut seulement le 15 février 1912, que la fondation d'une mission chez les Esquimaux, à Chesterfield Inlet, fut décidée en conseil vicarial. Le Père Turquetil, aussitôt mandé, ne s'arrêta que quelques jours au Pas. Le 9 mars, il partait pour Montréal, afin de tâcher d'y recueillir des aumônes, et de faire les approvisionnements pour la future mission. Tout devait être transporté par eau, matériaux de construction et approvisionnements en vivres et en charbon; car, comme l'écrira le Père LeBlanc, premier compagnon du Père Turquetil, «dans tout le pays (de Chesterfield) on ne pourrait trouver deux morceaux de bois pour faire une croix minuscule.»

Le 24 juillet 1912, le Père Turquetil, et son compagnon, le Père LeBlanc, récemment arrivé de France, s'embarquèrent sur le «*Nascopie*», bateau de la Cie de la Baie d'Hudson, qui transportait en même temps les approvisionnements des divers postes de la dite compagnie dans la Baie. Le voyage fut assez mouvementé au milieu des glaces flottantes. Ce ne fut que le 3 septembre qu'ils purent débarquer à Chesterfield Inlet, pour y fonder la mission de N.-D. de la Délivrande. Nous n'avons pas ici à les suivre dans leurs travaux d'installation et de constructions matérielles et morales. Qu'il nous suffise de dire que les premiers moments furent très pénibles, et que, malgré le zèle des missionnaires, ils furent près de dix ans, sans avoir la consolation de faire aucune conversion. Nous les retrouverons plus tard.

En 1912, Mgr Charlebois visita encore toutes les missions de son vicariat, excepté celle du lac Caribou, et peut-être celle de Cross-Lake. Pendant l'hiver, il fit la visite du Cumberland et du lac Pélican; et de mai à septembre, il visita le district de l'Ile-à-la-Crosse. Mais, étant données ses multiples occupations, il était évident que la visite annuelle de toutes les missions du vicariat n'était pas possible. Aussi, dès l'année suivante, se contenta-t-il de visiter les missions du Nord-Est et de l'Est. Le district de l'Ouest fut visité de nouveau en 1914. Et même on s'aperçut qu'avec les nouvelles missions qu'il allait falloir créer dans l'Est, la visite du Nord et de l'Est la même année, exigeait une absence trop longue.

Aussi, à partir de 1915, la visite du vicariat fut divisée en trois: 1) District de l'Ouest: lac Vert, Beauval, Ile-à-la-Crosse, Portage La Loche, et les nouvelles missions qui seront créées dans ce district. 2) District du Nord: Cumberland, lac Pélican, lac Caribou, Pakitawagan, et plus tard, Sturgeon-Landing. 3) District de l'Est: Norway-House, Cross-Lake, Nelson-House, et plus tard, Island-Lake et God's Lake. Ainsi, tous les trois ans, chaque mission fut fidèlement visitée, pendant toute la durée de l'épiscopat de Mgr Charlebois. Ces visites furent même plus fréquentes à certaines missions, lorsque des circonstances extraordinaires l'exigeaient.

Nous ne le suivrons pas dans chacune de ces visites, qui ressemblent d'ailleurs à peu près exactement à celles que nous avons racontées au chapitre précédent. Nous nous contenterons de noter les nouvelles fondations, et les incidents les plus remarquables.

Pendant l'année 1912, nous devons mentionner le premier voyage *ad limina* fait par Mgr Charlebois; voyage que tout évêque doit faire tous les cinq ans, pour aller rendre compte au Saint-Père de la manière dont vont les choses dans son diocèse. Il partit pour Rome le 4 octobre, peu après son retour du Portage La Loche, et ne fut de retour que le 8 avril 1913. La longueur de ce voyage fut motivée par la tournée apostolique qu'il fut prié de faire dans les séminaires et collèges de France et de Belgique, afin de susciter des vocations pour les missions. Avec un dévouement que, dans les circonstances,

on peut bien qualifier d'héroïque, il accepta, malgré les répugnances de sa timidité et de son humilité. « Ce fut une dure corvée pour moi », dira-t-il à ses missionnaires à son retour. Mais, partout où il passa, il produisit très bon effet. Le Père Bernard, o.m.i., supérieur du scolasticat des Oblats à Liège, écrivait au Père Dozois, assistant général: « Il fait revivre dans les séminaires la grande figure de Mgr Grandin. Si les vocations ne viennent pas comme à la suite des visites de ce dernier, c'est que les temps sont changés ». Les vocations vinrent, et assez nombreuses. Mais Mgr Charlebois en profita peu, surtout à cause de la grande guerre, qui éclata l'année suivante, et qui, pendant quatre longues années, causa une véritable hécatombe de missionnaires et de futurs missionnaires.

Il revint de sa visite à Pie X tout réconforté et tout édifié de la bonté du Saint Père. « Dans des lettres privées, j'ai déjà raconté à chacun de vous quel bonheur j'ai goûté lors de cette visite, écrit-il à ses missionnaires. Le Pape s'intéresse à vos missions; il vous aime et vous bénit... Je suis assuré que cette bénédiction du Pape, qui est un saint, vous portera bonheur, et produira un effet salutaire sur vos fidèles. En retour, aimons donc le Pape et travaillons à le faire aimer. Car aimer le Pape, c'est aimer Dieu lui-même. » (*Circul.* No 6.)

De retour au Pas, le pauvre évêque y trouva accumulée une énorme correspondance, provenant tant de ses amis et de ses bienfaiteurs, que de ses missionnaires. Il se mit aussitôt à l'œuvre, lisant toutes ces lettres et y répondant exactement. Nous ne croyons pas que pendant toute sa vie, il ait laissé une lettre sans réponse, de quelque humble condition que fût son correspondant, ou quelque insignifiant que fût le sujet traité dans la lettre. Or, c'était par douzaines que se comptaient les lettres qu'il recevait chaque jour; et, au temps de Noël et du jour de l'An, la centaine était souvent dépassée. Lorsqu'un voyage de quelques mois faisait cette correspondance s'accumuler sur son bureau, qu'on juge un peu de la somme de travail qu'il fallait pour mettre tout cela au clair! Néanmoins, il lisait tout, et répondait à tout. Et, à chaque lettre, il répondait aussi complètement et aussi posément, que s'il n'avait eu autre chose à faire que de répondre à celle-là. Jamais signe d'impatience dans ses réponses; jamais de plainte sur le nombre de lettres auxquelles

il doit répondre; excepté parfois, en écrivant à ses missionnaires, avec lesquels il est plus libre, et auxquels il lui arrive d'écrire: « Je ne vous écris pas longuement aujourd'hui, parce que je suis très pressé. »

Mais il ne faisait cela que lorsque les lettres, auxquelles il répondait, étaient, ou bien peu importantes, ou au contraire, très sérieuses, et demandaient une longue réponse, qu'il remettait à un moment où il pourrait la faire à tête reposée. Car, pendant tout le cours de son épiscopat, il s'est astreint à entretenir une correspondance très active avec chacun de ses missionnaires; s'appliquant à diriger chacun d'eux par les lettres qu'il leur adressait: répondant à tous leurs doutes, et leur donnant des directions très pratiques sur la manière dont ils devaient se conduire et diriger leurs missions, selon les cas qui se présentaient. Si toutes ces lettres étaient réunies, on pourrait en tirer un directoire très pratique et très complet pour la direction et l'administration des missions. Il y a bien la collection de ses circulaires, qui est une mine très précieuse. Mais ces circulaires se tiennent nécessairement dans les généralités, et ne donnent pas le quart des directions pratiques données dans les lettres particulières.

Pour faire face à cet énorme travail, Mgr Charlebois continuait à se lever une heure avant la communauté; disait son bréviaire, assistait à la prière et à la méditation, à la suite de laquelle il disait la messe. Après le dejeuner, c'est-à-dire, vers huit heures, il se mettait à son bureau, jusqu'à l'examen particulier, à midi moins un quart. Après dîner, un quart d'heure de sieste; et bureau, jusqu'à six heures, heure de l'oraison. Après la prière du soir, il travaillait encore, jusque vers dix ou onze heures. Ce règlement ne variait jamais. Même quand il avait à présider aux offices de la cathédrale à dix ou onze heures de l'avant-midi; même quand il arrivait tard dans la nuit d'un voyage long et fatigant, l'heure du lever était toujours la même pour lui. La seule récréation qu'il prenait, consistait à fendre du bois de chauffage à la porte de l'évêché, ou à travailler au jardin, pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure par jour. Quand l'ouvrage du bureau ne pressait pas, il consacrait parfois des demi-journées à ces travaux.

Une Sœur de la Présentation écrit à ce sujet: « Nous allions mettre en cave notre première récolte de légumes... lorsque Monseigneur nous arrive avec une brouette. « C'est vous, mes bonnes Sœurs, qui avez recueilli ces légumes; mais c'est moi qui les charrie et qui les encave avec vos « boys ». « Et il fallut s'incliner. »

Il était souvent distrait de son travail par des visites. Quand c'étaient des visites de blancs, il ne se gênait pas pour les abréger, ou les passer à l'un de ses collaborateurs. Mais ceux qui le dérangeaient le plus, c'étaient les Sauvages. Ici, comme à Duck-Lake, comme au Cumberland, comme au Lac Pélican, les Sauvages le regardaient comme leur propriété, et ne se gênaient pas pour venir le trouver à toute heure du jour, prolongeant d'autant plus leurs visites, qu'ils avaient moins de choses à dire; et, quand il y avait quelque chose, s'appliquant à ne le dire. Selon leur habitude, s'ils avaient quelque chose de sérieux à traiter, ils s'appliquaient à n'en parler qu'après une bonne demi-heure, au moins, de conversation inutile. Le bon évêque, toujours si occupé, écoutait avec patience et douceur tous ces verbiages. A l'égard des Sauvages, il était le bon grand-papa qui se plaît à se laisser tyranniser par ses petits-enfants.

Parfois cependant, lorsque l'ouvrage pressait trop, il s'impatientait, en l'absence des Sauvages. « Ça n'a pas de bon sens, disait-il, ils me dérangent sans raison et m'empêchent de travailler. S'il en vient encore, je ne veux pas les recevoir. Qu'on les renvoie comme on pourra, mais qu'on ne vienne pas me déranger pour eux. » Seulement, aussitôt qu'il entendait parler Cris au parloir, il s'empressait de descendre, sans attendre qu'on l'appelle; et il donnait une audience aussi longue qu'il plaisait au Sauvage de la faire durer.

Chaque visite se terminait ordinairement par quelques secours accordés à ses visiteurs. Le Sauvage a toujours quelque chose à demander, et Mgr Charlebois ne savait guère refuser, lorsqu'on implorait sa charité. D'autres fois, c'était une commission dont Monseigneur sa chargeait, et qui l'obligeait à entreprendre, en faveur du Sauvage, une correspondance souvent assez compliquée et qui s'ajoutait à la sienne déjà si chargée. Il poursuivit ainsi, durant des années et des années, une correspondance qui forme un dossier considérable, pour

faire rendre à une pauvre Métisse du lac Caribou l'argent de son *script,* qu'on lui avait filouté. Plus tard, il entreprit démarche sur démarche, pour empêcher qu'un Cris de Pakitawagan fût spolié d'une mine qu'il avait découverte. Et ainsi d'une infinité d'autres cas, moins importants et moins compliqués, mais qui, par leur multiplicité, ne lui donnaient pas moins un gros surcroît de travail.

De plus, lorsque dans ses voyages, il rencontrait quelque pauvre enfant plus ou moins négligé au point de vue de l'instruction religieuse, il tâchait de le faire venir à l'hôpital, et tous les jours, toute autre affaire cessant, il lui faisait une demi-heure de catéchisme, jusqu'à ce qu'il fût suffisamment instruit des vérités de la religion. Il en avait ainsi jusqu'à trois ou quatre en même temps. Et si quelque Sauvage était malade à l'hôpital, c'était Monseigneur qui se chargeait d'aller le consoler, le confesser, et l'administrer lorsqu'il était en danger de mort.

Lorsque malgré tous ces dérangements, il avait fini par mettre sa correspondance au clair, et réglé les affaires de l'administration, il partait pour visiter l'un ou l'autre des petits postes dépendant directement de l'évêché: Barrows, Pine Bluff, Cedar Lake, ou Grand-Rapide. Ces voyages se faisaient ordinairement à la raquette ou à l'aviron, comme dans l'ancien temps. Cela, il l'a fait jusqu'à sa mort, puisque ce fut dans un de ces voyages qu'il fut atteint de la maladie dont il mourut.

En partant pour ces courses apostoliques, il n'oubliait jamais d'emporter des paquets de linge, destinés aux plus nécessiteux des gens qu'il allait visiter. Ce linge provenait des envois de ses amis et de ses bienfaiteurs du Canada et des Etats-Unis. C'était le produit de ce qu'il appelait « l'œuvre du vieux linge », que nous l'avons vu s'efforcer d'établir alors qu'il était missionnaire au Cumberland. Lorsque les caisses contenant ce vieux linge arrivaient, c'était lui-même qui les déballait, plaçant et étiquetant chaque article dans un coin du grenier, où il allait lui-même les chercher pour en faire la distribution aux différentes missions, ou à ses visiteurs indiens, selon leurs besoins ou leurs demandes.

Après l'évêché et l'hôpital du Pas, la première construction entreprise dans le nouveau vicariat, fut celle du presbytère du Portage La Loche, destiné à remplacer la « misérable masure »

dont il a été question au chapitre précédent, dans laquelle le Père Pénard et le Frère Pioger avaient cependant passé de si bons moments. En 1912, le Père W. Girard vint prêter main forte au Père Pénard, et le vieux Frère Is. Lapointe entreprit de leur construire un «château», dont ils prirent possession pendant l'hiver de 1913. Mais le dit château, faute de planches, n'était pas terminé à l'intérieur, il ne le fut même que beaucoup plus tard, de sorte que le froid y entrait comme chez lui. Ce qui faisait dire au Père Pénard, peu ami du progrès, qu'on était mieux dans la vieille masure.

Ce fut en 1913, que le Père Renaud établit sa résidence à Pakitawagan, où, jusque-là, il n'y avait pas eu de missionnaire résident. Les bonnes dispositions de la population donnèrent beaucoup de consolations au missionnaire; mais, au point de vue matériel, ce fut la pauvreté même.

Au mois de décembre 1914, le Père Fafard qui, depuis 1911 remplissait les fonctions de curé de la cathédrale, vicaire délégué et procureur des Missions, usé par l'âge et la maladie, dut quitter Le Pas, et retourner dans l'Est. Son départ fut bien pénible pour Mgr Charlebois dont il était le bras droit. Ce ne fut que l'année suivante qu'il fut remplacé par le Père Joseph Guy, futur vicaire apostolique de Grouard, promu évêque de Gravelbourg en 1937. Celui-ci arrivait plein de force et de santé, et pendant cinq ans, comme curé, vicaire délégué et procureur, rendit les plus grands services à Mgr Charlebois et à tout le vicariat.

En 1915, le vicaire apostolique du Keewatin, répondant à l'appel de l'archevêque de Montréal, accepta d'aller prendre part à la «sainte corvée des confirmations» dans la ville et la banlieue de Montréal. De là, avec l'autorisation des évêques, il faisait des tournées dans d'autres diocèses de l'Est, surtout dans ceux de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe. Sur l'invitation des curés, il allait dans les principales églises, chantait la messe pontificale, et prêchait sur ses missions, dont il faisait connaître les besoins, tant au point de vue des ressources matérielles, qu'au point de vue du personnel missionnaire. Ces tournées apostoliques lui permirent de recueillir beaucoup d'aumônes pour le soutien de ses missions, et de faire éclore beaucoup de vocations, tant de frères convers que de futurs prêtres; mais elles

le fatiguaient beaucoup. Néanmoins, depuis 1915, il les continua fidèlement, jusqu'à l'année de sa mort inclusivement. Il quittait Le Pas pendant le carême, ou immédiatement après Pâques; revenait dans les premiers jours de juin, expédiait en toute hâte sa correspondance, et partait pour la visite pastorale.

En 1915, pendant qu'il administrait la confirmation dans la ville de Montréal, un mal interne, dont il souffrait depuis longtemps, l'obligea de se soumettre à un traitement assez sévère. Pendant ce temps-là, Mgr Langevin, le vaillant archevêque de Saint-Boniface, arrivait lui-même à l'Hôtel-Dieu de Montréal, pour s'y faire soigner. Mais sa maladie était trop avancée, et quelques jours après, il rendait à Dieu sa belle âme, sans que Mgr Charlebois pût assister à ses derniers moments.

Cette mort fut un grand coup pour lui. « J'ai perdu mon père », écrivait-il à l'abbé Myre. Ce deuil, joint à la faiblesse causée par sa propre maladie, le jeta dans une sorte de découragement, d'où son esprit de foi et sa confiance en Dieu purent seuls le tirer. Bien qu'imparfaitement remis de sa maladie, il voulut accompagner le corps du vénéré défunt, de Montréal à Saint-Boniface, où il assista aux funérailles, qui furent grandioses.

Il est de retour au Pas le 26 juin. Quelques jours plus tard, le 10 juillet, l'arrivée du Père Guy comme remplaçant du Père Fafard, lui redonne un peu de courage. Mais il ne resta pas longtemps à tenir compagnie au nouveau venu. Dès le 16 juillet il quittait Le Pas, pour se diriger vers Cross-Lake, Port Nelson et Chesterfield, chez les Esquimaux. Il se rendit à Winnipeg par la voie ferrée, et de là, traversant le lac Winnipeg en bateau à vapeur, il arrive à la mission de Cross-Lake le 22 juillet.

Là, on était à construire, aux frais du Gouvernement, une école-pensionnat pour les enfants indiens. En premier lieu, cette école devait être bâtie à Norway-House, où, depuis une dizaine d'années, les Sœurs Oblates du Sacré-Cœur l'avaient déjà commencée en petit. Mais les ministres méthodistes firent tant de tapage, que le Gouvernement refusa de construire ou de laisser construire une telle école à Norway-Hause, pour ne pas créer de concurrence à l'école méthodiste. Les Sœurs durent se transporter à Cross-Lake, où la construction se poursuivait

activement sous la direction des frères convers A. Gauthier et Cordeau. Mais, au moment de l'arrivée de Monseigneur, l'école n'était pas encore en état d'être inaugurée. Ce sera pour l'année suivante. Il se contenta donc de prêcher une retraite de dix jours aux Indiens, qui s'étaient réunis pour attendre sa visite.

Le 2 août, Son Excellence quitte Cross-Lake, et se dirige vers Port-Nelson, en passant par York-Factory. Par une série de lacs plus ou moins grands, de portages plus ou moins longs et difficiles, de petites rivières plus ou moins navigables, l'évêque et les deux Indiens qui l'accompagnent, tombent dans la rivière Hayes, dont ils sautent sans trop de dommages les cent trente rapides, et le 13 août, ils arrivent à York-Factory. Ce poste, célèbre dans les annales de la Cie de la Baie d'Hudson, parce qu'il constituait le point central de son commerce entre l'Angleterre et le Nord-Ouest canadien, est situé à l'embouchure de la rivière Hayes dans la Baie d'Hudson.

De là, Monseigneur dut continuer son chemin par mer, pour atteindre le Port-Nelson, situé à l'embouchure de la rivière du même nom. Il y arriva le 13 août au soir.

Le Gouvernement Fédéral tentait alors de faire construire à l'embouchure de la Nelson, un grand port, destiné à servir de terminus au chemin de fer de la Baie d'Hudson, et à recevoir les navires de haute mer. Or, aucun navire de tonnage moyen n'a jamais pu approcher à plus de dix milles de l'embouchure de la Nelson, sans s'enliser dans la boue amenée par la Rivière Rouge et la Saskatchewan dans le grand fleuve, et que celui-ci déverse dans la Baie d'Hudson. La construction d'un grand port au milieu de cette boue était donc une pure utopie des politiciens d'Ottawa; utopie qu'ils furent obligés d'abandonner, après avoir englouti beaucoup de millions dans la vase de la Baie. Le bon sens finit par avoir le dessus, et le beau port naturel de Churchill fut choisi comme terminus du chemin de fer.

Mais, en 1915, on travaillait fort à Port-Nelson. Il y avait là un millier d'ouvriers de toutes langues et de toutes nations. Parmi eux se trouvaient à peu près trois cents catholiques, dont la plupart furent heureux de profiter de la visite de l'évêque pour s'approcher des sacrements, ce qu'ils n'avaient pu faire depuis longtemps.

L'évêque missionnaire passa trois jours avec ces braves gens, et, le 18 au matin, il repartit pour York-Factory. D'après le programme, un bateau devait partir le lendemain pour Chesterfield. Entre Port-Nelson et York-Factory, il n'y a que vingt milles que l'évêque et ses compagnons croyaient parcourir facilement dans la journée. Mais, la mer trop houleuse ne permit pas de prendre le large; il fallut raser la côte, où l'eau n'était pas assez profonde pour naviguer. On dut marcher en traînant le canot. Or, s'il n'y avait à la surface que trois ou quatre pouces d'eau, il y avait au fond cinq ou six pouces de boue, ce qui ne rendait pas la marche facile. Un coup de vent ayant emporté le chapeau de Monseigneur, celui-ci se mit à la poursuite du fugitif; sans l'avoir rejoint, il s'allongea tout de son long dans cette boue délayée, dont il eut toutes les peines du monde à se dépêtrer. Il finit cependant par se relever, mais couvert de boue de la tête aux pieds. S'étant un peu nettoyé les yeux, la bouche et le nez, il renonça à son chapeau, et continua sa route, pour s'apercevoir un peu plus loin, qu'il avait laissé son anneau pastoral au fond de la boue où il était tombé. Ce fut pour lui une perte bien sensible. De plus, la marée s'étant retiré les laissa à sec, si l'on peut dire, au milieu de cette boue. Il fallut attendre la nouvelle marée pour continuer d'avancer, dans les mêmes conditions que précédemment. Cette nouvelle marée ne les conduisit qu'à six milles de York-Factory. Monseigneur, pour ne pas manquer le bateau, laisse là ses hommes, et, marchant toujours dans la boue, arriva au fort épuisé de fatigue, pour apprendre que le bateau, devançant d'un jour la date fixée pour son départ, est parti depuis la veille. De sorte que toutes ses fatigues avaient été inutiles, et le voyage à Chesterfield était manqué.

Le zélé pasteur fut bien peiné de ne pouvoir rendre visite aux deux missionnaires de Chesterfield, qui, depuis trois ans jouissaient d'une solitude un peu trop complète au milieu des Esquimaux obstinés dans leur paganisme, et dont aucun n'avait encore voulu profiter des grâces de salut qui leur étaient offertes. La visite de leur évêque aurait certainement réconforté les missionnaires, et peut-être impressionné les indigènes. A moins qu'à la vue de tant de sacrifices en apparence inutiles, l'évêque ne se soit découragé lui-même et n'ait décidé de retirer

de là les missionnaires dont il avait si grand besoin ailleurs. La Providence dirige tout pour le mieux, alors même qu'elle contrarie les plans en apparence les meilleurs et les plus utiles.

Il ne restait plus qu'à prendre le chemin du retour; on suivit la même voie qu'à l'aller. La seule différence, c'est qu'au lieu de descendre les cent trente rapides de la rivière Hayes, il fallait les remonter, ce qui était beaucoup plus dur, si c'était un peu moins dangereux.

Ce ne fut que le 3 septembre, que Monseigneur arriva de nouveau à Cross-Lake. Il en repart le 5; et, après une traversée assez orageuse du lac Winnipeg, arrive au Grand-Rapide le 14. Il y passa quelques jours, prêchant et catéchisant les catholiques de la place. Il est de retour au Pas le 25 septembre, « après avoir accompli le voyage le plus pénible de toute sa carrière épiscopale. » (*Notes de voyage.*)

Mgr Charlebois n'était pas remis du mal qui, le printemps précédent, l'avait obligé à suivre un traitement à Montréal, au moment de la mort de Mgr Langevin. Pendant son pénible voyage à Port-Nelson, le mal s'aggrava. Au commencement de février 1916, il dut repartir pour l'Est, et y subir une opération assez dangereuse, qui, de fait, faillit lui coûter la vie. Il resta à l'hôpital pendant plus de six semaines. Le 22 avril, il en sort encore bien faible, et se rend à Verchères, chez une de ses sœurs, madame Pigeon, où il reste en convalescence pendant environ deux semaines. Puis, à peu près rétabli, il s'occupe de chercher des secours pour ses pauvres missions, à Montréal et dans quelques autres diocèses de la province de Québec. Le 3 juin, il était de retour au Pas où beaucoup de besogne l'attendait.

A peine sa correspondance mise à jour, et les affaires urgentes réglées, il part pour visiter ses missions du Nord: Cumberland, lac Pélican, Pakitawagan et lac Caribou. A son retour, au commencement d'août, il trouva bien avancée la construction de la nouvelle école, commencée au printemps. Cette construction était devenue urgente, parce que la salle dans laquelle se faisait la classe à l'évêché-cathédrale-école, était devenue beaucoup trop petite.

Cette année eut lieu la bénédiction et l'inauguration solennelle de l'école de Cross-Lake. Vers le 20 avril, Monseigneur se

rendit à Saint-Boniface, d'où il partit le 30, à la tête d'une nombreuse caravane, dont faisait partie Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, ainsi qu'un grand nombre de religieux, de prêtres et de laïcs distingués. Ils s'embarquèrent sur le vapeur *la Wolverine,* traversèrent le lac Winnipeg, et le 2 septembre, arrivèrent à Cross-Lake, tout étonné de recevoir la visite de personnages si nombreux et si distingués.

Le lendemain, 3 septembre, eut lieu la bénédiction de l'école, destinée à abriter une centaine d'enfants indiens. Cette cérémonie si grandiose et si extraordinaire dans ce pays perdu, causa un grand émerveillement aux sauvages et une grande joie à Mgr Charlebois. (Voy. *Cloches de Saint-Boniface,* 1916, pp. 290-298.)

Cette joie ne tarda pas à se changer en douleur amère, par la nouvelle, reçue quelques jours après, de la mort du pauvre Père Le Blanc, décédé en mer, alors qu'il revenait de chez les Esquimaux, pour essayer de refaire ses forces épuisées par les fatigues et les privations subies dans le climat inhospitalier où il avait passé quatre longues années. Mais sa mort semble avoir été le signal des grâces de conversion pour les pauvres Esquimaux. Ceux-ci, jusque-là rebelles à la grâce, commencèrent à se convertir l'année suivante.

En juillet 1917, le dévoué pasteur alla de nouveau visiter les ouvriers catholiques de Port-Nelson. Mais cette fois, au lieu de faire tout le voyage en canot, il prit la ligne du chemin de fer du Pas à la Baie d'Hudson. Cette ligne était loin d'être terminée, mais elle était ouverte jusqu'au mille 332. Jusqu'à ce point, il fut accompagné de son neveu, le frère scolastique Martin Lajeunesse, o.m.i., qui, obligé pour cause de santé d'interrompre ses études théologiques à Ottawa, était venu dans l'Ouest, pour essayer d'y récupérer ses forces. Le Frère Martin aurait voulu accompagner son oncle jusqu'au bout du voyage. Mais, au terminus du chemin de fer, il fallut embarquer en canot, et le canot était trop petit pour quatre personnes. Monseigneur embarqua donc seul, et le Frère Martin dut regagner Le Pas par le train suivant.

Ce voyage fut encore bien pénible et bien fatiguant pour l'évêque missionnaire. Quelques jours après son retour, il écrivait à sa nièce, Sœur Saint-Ovide: « J'ai bien failli ne pas pouvoir

me rendre moi-même. J'ai fait un bon voyage sous le rapport du bien des âmes; mais ce fut un voyage de misère et de fatigue. J'ai été obligé de marcher quarante milles dans la boue et l'eau. Je suis arrivé bien épuisé.»

Ce fut pendant qu'il était encore à Port-Nelson, qu'il apprit par télégraphie sans fil, la mort de sa sœur Alma, la mère des deux Pères Pigeon, o.m.i., dont l'un devait périr plus tard dans une tempête de neige, au pays des Esquimaux. La mort de cette sœur fut très sensible au cœur de Mgr Charlebois; car alors qu'il était encore enfant, la mère de famille étant morte, cette sœur avait pour ainsi dire servi de mère, à lui et à ses frères plus jeunes. «Vous comprenez, écrit-il à sa cousine, sœur Sainte-Edwige, des sœurs Grises de Montréal, que cette mort inattendue m'a plus que consterné. C'était ma seconde mère que je perdais. Mon cœur en fut bien peiné, et il l'est encore... Il faut croire que le bon Dieu nous aime, car il ne nous ménage pas les épreuves.» (Lettre à Sœur Sainte-Edwige.)

Comme consolation, Monseigneur reçut, au mois d'octobre, la visite de son frère, le P. Guillaume, qui l'accompagna à Winnipeg, où son Excellence dut se rendre, pour y subir une nouvelle opération, qui, cette fois, réussit parfaitement.

Au mois de septembre de la même année, le Frère Martin Lajeunesse, et un frère du Père Guy, l'abbé Ovide Guy, qui, quelques années plus tard devait entrer lui-même dans la Congrégation des Oblats, s'en allèrent à Beauval, (encore connu sous la désignation impropre de Lac la Plonge) pour y poursuivre leurs études théologiques sous la direction du Père Pénard, qui venait de quitter le Portage La Loche pour l'école indienne de Beauval. Quelques mois plus tard, le Frère Dubeau, puis le Frère Doyon, vinrent rejoindre les deux premiers étudiants. Ce fut le commencement du scolasticat Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui, pendant près de vingt ans, grâce à la salubrité de son climat, devait permettre à quantité de jeunes Oblats de faible santé, de poursuivre leurs études, sans trop d'anicroches, pour le plus grand bénéfice du vicariat de Keewatin, et même, des provinces et vicariats voisins. On ne peut s'empêcher de regretter que le manque de personnel enseignant ait obligé de fermer ce petit scolasticat.

En même temps que s'ouvrait le scolasticat de Beauval, se rouvrait l'école de l'Ile-à-la-Crosse. Cette école, fondée en 1863, et entretenue aux frais de la mission, était ouverte à tous les enfants du pays. Mais, pour les raisons indiquées plus haut (*Voy.* Ch. III), elle avait été transportée à Beauval en 1906, et reconnue par le Gouvernement Fédéral comme école-pensionnat pour les Indiens. Dès lors, ni les enfants métis, ni les enfants blancs ne pouvaient y être admis. Il en résultait que, depuis dix ans, tous les enfants de l'Ile-à-la-Crosse et des environs restaient sans instruction. Cela ne pouvait durer. En 1916, Mgr Charlebois fit commencer, sous la direction du Père Rossignol, la construction d'un couvent, qui devait servir d'école du jour et d'école-pensionnat, pour les enfants blancs et métis. Le tout aux frais de la mission. L'ouvrage fut terminé l'année suivante; à l'automne, quatre ou cinq sœurs Grises de Montréal vinrent faire revivre la tradition, et continuer l'œuvre de leurs devancières, après cette longue interruption. Cette œuvre doit être une œuvre de Dieu, car le diable, après avoir tout fait pour l'empêcher de revivre, fera tout pour la détruire, ainsi qu'il sera dit plus loin.

A la fin d'août 1918, le personnel de l'évêché déménagea des appartements qu'il occupait dans la bâtisse servant de cathédrale provisoire, pour aller s'installer dans une annexe de l'hôpital, annexe qui servira de palais épiscopal, jusqu'à la construction de l'évêché actuel. On faisait ce déménagement pour laisser la place libre aux Sœurs de la Présentation de Saint-Hyacinthe, dont on attendait la venue. Ces bonne religieuses, dont Mgr Charlebois avait pu apprécier le dévouement, alors qu'il était directeur de l'école de Duck-Lake, avaient accepté de se charger de l'école catholique du Pas. Elles arrivèrent au commencement de septembre, au nombre de six, et depuis, sous leur habile direction, l'école n'a cessé de prospérer. Si bien, que quelques années plus tard, il fallut l'agrandir de moitié.

La mort du Père LeBlanc avait laissé le Père Turquetil seul au pays des Esquimaux. Ne trouvant aucun compagnon à lui donner, Mgr Charlebois obtint de Rome la permission d'ordonner le frère convers Pioger, qui, avant de devenir frère convers, avait fait à peu près toutes ses études théologiques. L'ordination

eut lieu le 21 juin 1918, dans la cathédrale provisoire du Pas. Ce fut la première ordination faite dans le vicariat du Keewatin. Le Père Pioger partit immédiatement pour le pays des Esquimaux, accompagnant le Père Turquetil, venu au Pas pour chercher un compagnon.

La fin de cette année et le commencement de l'année suivante furent attristés par les ravages de la grippe espagnole qui, dans l'univers entier, fit plus de victimes que n'en avait fait la grande guerre, « preuve, disait Mgr Charlebois, que Dieu n'est pas à court de châtiments pour punir l'impiété des hommes. » Malheureusement, les hommes ne veulent pas comprendre. C'est le cas de dire avec l'Ecriture « qu'ils ont des yeux pour ne pas voir; des oreilles pour ne pas entendre », — et une raison pour déraisonner... et ils continuent.

Au mois de décembre 1918, en dépit de la grippe espagnole, Monseigneur fit le voyage de Beauval-Ile-à-la-Crosse, pour aller ordonner le Frère Dubeau, qui faisait ses études théologiques à Beauval. L'ordination eut lieu le 6 janvier 1919, dans l'église de l'Ile-à-la-Crosse, devant une nombreuse assistance d'indiens et de métis, avides de contempler cette imposante cérémonie qu'ils n'avaient jamais vue. Monseigneur, en cette circonstance, se servit de la crosse de bois fabriquée autrefois par un frère convers pour Mgr Grandin. (*Codex du Pas.*)

Au mois de janvier 1920, Mgr Charlebois était allé faire une ordination chez les Pères Bénédictins de Munster, Saskatchewan. De là, il s'était rendu à Edmonton, où Mgr Legal, o.m.i., archevêque de cette ville, était bien malade. Au retour de ce long voyage, il était lui-même un peu grippé, et bien fatigué. Mais voilà qu'au milieu d'une poudrerie épouvantable, un sauvage arrive en traîneau à chiens, demandant un prêtre, pour aller à deux jours de marche, administrer un vieil Indien qui, depuis de longues années, n'avait pas voulu voir le prêtre. A l'évêché, Monseigneur était le seul prêtre parlant cris. Sans hésiter, il se mit aussitôt en devoir de partir avec l'indien. « A ce moment, écrit la Sœur Saint-Donat, la poudrerie s'intensifiait avec une telle rage, qu'on eût dit que l'enfer se déchaînait. — « Vous ne pouvez partir dans l'état où vous êtes et par une

pareille tempête; vous risquez de périr en route », fit-on observer au vaillant prélat. Celui-ci répondit avec un bon sourire : — « Vous voyez bien que c'est le vieux Charlot qui fait tous ces embarras pour m'empêcher d'aller lui ravir une proie qu'il convoite. Je pars, et bien vite, car le salut d'une âme ne souffre pas de retard. » — Et, lorsque trois ou quatre jours après il revint, il était délivré de sa grippe, et avait ouvert au pauvre moribond les portes de l'éternité bienheureuse. » (Lettre de Sœur Saint-Donat à Mgr Lajeunesse.) Combien de traits semblables ne pourrait-on pas trouver dans la vie de ce vaillant apôtre!

Cette année 1920 pourrait à juste titre être rangée parmi les années d'épreuves, dont nous aurons à parler au chapitre suivant. Il en eut, en effet, de bien dures à subir pendant le cours de cette année.

La première de ces épreuves fut l'incendie du couvent et de l'école de l'Ile-à-la-Crosse, que nous avons vu s'ouvrir à l'automne de 1917. Tout fut complètement détruit par le feu, le jeudi saint au soir, pendant que tout le monde assistait à l'heure sainte. Le feu s'étant déclaré à l'intérieur, quand de l'église on aperçut les flammes, toute la bâtisse n'était plus qu'une fournaise. On ne put rien sauver; pas même une pauvre infirme, que les Sœurs avaient laissée au lit en allant à l'office.

Cette triste nouvelle ne parvint à Mgr Charlebois qu'à son arrivée à Montréal, où une autre plus triste encore l'attendait. C'était celle de la mort de son frère Procule, qui expirait le jour même de l'arrivée de l'évêque missionnaire, de sorte que celui-ci n'eut pas même la consolation de fermer les yeux à ce frère qu'il avait tant aimé. C'était le 8 avril.

Quelques jours plus tard, le 11, avait lieu dans l'église de L'Assomption, l'ordination sacerdotale du Frère Martin Lajeunesse, ce neveu de Mgr Charlebois dont il a déjà été question à différentes reprises, et qui, treize ans plus tard, devait devenir son coadjuteur, puis son successeur à la tête du vicariat apostolique du Keewatin. C'était surtout dans l'intention de faire cette ordination, que Mgr Charlebois avait entrepris ce voyage, dont il se promettait tant de joie et de bonheur. Mais le double

deuil de L'Assomption et de l'Ile-à-la-Crosse jeta sur cette joie un lourd manteau de tristesse, et les membres des deux familles Charlebois et Lajeunesse, réunis pour assister à la joie d'une ordination, se trouvèrent à assister le lendemain à une sépulture. « Dire que la joie n'a pas été sans mélange! » écrira-t-on dans le Bulletin paroissial de Saint-Pierre, en rendant compte de cette ordination. « En effet, au moment même où se faisait l'ordination, monsieur Procule Charlebois, frère de Monseigneur et des Pères Charlebois, était sur les planches. Il était décédé le jeudi précédent, et reposait en sa demeure, à L'Assomption, à quelques pas de l'église, en attendant son service funèbre, chanté le lendemain, par Mgr Charlebois lui-même. » (*Bulletin Paroissial de Saint-Pierre,* 18 avril 1920.)

Le saint évêque m'écrivait à ce sujet: « Ainsi les joies de la terre, même les plus saintes, sont mêlées aux douleurs et aux deuils, pour nous faire comprendre que nous ne sommes pas ici chez nous. »

Mettant toute sa confiance en Dieu, le vicaire apostolique du Keewatin ne se laissa pas abattre par tous ces malheurs. D'accord avec le Père Rossignol, directeur de la mission de l'Ile-à-la-Crosse, il résolut immédiatement de reconstruire le couvent et l'école de cette mission; et il profita de son séjour dans l'Est, pour se procurer des secours à cette fin.

Il rentre au Pas au commencement de mai, et se prépare à faire sa visite pastorale dans le district de l'Ile-à-la-Crosse. Le 17 mai, il part, en compagnie du nouvel ordonné, le Père Martin Lajeunesse, qui retournait à Beauval. Le voyage aurait pu se faire assez facilement, si Monseigneur s'était rendu directement dans ses missions de l'Ouest. Mais, pour rendre service à Mgr Pascal, il accepta de passer par les missions du Nord du diocèse de Prince-Albert, afin d'y donner la confirmation. Au lieu donc de se rendre directement au lac Vert, il passa par Battleford, d'où il se dirigea sur Meadow-Lake. Nous avons déjà dit qu'en temps ordinaire, le chemin de Meadow-Lake n'était pas précisément agréable, (voyez au chapitre précédent). Mais, au printemps de 1920, des pluies continuelles avaient fait déborder lacs et rivières. Tout le pays était inondé, les ponts submergés, quand ils n'étaient pas emportés, le chemin coupé

de fondrières et recouvert sur presque toute sa longueur d'un ou deux pieds, et même plus, d'une eau bourbeuse, qui ne permettait pas d'apercevoir les dites fondrières. Pour ne pas aller verser là-dedans, Monseigneur et son compagnon durent marcher à peu près tout le temps dans l'eau glacée, parfois jusqu'à la ceinture. De plus, Monseigneur s'étant pris le pied dans des embarras cachés au fond de l'eau, s'y étala tout de son long. Il arriva ainsi à Meadow-Lake, trempé des pieds à la tête et tout gelé. Le Père Lajeunesse n'était d'ailleurs pas beaucoup plus sec, car le voyage s'était fait sous une pluie battante.

Aussi, le Père Waddel, alors directeur de la mission de Meadow-Lake, pris à l'improviste par l'arrivée de l'évêque, qu'il n'attendait pas si tôt, ayant demandé s'il fallait faire sonner la cloche. « Non, non, répondit Monseigneur, allez faire du feu, c'est le plus pressé. » Grâce aux habits que leur prêta le Père Waddel, les voyageurs purent se sécher. Et, le lendemain, après avoir administré le sacrement de confirmation aux enfants de la place, Monseigneur continua son voyage vers le lac Vert et Beauval.

A partir de Meadow-Lake, on peut se servir du canot, car ce n'est pas l'eau qui manque dans la rivière des Prairies, ni dans la Castor. Mais la position des voyageurs n'en est guère plus confortable; car, de Meadow-Lake au lac Vert, et du lac Vert à Beauval, ce fut une pluie continuelle. Or, en canot il est à peu près impossible de se préserver de la pluie. Les voyageurs continuèrent donc à être trempés et à grelotter dans leurs habits mouillés. Mgr Lajeunesse, parlant de ce voyage fait en compagnie de son oncle, déclare « qu'il n'a jamais fait un voyage aussi pénible, même en hiver. »

Monseigneur arrive à Beauval bien fatigué, et presque aussitôt, il est obligé de s'aliter, atteint d'un érésipèle très douloureux, qu'il supporte avec une patience qui émerveille et édifie grandement son infirmière, la Sœur Robinson. Celle-ci lui fit connaître la gravité de son cas, et le grand embarras où la mettait l'absence de tout médecin, pour soigner un malade tel que lui. Il répondit: « Ma Sœur, ne soyez pas inquiète. Donnez-moi ce que vous voudrez; je n'ai qu'à obéir. Traitez-moi comme vous feriez pour l'une de vos Sœurs, ou pour un pauvre Indien. » — « Ce qui, ajoute la Sœur, me fit comprendre que j'avais affaire

à un véritable saint; car, bien que le mal et le traitement fussent très douloureux, jamais il ne se plaignait.»

Il revient de ce pénible voyage à la fin de juin, et, pendant le mois de juillet, il se repose un peu, à sa façon, c'est-à-dire, en travaillant beaucoup. Puis, il fallut aller à Rome, pour y faire sa visite *ad limina*, et assister au Chapitre général des Oblats qui devait se tenir au mois de septembre. Il partit le 13 août, accompagné du Père Guy, délégué du vicariat au Chapitre général. Après le Chapitre, le Père Guy ne revint pas dans le Keewatin; car il n'était que prêté au vicariat, et il rentra dans la province de l'Est, à laquelle il appartenait. Il n'en continua pas moins à rendre de grands services aux missions et surtout aux écoles indiennes, grâce à l'influence qu'il sut prendre auprès des autorités fédérales d'Ottawa. Il fut remplacé par le Père Bellemare, o.m.i., comme curé, vicaire délégué et procureur.

Le voyage de Rome fatigua beaucoup Mgr Charlebois; surtout le retour, qui se fit par une mer démontée. Il eut le mal de mer pendant presque toute la traversée. De retour au Pas, le 21 décembre 1921, il se reposa de cet accablant voyage, en se mettant, sans trêve ni merci, à l'expédition des nombreuses affaires et de la volumineuse correspondance qui l'attendaient.

Cependant, comme l'ancien évêché-hôpital-cathédrale était devenu, en 1918, le couvent des religieuses de la Présentation, ainsi qu'il a été dit plus haut, une des salles de ce couvent ne pouvait continuer indéfiniment à servir de cathédrale. C'était trop incommode et pour les Sœurs et pour les gens. C'est pourquoi, au printemps de 1922, le Père Vézina, o.m.i., qui avait remplacé le Père Bellemare comme curé, fit commencer la construction de la nouvelle cathédrale. Les travaux se poursuivirent rapidement pendant l'été, et, au mois de septembre, le nouvel édifice était prêt à être ouvert au culte. C'est un bâtiment aux belles proportions, dont le clocher élancé domine toute la ville; un édifice vraiment digne de servir de demeure au Maître de la terre. Cependant, pour que le Bethléem originaire ne soit pas oublié, on a conservé précieusement la première chapelle en rondins, construite par Mgr Charlebois en 1897, et dans laquelle il fut installé en 1911. On peut encore la voir, en arrière de la nouvelle cathédrale.

La dédicace solennelle de celle-ci fut fixée au 13 septembre. Jour mémorable dans les annales du Pas! Les autorités ecclésiastiques et civiles voulurent donner au dévoué vicaire apostolique du Keewatin, une marque de leur admiration et de leur sympathie. La veille du jour fixé pour la cérémonie arrivent par le train: Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, métropolitain du Keewatin; Mgr Mathieu, archevêque de Régina, Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert, Mgr Budka, évêque des Ruthènes catholiques du Canada, l'honorable Bracken, premier ministre du Manitoba, M. Campbell, commissaire du Gouvernement, et une foule de prêtres, de religieux et de laïcs distingués. Le nouvel édifice fut béni solennellement par Mgr Béliveau, et Mgr Charlebois y célébra pour la première fois la messe pontificale, entouré d'un nombreux cortège de prêtres, de deux archevêques et de deux évêques. Jamais Le Pas n'avait vu pareille fête, et n'en reverra sans doute de longtemps. Mgr Béliveau prêcha en français, et Mgr Prud'homme, en anglais.

Au banquet qui suivit, il y eut de nombreux discours. Le premier ministre Bracken et le maire du Pas, M. Halcrow, exprimèrent leur sympathie pour le vaillant vicaire apostolique et leur admiration pour l'œuvre de vraie civilisation qu'il avait accomplie en dix ans. Mgr Mathieu, archevêque de Régina, souligna avec bonheur la bonne entente qui se manifestait entre les autorités ecclésiastique et civile. Enfin, Mgr Charlebois, dans une allocution éloquente dans sa simplicité, rappelle sa première arrivée au Pas, en 1887 (v. 2e partie, ch. I). Et, comparant ce qui existait alors avec ce qui existe aujourd'hui, remercie Dieu, auquel il faut rapporter toute gloire. Des comptes rendus détaillés de la fête furent faits par *le Devoir, le Droit, la Vérité, le Patriote de l'Ouest,* etc., qui avaient envoyé des représentants à la cérémonie.

Au mois d'avril de l'année suivante, on apprit au Pas que dans le district de l'Ile-à-la-Crosse plusieurs missionnaires avaient été très malades de la grippe; surtout au Portage La Loche, où les Pères Ducharme et Pénard avaient été alités en même temps pendant plusieurs semaines. Aussitôt, Monseigneur se résout d'y aller voir, malgré la saison avancée, et bien qu'il sache qu'à cette époque de l'année, il ne pourrait

rencontrer que bien peu de sauvages. Il entreprend donc ce voyage uniquement pour visiter ses missionnaires malades. A Beauval et à l'Ile-à-la-Crosse, il trouve tout le monde à peu près remis sur pied; mais les nouvelles du Portage La Loche continuent à être mauvaises. On dit même que le Père Pénard, qui avait été malade tout l'hiver, était mourant. Ce qui était pas mal exagéré.

Or, se rendre au Portage La Loche était la partie la plus difficile du voyage. En cette saison, on ne pouvait s'y rendre ni en canot, ni en voiture; il était même à peu près impossible de s'y rendre à pied. Cependant, l'infatigable pasteur n'hésite pas. Marchant dans l'eau glacée et la neige fondante, souvent à travers les halliers de la forêt, il va surprendre les missionnaires du Portage La Loche, qui certes ne l'attendaient pas. Il arriva juste au moment où le Père Pénard, faisant sa première sortie depuis l'automne, était en train de se chauffer au soleil, en regardant couler l'eau dans la petite rivière voisine de la mission. Et il trouvait que c'était bon, lorsqu'un petit Montagnais, arrivant à la course, lui crie: « Père, Monseigneur vous demande à la mission! » Si jamais quelqu'un a été surpris, ce fut le Père Pénard à ce moment-là !

Le principal but de Mgr Charlebois, en faisant ce pénible voyage, était d'emmener le Père Pénard, si celui-ci était transportable, afin de lui faire goûter un peu de repos. L'intéressé prétendit bien que, du moment qu'il pouvait se chauffer au soleil en regardant couler l'eau, il ne tarderait pas à prendre son fusil pour tirer les canards, et que cela le remettrait parfaitement. Monseigneur ne voulut rien entendre, et le Père dut se résigner à l'accompagner.

Le voyage se fit un peu plus facilement qu'à l'aller; car on put descendre la rivière La Loche en canot, et, sur le lac de Bœuf et le lac Clair, la neige complètement disparue, laissait un beau chemin sur la glace. Il fallut seulement prendre garde aux détroits; et l'on supposait bien que, dans la rivière Creuse, la glace serait sujette à caution. Mais, tant qu'on était sur les lacs, on se croyait en sûreté. Monseigneur avait son traîneau et le Père Pénard avait le sien, chacun tiré par quatre bons chiens sous la conduite d'un Métis. On allait donc bon train, lorsque le Père Pénard, qui occupait le premier traîneau,

s'aperçoit que les chiens marchent dans l'eau. Il avertit son conducteur debout derrière lui. Celui-ci fait aussitôt arrêter l'attelage. Mais, en descendant du traîneau, il sent la glace plier sous lui. Il doit se traîner sur le ventre, rampant dans l'eau qui monte sur la glace, pour aller faire faire demi-tour aux chiens. Le second conducteur en fait autant pour le traîneau de Monseigneur. Mais, bien qu'on ait pris la précaution d'éloigner les traîneaux l'un de l'autre, à mesure qu'on avance, on voit la glace plier entre les deux véhicules. Ce n'est qu'au bout de plus de deux arpents qu'on peut retrouver la glace solide.

Monseigneur se rendit-il compte du danger qu'on avait couru? En tout cas, il n'en laissa rien paraître. Et, pendant que ses trois compagnons se regardent tout pâles d'émotion, il continue à rire et à plaisanter, comme si rien n'était.

Mais comment n'enfoncèrent-ils pas sous la glace? Ni le Père Pénard, ni aucun des deux Métis n'a jamais pu le comprendre; et nous croyons que quiconque connaît un peu ce que c'est que la glace au printemps, ne le comprendra pas davantage. L'un des Métis me disait encore dernièrement, en rappelant cet épisode: « Si Monseigneur n'avait pas été là, nul doute que nous allions au fond. »

Depuis la fondation de la mission esquimaude, Mgr Charlebois désirait vivement aller visiter les missionnaires qui se dévouaient si héroïquement dans cette pénible mission. Nous avons vu qu'en 1915, il avait essayé de s'y rendre, mais n'avait pu y réussir. Les difficultés qui avaient empêché ce voyage étaient peut-être providentielles. Car, à cette époque, la mission fondée depuis trois ans, n'avait encore produit aucun résultat, et l'entreprise semblait vouée à un échec certain. Il est possible que la vue de toutes les misères endurées par les missionnaires, en apparence inutilement, eût découragé l'évêque, et l'eût déterminé à enlever de là des prêtres dont il avait tant besoin ailleurs. En 1923, les choses étaient bien changées. Il y avait à Chesterfield un noyau de chrétiens, encore petit, mais de tout premier ordre, et les perspectives pour l'avenir étaient magnifiques.

Outre le désir de visiter cette mission dont il était le pasteur, Mgr Charlebois avait un autre motif d'entreprendre ce voyage:

c'était l'ordination du Frère Lionel Ducharme. Ce jeune oblat était parti l'année précédente, en même temps que le Père Duplain pour aller tenir compagnie au Père Turquetil; mais il n'avait pas encore reçu les ordres sacrés. Mgr Charlebois voulait aller les lui conférer. Or les nouvelles de ce Frère, reçues au printemps, étaient inquiétantes. Parti avec quelques Esquimaux, pour aller chercher de la viande de caribou, il aurait dû être de retour au bout de cinq ou six jours. Et, au moment où le Père Turquetil écrivait, il y avait quinze jours qu'il était parti, et on n'en avait pas de nouvelles. Il était donc bien à craindre qu'il se fût perdu dans une de ces tempêtes de neige, si terribles en ces régions; comme cela devait arriver, une dizaine d'années plus tard, au pauvre Père Honoré Pigeon. Ce manque de nouvelles inquiétait beaucoup Monseigneur, au moment de son départ, et le tint dans l'angoisse pendant tout le voyage.

Ce fut au retour du voyage au Portage La Loche, le 6 juin, qu'il partit pour le pays des Esquimaux, en passant par Montréal. En route, il apprit la mort de son frère Alcide, décédé à Ville-Marie le 8 juin. Cette mort lui causa une grande peine. Parmi tous ses frères, le défunt avait été un de ceux avec lesquels il avait été le plus familier dans les jours de son enfance. Il assista aux funérailles, le 12 juin, dans l'église de Ville-Marie. De là, il se rendit à Montréal, et y passa quelques jours, pour faire les préparatifs du voyage. Le 14 juillet, il s'embarqua sur *le Nascopie,* qui était alors le seul navire desservant les postes de la Baie d'Hudson. Il était accompagné du Frère convers Prime Girard, qui allait rejoindre son ancien compagnon, le Père Turquetil, après une absence momentanée de Chesterfield. Ce Frère, qui avait fait des études théologiques et parlait parfaitement l'esquimau, sera ordonné prêtre plus tard.

On trouve la description détaillée de ce voyage dans les notes prises par Mgr Charlebois en cours de route; notes qui ont été publiées dans une petite brochure intitulée: *Chez les Esquimaux.* Nous ne pouvons rapporter ici tous ces détails, cependant bien intéressants. Qu'il nous suffise de dire que le voyage se fit dans des conditions extraordinaires de confort

et de rapidité: dix-huit jours seulement de Montréal à Chesterfield, alors qu'il en faut ordinairement trente et plus.

Le premier août, *le Nascopie* arrive devant Chesterfield, où Son Excellence trouve le Père Ducharme parfaitement vivant. Sa vue lui enleva un grand poids de dessus le cœur. Au moment même du débarquement, ses angoisses augmentèrent, car, n'apercevant pas le Frère sur la côte, ou plutôt le prenant pour un Esquimau, à cause de sa petite taille, Monseigneur avait bien cru qu'il manquait à l'appel. La joie fut d'autant plus vive lorsqu'il put le presser dans ses bras.

A peine le prélat fut-il débarqué, qu'il s'éleva une tempête si violente qu'elle obligea *le Nascopie* à rester à l'ancre, au large, pendant trois jours, sans qu'il fût possible d'opérer le déchargement du navire. « Si nous étions arrivés une heure plus tard, écrit Mgr Charlebois, nous n'aurions pas pu débarquer. Que le bon Dieu a bien disposé toute chose. » (*Chez les Esquimaux,* p. 19.) Dans les circonstances, la tempête, retardant le déchargement, prolongeait d'autant la visite de l'évêque à ses missionnaires. C'était encore une attention de la Providence.

Cependant, il n'y avait pas de temps à perdre. Dès le lendemain de son arrivée, le 2 août, grâce à un indult spécial, le prélat conféra au Frère Ducharme les deux ordres du sous-diaconat et du diaconat; et le 3, il l'ordonna prêtre pour l'éternité. Tous les Esquimaux chrétiens, et même beaucoup de païens, assistèrent aux ordinations, et se montrèrent très attentifs aux cérémonies et à leur signification, que leur expliquait le Père Turquetil.

Dans l'après-midi de ce jour, il y eut onze baptêmes d'adultes et dix d'enfants. « Jamais de ma vie, écrit Mgr Charlebois, je ne m'étais vu en présence d'un si grand nombre de païens à baptiser. Mon bonheur était grand. Pendant la cérémonie, le Père Turquetil donnait la signification de chaque rite. Je fus étonné de voir comment chacun, même des jeunes enfants de six ans et de sept ans, répondait aux questions avec foi et assurance. Tous présentèrent avec joie le front pour recevoir l'eau régénératrice. » (*Chez les Esquimaux,* p. 21.)

Cependant, la tempête ne se calmait pas; elle dura jusqu'au samedi, 4 août. Ce ne fut donc que ce jour-là qu'on put commencer à décharger *le Nascopie,* opération qui demanda

deux jours. Cela permit à Son Excellence de passer le dimanche avec ses missionnaires et ses chrétiens de Chesterfield. Il y eut ce jour-là messe pontificale, avec de petits servants esquimaux, qui s'acquittèrent de leurs fonctions avec autant d'aisance et d'intelligence que s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie. Dans l'après-midi, Monseigneur administra encore le baptême à trois femmes et à deux enfants. Cela portait le nombre total des Esquimaux baptisés à quarante et un. C'était peu. Mais le mouvement était bien lancé, et les conversions s'annonçaient nombreuses pour un prochain avenir. Après la cérémonie du baptême, dix-neuf reçurent le sacrement de confirmation. (Voy. *Chez les Esquimaux,* pp. 21-23.)

Cette visite permit à Mgr Charlebois de constater la nécessité de fonder, à bref délai, au moins trois autres missions: à Baker-Lake, à Repulse-Bay, et à la Pointe-aux-Esquimaux, celle-ci tout à fait urgente, à cause des intrigues des ministres protestants. Mais les ressources et les sujets faisaient défaut. La fondation de la Pointe-aux-Esquimaux, à cent quarante milles au nord de Churchill, fut quand même décidée pour l'été suivant.

En constatant les besoins et les difficultés de ces lointaines missions, Mgr Charlebois nous disait, quelque temps après son retour: « C'est trop loin et d'un accès trop difficile pour moi. Pour la bonne direction et le développement de ces missions, il faudrait un évêque, ou un préfet apostolique résidant dans le pays même. Mais, les choses étant telles qu'elles sont, il faudra attendre longtemps avant que cela puisse se réaliser. » Cependant, dans les desseins de la Providence, cette réalisation, quelque improbable qu'elle fût, humainement parlant, n'était pas si éloignée que le croyait le bon évêque.

Le 6 août, il repartit de Chesterfield, à bord du *Nascopie.* Mais, quoi qu'on en ait dit, il ne retourna pas à Montréal sur ce navire. Il le quitta à Churchill, localité située à l'embouchure du fleuve du même nom. Quelques années plus tard, Churchill, supplantant Port-Nelson, devait devenir le grand port de la baie d'Hudson, et le point terminus du chemin de fer du Pas; mais, en 1923, ce n'était qu'un poste de traite assez peu important. Mgr Charlebois y rencontra un évêque anglican qui s'en

allait visiter la Pointe-aux-Esquimaux. Cette rencontre fit comprendre au vicaire apostolique du Keewatin qu'il devait se hâter d'établir une mission à cette pointe, s'il ne voulait pas être devancé par les protestants.

Disant donc adieu au *Nascopie,* il embarque sur le « schooner », bateau à voile, qui l'amène à York-Factory. Il part de là en canot, le 15 août; et, après avoir eu toutes les peines du monde à tourner la fameuse pointe où il avait perdu son anneau en 1915, et marché encore une quinzaine de milles dans l'eau et dans la boue, il atteint la rivière Nelson, qu'il remonte jusqu'au rapide de la Chaudière, le mille 332. Comme en 1917, c'était encore le terminus du chemin de fer du Pas. Mais, à cette époque, le service des trains, sur cette ligne, était très irrégulier. Monseigneur dut faire la plus grande partie du voyage sur un *moto-car,* petit char à gazoline roulant sur les rails, de sorte qu'il lui fallut huit jours pour parcourir ces trois cent trente-deux milles, et il ne fut de retour au Pas que le 28 août.

Au mois de décembre 1923, il peut enfin réaliser le rêve qu'il avait fait dès les premières années de sa vie de missionnaire: établir un missionnaire résident à Nelson-House. (Voy. IIe partie, ch. 2.) Il y envoie le Père Trudeau qui, l'année précédente, avait terminé ses études théologiques au scolasticat d'Edmonton. Jusque-là, ce poste avait été desservi par le missionnaire de Pakitawagan.

Cette période de l'épiscopat de Mgr Charlebois, que nous venons de raconter, fut certes assez mouvementée. Cependant, elle fut calme, si on la compare à celle dont nous allons entreprendre le récit dans le chapitre suivant, où nous verrons les épreuves les plus terribles se mêler à de bien douces consolations.

CHAPITRE V

Épreuves et consolations (1923-1930)

Déjà, dans la première période de son épiscopat, Mgr Charlebois avait eu à subir bien des épreuves: la mort du jeune Père Le Blanc et le premier incendie de l'Ile-à-la-Crosse entre autres, sans compter la mort de sa sœur Alma et de ses frères Alcide et Procule. Mais, dans les derniers mois de 1923, commence pour lui une série d'épreuves, en quelque sorte ininterrompue pendant sept ans. Ces épreuves furent cependant mêlées de quelques consolations. Mais les plus efficaces de ces consolations, il les puisa dans son esprit de foi.

La première de ces épreuves fut la noyade de l'Ile-à-la-Crosse. Dans les derniers jours de septembre 1923, les enfants de l'école s'en allaient faire une espèce de pique-nique, dans le but de cueillir des fruits sauvages dans les bois. Les petites filles, avec quelques Sœurs, étaient dans un grand esquif, mû par un moteur à gazoline, que dirigeait le Père Rossignol, directeur de la mission. Les petits garçons, sous la surveillance de Sœur Nadeau, étaient dans un grand canot, que remorquait l'esquif. Malheureusement, ce canot toucha un piquet de rêts, planté au fond du lac, dont la tête était recouverte par l'eau. La violence du choc, la vitesse aidant, fit chavirer le canot et rompit l'amarre qui l'attachait à l'esquif. Celui-ci vira de bord immédiatement, mais on ne put repêcher que cinq des petits garçons; trois de leurs compagnons, ainsi que la Sœur, coulèrent, frappés probablement de congestion, car l'accident eut lieu peu de temps après le dîner. Lorsqu'on put les retirer de l'eau, ils étaient morts.

Cet accident fut un coup terrible pour Mgr Charlebois. Le 1er octobre, il écrivait à la Supérieure générale des Sœurs

Grises de Montréal: « Aujourd'hui, nous est arrivée de l'Ile-à-la-Crosse une bien triste dépêche. Vous avez dû en recevoir une semblable; c'est que la bonne Sœur Nadeau s'est noyée avec trois de ses élèves. Je comprends votre affliction; la perte d'une Sœur si jeune, si capable, et si prometteuse pour l'avenir; et cela, en si peu de temps, et d'une manière si tragique! Je prends une grande part à votre affliction. Sans doute, je me soumets à la volonté de Dieu, mais je ne peux m'empêcher de regretter cette perte. Avec vous, je me consolerai en priant pour le repos de son âme. »

L'émotion causée par ce pénible accident était à peine calmée, qu'un nouveau deuil s'abattait sur le vicariat du Keewatin et la communauté des Sœurs Grises. Vers la mi-novembre, la Sœur Saint-Nazaire, tante de Sœur Nadeau, ancienne supérieure de l'Ile-à-la-Crosse, et, en ce moment, supérieure du couvent de Beauval, était emportée par une espèce de fièvre typhoïde qui, depuis un an, parcourait le pays et avait fait beaucoup de victimes. Avant de mourir, la Sœur aurait dit: « C'est assez; cette maladie ne fera plus de victimes. » Et de fait, elle fut la dernière à mourir de cette épidémie, qui cessa aussitôt après sa mort.

A la nouvelle de ce nouveau deuil, Mgr Charlebois écrivait à la Supérieure générale: « Le bon Dieu n'a pas daigné nous exaucer; Il nous a enlevé la bonne, la sainte Sœur Saint-Nazaire. Quelle épreuve pour l'école de Beauval! Quelle perte pour votre communauté! Quelle perte pour nos missions indiennes! Elle était si bien identifiée à cette œuvre! Cette mort, après la noyade de l'Ile-à-la-Crosse, nous laisse le cœur navré de douleur. »

Au mois de décembre, le P. Vézina, rappelé au Manitoba, fut remplacé au Pas par le Père Paquet (Elzéar). Celui-ci, très dévoué, très zélé, rendra les plus grands services pendant plusieurs années. Malheureusement, de faible santé, il ne tardera pas à succomber à la tâche.

Au printemps de 1924, la mission montagnaise de la Rivière-au-Bœuf qui, jusque-là, avait été desservie, partie par les missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse, partie par ceux du Portage La Loche, reçut son missionnaire résident, dans la personne du Père Moraud.

Pendant l'été de cette année, le vicariat du Keewatin fit une précieuse acquisition: ce fut celle du Père Adam (Médéric), qui s'en vint de l'Est, pour tâcher de rétablir sa santé minée par une consomption imparfaitement guérie. Le climat de l'Ouest lui fut favorable, et il rendit les plus précieux services comme professeur et modérateur du scolasticat de Beauval. Mgr Charlebois avait beaucoup d'estime pour sa science et son dévouement, et il comptait beaucoup sur lui.

A l'automne de 1924, eut lieu la fondation de la mission esquimaude de la Pointe-aux-Esquimaux, qui fut mise sous la protection de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle se trouve à mi-chemin entre Churchill et Chesterfield. Cette fondation avait été décidée lors du voyage de Mgr Charlebois au pays des Esquimaux, l'année précédente (voy. ch. IV.) Elle fut construite avec les planches d'une ancienne bâtisse de la police à Churchill; bâtisse que le Gouvernement avait cédée à Mgr Charlebois. Avec ces planches, qui furent transportées à la Pointe-aux-Esquimaux, le Père Ducharme et le Frère Girard se bâtirent à la hâte une maison, dans laquelle ils s'installèrent vaille que vaille pour l'hiver. Pendant ce temps-là, le Père Turquetil s'en allait représenter le vicariat du Keewatin à l'exposition missionnaire de Rome, et le jeune Père Honoré Pigeon, neveu de Mgr Charlebois, allait tenir compagnie au P. Duplain à Chesterfield.

Pendant que les missionnaires des Esquimaux étaient ainsi occupés, le vicaire apostolique du Keewatin, rendu dans l'Est du Canada, s'y occupait activement à recueillir des aumônes pour la fondation des deux autres missions esquimaudes dont il a été question plus haut (voy. ch. IV). Il chargea, entre autres, une de ses principales bienfaitrices, Madame Beauregard, de faire rafler un capot de fourrure, qui lui avait été donné par le chanoine Pelletier, et qu'il trouvait trop beau pour lui. Dans plusieurs lettres, datées de cette époque, nous voyons qu'il supplie ses bienfaitrices de se hâter, car ces fondations en pays esquimau deviennent urgentes, à cause de l'activité des ministres protestants. Ceux-ci, jusque-là parfaitement indifférents au salut des Esquimaux, sont devenus tout à coup pleins de zèle, pour entraver l'œuvre des missionnaires catholiques. N'ayant pu les précéder à la Pointe-aux-Esquimaux, ils veulent

aller s'établir à Baker Lake et à Repulse Bay. Il s'agit donc de s'y installer avant eux. « Car, s'ils nous y précèdent, il sera bien difficile de les en déloger », écrit Mgr Charlebois.

Il recueillit une somme importante pour ces deux fondations; fondations qu'il n'eut pas à faire lui-même; car, au printemps de 1925, la Congrégation de la Propagande sépara les missions de la Baie d'Hudson du vicariat du Keewatin, pour en faire une préfecture apostolique, qu'elle confia au Père Turquetil. A en juger au point de vue de la prudence humaine, cette mission semblait prématurée. Mais, d'autre part, elle se faisait avec une rapidité si en dehors de la lenteur ordinaire des Congrégations romaines, qu'on ne peut l'expliquer que par une intervention directe de la Providence.

Aussi Mgr Charlebois, d'abord un peu surpris par la soudaineté de la chose, et un peu affligé de perdre contact avec ses chers Esquimaux, auxquels il s'était beaucoup attaché, ne tarde-t-il pas à considérer cela avec les yeux de la foi, et, regardant la décision de Rome comme la manifestation de la volonté divine, il accepte de bon cœur une chose qu'il avait désirée lui-même comme devant favoriser grandement le développement de ces missions, et qui, de fait, l'a favorisé, ainsi que l'événement l'a montré.

Il remit donc au nouveau préfet apostolique l'argent qu'il avait recueilli pour ces missions (6,800 dollars); ce qui, joint aux aumônes reçues directement par Mgr Turquetil lui-même, permit à celui-ci de fonder les deux missions en question, et de préparer de nouveaux établissements.

Au printemps de cette année 1925, Mgr Charlebois subit une nouvelle attaque d'érésipèle, pendant la tournée de confirmation qu'il faisait dans le diocèse de Montréal, et qui l'obligea à faire un séjour assez long à l'Hôtel-Dieu. Reparti pour Le Pas sans être parfaitement guéri, il dut, en arrivant, aller passer quelques jours à l'hôpital, pour achever de se remettre.

Cependant, le vicaire apostolique du Keewatin n'avait point oublié les préoccupations de l'ancien missionnaire du Cumberland, relatives à l'instruction et à l'éducation des enfants indiens de ce district. (Voy. IIe partie, ch. III.)

Les négociations commencées avec le Gouvernement pour l'érection d'une école-pensionnat au Cumberland, s'étaient poursuivies à intervalles assez irréguliers, sans aucun résultat. Enfin elles aboutirent en 1925, grâce surtout à l'intervention du Père Joseph Guy, qui, dans sa nouvelle position à l'université d'Ottawa, n'oubliait pas les missions du Keewatin, aux intérêts desquelles il avait tant travaillé, alors qu'il était procureur au Pas. La construction de l'école, qui devait se faire aux frais du Gouvernement, commença au printemps de cette année; non pas au Cumberland même, mais à une trentaine de milles plus au nord, à Sturgeon-Landing, sur les bords du lac Esturgeon, à l'embouchure de la rivière du même nom; rivière si connue dans les récits des anciens voyageurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sous le nom peu sympathique de « Rivière Maligne ». On choisit cet emplacement, comme plus central que le Cumberland, pour les Indiens dont l'école devait abriter les enfants.

En reconnaissance des bons soins que le Père Guy avait donnés à cette affaire, il fut convenu, entre le Gouvernement et Mgr Charlebois, que le nouvel établissement porterait le nom d'« Ecole Guy ».

Au commencement de février 1926, Mgr Charlebois se rendit à Beauval, pour y fêter le centenaire de l'approbation des Règles des Oblats. Il se proposait d'y présider la retraite annuelle des Pères et des Frères du district de l'Ile-à-la-Crosse; retraite qui devait servir de préparation à la fête du centenaire, et aussi à l'ordination du Frère scolastique Lavoie, auquel Monseigneur se proposait de conférer l'ordre de la prêtrise, dans l'église de l'Ile-à-la-Crosse, le dimanche qui suivrait la fête.

Comme cette année, le 17 février, jour anniversaire de l'approbation des Règles, tombait le mercredi des Cendres, la fête fut renvoyée au 18. Le lendemain, 19 février, toute la communauté déjeunait joyeusement à Beauval, et toute une caravane se préparait à partir pour se rendre à l'Ile-à-la-Crosse, afin d'assister à la cérémonie de l'ordination. « Nous étions sur le point de partir, écrit Mgr Charlebois, lorsqu'une dépêche arriva, nous annonçant la triste nouvelle que le couvent de

cette même mission était en feu. Quel coup! Quelle consternation! Quelle épreuve! Les pleurs succèdent subitement aux accents d'une joie débordante. Tous les cœurs semblent transpercés de douleur. Le Père Rossignol, directeur de cette pauvre mission de l'Ile-à-la-Crosse, était venu faire sa retraite avec nous. Je me rendis seul avec lui au lieu du sinistre. Quel désastre! Rien que des débris fumants! Les enfants et les Sœurs sont entassés dans la résidence des missionnaires. Le feu a été mis par un tuyau surchauffé, à cinq heures du matin, pendant que tous étaient encore au lit. Grâce à Dieu, il n'y eut aucune perte de vie. C'est la deuxième fois que ce couvent est la proie des flammes depuis six ans. Les pertes sont complètes, vu que les compagnies d'assurance ne veulent prendre aucun risque dans ces missions lointaines. En face de cette épreuve, le courage a subi un rude choc; il a été même question de ne pas rebâtir. Mais le bon Dieu nous a fait comprendre notre lâcheté et notre manque de confiance en la Providence. Il fut donc décidé de rebâtir dès l'été prochain. Je termine en sollicitant le secours de bonnes prières, et aussi de charitables aumônes. »

Il ne pouvait plus être question d'aller faire l'ordination du Frère Lavoie à l'Ile-à-la-Crosse. Il fut ordonné dans la chapelle de l'école indienne, à Beauval.

Comme compensation au désastre de l'Ile-à-la-Crosse, Mgr Charlebois eut la consolation de pouvoir ouvrir une nouvelle mission en plein pays méthodiste, au lac des Iles (Island Lake) à environ cent cinquante milles à l'est de Norway-House. Dès le mois d'avril 1926, le Père Dubeau, jusque-là missionnaire à Norway-House, s'y rendit avec deux frères convers, pour y bâtir une maison-chapelle. Monseigneur l'inaugura dans les premiers jours de juillet. Les Sauvages étaient très bien disposés envers la religion catholique. Dans le cours des voyages qu'il y avait faits précédemment, le Père Dubeau en avait instruit quelques-uns, et les avait disposés à abjurer le méthodisme; de sorte que Son Excellence put recevoir trente-six abjurations. C'était le premier noyau catholique dans cette mission, noyau qui ne tarda pas à grossir: avant la fin de l'année, il était de cent sept, et plusieurs autres protestants se faisaient instruire. Ces perspectives comblèrent de joie le cœur du zélé pasteur.

Malheureusement, cette mission est d'accès très difficile. Monseigneur mit quinze jours pour y arriver. Le voyage se fit par des chemins impossibles, et il arriva bien fatigué. L'approvisionnement sera donc très difficile et très coûteux. Pour en assurer l'avenir, la nouvelle mission fut mise sous le patronage de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Une autre consolation qui fut bien douce au cœur du vicaire apostolique du Keewatin, fut l'arrivée de sept religieuses de Saint-Joseph, dont la maison mère est à Saint-Hyacinthe. Elles venaient desservir l'école Guy, à Sturgeon-Landing; école dont nous avons vu commencer la construction l'année précédente. Arrivées au Pas le 7 septembre, elles embarquèrent, le 9, sur le « Nipawin », pour aller prendre possession de leur nouveau poste, en remontant la Saskatchewan et en faisant la traversée du lac Cumberland et du lac Esturgeon.

Monseigneur partit avec elles, pour aller les installer. Mais cette installation fut plutôt précaire. Grâce à la lenteur et à la négligence bien connue des services gouvernementaux dont dépendait la construction, rien n'était prêt ni fini, alors que tout aurait dû être terminé au mois d'août. Les Sœurs et les enfants durent s'installer comme ils purent, au milieu des ouvriers qui encombraient la maison. Il n'y avait même ni literie, ni vaisselle, et maîtresses et élèves durent coucher par terre pendant plusieurs semaines. Ce ne fut qu'au mois de décembre que tout fut terminé. Le Père Doyon fut chargé de la direction de cette école.

Au mois de janvier 1927, eut lieu à la cathédrale du Pas, l'ordination des Frères Gagnon (François) et Gauthier (Irénée), scolastiques de Beauval. Dans le courant de l'été précédent, le Père Chamberland, également de Beauval, avait été ordonné dans l'Est. Ces nouveaux prêtres ne devaient terminer leurs études théologiques qu'au mois de juin, de même que le Père Lavoie, ordonné au mois de janvier précédent, ainsi qu'il a été dit plus haut. Cela promettait un renfort de quatre missionnaires pour le vicariat.

L'année 1927, qui s'annonçait sous de si heureux auspices, fut au contraire l'année des grandes épreuves et des grandes catastrophes.

Le premier deuil fut la mort de mademoiselle Anna Birs qui, depuis 1912, tenait le ménage de l'évêché. C'était le modèle de la bonne ménagère, qui, sans bruit, sans se laisser pour ainsi dire apercevoir, veillait à tout et prenait soin de tout ce qui regardait la cuisine, la lingerie et l'ordre dans l'intérieur de la maison: une sainte âme, qui, sans avoir fait profession, pratiquait toutes les vertus de la vie religieuse. Elle expira doucement, le 12 janvier 1927, après une longue maladie patiemment supportée. Sa mort fut une grande perte pour Mgr Charlebois.

Quelques semaines plus tard, le 4 février, une perte encore plus sensible pour ce dernier, fut celle du Père Paquet. Depuis son arrivée au Pas, au mois de décembre 1923, ce Père était le bras droit de l'évêque missionnaire. Arrivé avec une santé déjà fort ébranlée, il n'en avait pas moins travaillé comme deux hommes valides, comme curé, vicaire délégué et procureur des missions. Bien vite cependant, la faiblesse de sa santé avait obligé Monseigneur à lui enlever la cure de la cathédrale, pour la confier à l'abbé Marchand. Mais les soins de la procure, l'administration du vicariat dont il restait chargé pendant les longues et nombreuses absences de l'évêque, étaient encore des charges trop lourdes pour lui. Dans le courant de janvier 1927, de violentes hémorragies l'obligèrent à se retirer à l'hôpital, où il expira, le 4 février.

La mort du Père Paquet laissait Mgr Charlebois seul à l'évêché, avec l'abbé Marchand. Celui-ci était un prêtre séculier, qui, aussitôt après son ordination, était arrivé au Pas en 1919. Depuis, comme vicaire de la cathédrale, et parfois même comme procureur intérimaire des missions, il n'avait cessé de rendre les plus grands services. En 1926, il avait été nommé curé de la cathédrale, charge qu'il occupe encore aujourd'hui, et que la vigueur de sa constitution lui permettra sans doute d'occuper pendant de longues années encore, pour le plus grand bien des paroissiens du Pas. La mort du Père Paquet l'obligea de joindre à ses travaux de curé, ceux de procureur des missions et de vicaire délégué, fonctions qu'il remplira jusqu'à ce que le Père Martin Lajeunesse vienne l'en décharger.

Les derniers mois du Père Paquet comme procureur du vicariat, avaient été consacrés à la surveillance des travaux de

construction du nouvel évêché. Entrepris au cours de l'été 1926, ces travaux étaient presque terminés au moment de sa mort. Il ne restait plus à faire que les derniers aménagements intérieurs. Le 3 mars, Mgr Charlebois put s'installer dans sa nouvelle demeure.

On lit à ce sujet dans le « Codex » du Pas: « Pour la première fois, Monseigneur peut dire qu'il est chez lui, depuis bientôt dix-sept ans qu'il est évêque. Jusqu'à présent, il a résidé à divers endroits. En 1911, il habita une pauvre maison de sauvage. Il passa quelques mois dans une partie de l'hôpital actuel. A l'arrivée des Sœurs Grises, le 3 avril 1912, il émigra dans la bâtisse où sont maintenant les Sœurs de la Présentation. Il habita le soubassement et le premier étage, pendant que l'étage supérieur servait de cathédrale. A l'arrivée des Sœurs de la Présentation, en 1918, Monseigneur passa dans une allonge qu'on venait de construire à l'hôpital. C'est là qu'il resta, jusqu'en mars 1927. » (*Codex* 2, pp. 91-92.)

Quelques jours après son installation dans son nouvel évêché, Mgr Charlebois écrivait à l'une de ses bienfaitrices, madame Beauregard: « Nous voilà dans notre nouvel évêché... Ce n'est pas un château, mais une maison convenable... » Assurément, il n'y a point de luxe dans cet évêché, qui pourrait plutôt passer pour un beau presbytère. Mais, pour le faire tel qu'il est, ses collaborateurs furent obligés de lui faire presque violence. Il trouvait cela trop dispendieux; et dans ses appartements privés, il ne voulut aucun ameublement qui ne fût absolument nécessaire: un bureau, son lit, et quelques chaises. Il ne voulut jamais rien de plus.

Le lendemain de Pâques, 18 avril, il partit, comme à l'ordinaire, pour aller aider à l'administration du sacrement de confirmation dans le diocèse de Montréal. Il comptait, comme d'habitude, profiter de ce voyage pour recueillir quelques aumônes, et surtout pour travailler à obtenir un Père qui pût lui servir de grand vicaire et de procureur, à la place du regretté Père Paquet. Malgré toutes ses démarches, il ne put rien obtenir. De plus, étant tombé malade pendant le travail des confirmations, il dut passer deux semaines à l'Hôtel-Dieu, et s'en retourner sans avoir obtenu grand'chose en fait d'aumônes.

Ce voyage fut donc pour lui très fatigant, et à peu près infructueux.

Cependant, le Père Martin Lajeunesse, directeur de l'école de Beauval, très fatigué, était venu au Pas, le 9 avril, prendre du repos et se faire soigner. A la fin de mai, bien qu'imparfaitement remis, il se disposait à retourner à Beauval, lors du retour de Monseigneur. Celui-ci lui dit de rester à l'évêché, et de remplir la charge de procureur et de vicaire délégué provisoirement, en attendant qu'il pût en trouver un autre. Ce provisoire a duré six ans, jusqu'à ce que le Père Martin ait été sacré coadjuteur du vicaire apostolique du Keewatin, avec future succession, en 1933.

Aussitôt revenu de l'Est, l'infatigable Prélat s'occupe de mettre sa correspondance à jour et de régler les affaires urgentes. Puis, dès le 18 juin, il part pour visiter les missions du district de l'Ouest. A son passage à Prince-Albert, Mgr Prud'homme, qui depuis longtemps désirait visiter ces missions, se joignit à lui, et tous les deux se rendirent à l'Ile-à-la-Crosse, afin d'inaugurer le couvent qui venait d'être reconstruit, après l'incendie de l'année précédente.

L'inauguration venait d'avoir lieu, et tout le monde était dans la joie, lorsque le Père Ducharme arrive du Portage La Loche, annonçant que le dimanche précédent, le 19 juin, le feu avait pris au presbytère pendant la grand'messe. La maison avait été complètement rasée par les flammes, sans qu'on pût rien sauver. Les deux Pères, Ducharme et Pioger, et le Frère Lefèvre n'ont que les habits qu'ils portaient sur eux au moment de l'incendie. Ils ont été obligés de se retirer dans une cabane de Sauvage, et emprunter des couvertures pour la nuit.

Cette nouvelle changea la joie en tristesse. Mais ni le Père Ducharme, ni son évêque ne se découragent. La reconstruction du presbytère est immédiatement décidée, et, pendant la visite qu'il fit au Portage La Loche quelques jours après, le courageux Prélat prit toutes les dispositions pour que les travaux commencent de bonne heure le printemps suivant.

Au retour de ce voyage, l'évêque missionnaire alla visiter les chrétiens épars sur la ligne du chemin de fer de la Baie d'Hudson. Puis, le 15 août au soir, il part en canot, avec le Père Martin Lajeunesse et un Frère scolastique, pour se rendre

à Sturgeon-Landing, où devait avoir lieu l'inauguration solennelle de l'école « Guy ». Nous avons vu que cette école avait été ouverte dès l'automne précédent, mais sans aucune cérémonie. Une pluie battante accompagna les voyageurs jusqu'à la mission du Cumberland, où les deux jeunes arrivèrent exténués, tandis que Monseigneur semblait faire un voyage de plaisir. Du Cumberland à Sturgeon-Landing, le voyage se fit par un beau temps, et ne fut marqué par aucun incident.

Le 18, eut lieu la bénédiction solennelle, ainsi que l'inauguration de l'école, au milieu d'une affluence considérable d'Indiens, en présence de l'agent des Sauvages et d'un grand nombre de missionnaires venus des missions voisines. Etaient aussi présents deux des anciens collaborateurs du vicaire apostolique du Keewatin au Pas, les Pères Vézina et Guy. Ce dernier, dont l'école portait le nom, avait puissamment aidé à son érection.

Cependant, malgré les menées des ministres méthodistes, on avait fini par obtenir du Gouvernement l'autorisation d'ouvrir une petite école-pensionnat à Norway-House; école dont les Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe, déjà en charge de l'hôpital du Pas, avaient consenti à se charger. Au mois de juin 1927, trois Sœurs étaient parties du Pas pour aller ouvrir cette école: les Sœurs Brault, Pelletier et Lajeunesse. A la fin d'octobre, les Sœurs Saint-Eugénie et Sophie devaient aller les rejoindre. Mais, maîtresses et élèves étaient logés dans un local provisoire assez misérable. Il était nécessaire de construire un établissement pouvant contenir une trentaine de pensionnaires. Pour en choisir le site, Monseigneur résolut d'y aller voir, et de profiter de l'occasion pour visiter les chrétientés le long de la Saskatchewan et pousser jusqu'à Cross-Lake.

Le 24 août, il part accompagné du Père Trudeau, directeur de l'école de Cross-Lake, venu pour assister à l'inauguration de l'école de Sturgeon-Landing. Ils étaient seuls, dans un canot à moteur; ils s'égarèrent sur le lac des Cèdres, ce qui leur fit perdre un temps assez considérable: de sorte qu'en arrivant au Grand-Rapide, ils apprirent que le bateau qu'ils devaient prendre pour traverser le lac Winnipeg venait de partir, et qu'il ne voyagerait plus cet automne. Force leur est donc de risquer la

traversée seuls, dans leur petit canot. Dès leur départ du Grand-Rapide, ils sont contrariés par le mauvais temps. Dans l'après-midi du troisième jour, ils sont encore à une vingtaine de milles de Mossy-Point; pointe qui marque la fin du lac Winnipeg et de l'autre côté de laquelle ils seraient à l'abri. Mais, pour l'atteindre, il faut longer une falaise à pic, qui n'offre aucun point de débarquement. Il n'y avait pas à s'y risquer par le gros temps qu'il faisait.

Au soleil couchant, le vent étant tombé, Monseigneur est d'avis de profiter du calme pour se remettre en route. Le Père Trudeau trouve que c'est bien dangereux de se risquer pendant la nuit, le long de cette falaise inabordable; car, si le vent reprenait, il serait bien difficile de se garer des vagues dans l'obscurité, et on ne pourrait aborder nulle part. Enfin, l'avis de Monseigneur prévaut et ils partent. Au moment du départ, il fait déjà sombre; au bout d'une heure, l'obscurité est complète. Et voilà que le vent s'élève, venant du large, c'est-à-dire, d'une distance de deux cents milles. Les vagues ne tardent pas à devenir énormes, et pas une place où l'on puisse aborder. Pour comble de malheur, voilà que le moteur s'arrête, parce qu'il n'y a plus de gaz dans le réservoir. Impossible de le remplir par cette obscurité et avec ce vent. Le pauvre canot ne gouvernant plus, est pris par une grosse vague, et précipité contre la falaise, qui, heureusement est de glaise à cet endroit. S'il y avait eu des rochers, le canot s'y serait brisé. Il était intact, mais n'en valait guère mieux.

Les deux pauvres naufragés, les pieds dans l'eau, recouverts à chaque instant par les vagues qui arrivent du large et menacent de les emporter avec leur canot, ont fort à faire pour retenir celui-ci. Enfin ils s'aperçoivent qu'à trois ou quatre pieds au-dessus du niveau du lac, il y a un petit renfoncement dans la falaise, où leurs bagages seraient en sûreté. Après bien des efforts, ils parviennent à les y déposer, et tâchent ensuite d'y hisser leur canot. Mais, ne pouvant y parvenir, ils l'attachent à un arbre, qui, par bonheur, se trouvait proche, et le laissent ainsi suspendu le long de la falaise.

Pour eux, ils ne pouvaient camper là. Il fallait monter jusqu'au haut de cette falaise à pic, ce qui n'était pas facile, dans

la nuit noire, et chargés de leurs couvertures toutes imbibées d'eau. Enfin, ils arrivent en haut, Dieu sait dans quel état: trempés jusqu'aux os et tout couverts de boue. Ils espéraient pouvoir faire un bon feu et se sécher un peu. Or, en haut de la falaise, il n'y a pas de bois! Fatigués et épuisés comme ils sont, ils doivent se coucher dans leurs habits mouillés, et s'envelopper dans ces couvertures plus qu'humides.

La fatigue aidant, ils finissent quand même par dormir un peu; et le lendemain, en s'éveillant, ils s'aperçoivent que le calme est revenu; mais ils constatent que, dans leur débarquement précipité de la nuit, une grande partie de leurs effets ont été emportés par les vagues, entre autres, à peu près toute leur provision de gazoline. Il n'en restait qu'une toute petite quantité, au fond d'un baril qu'ils croyaient vide. Cela suffit cependant pour leur permettre d'atteindre le prochain dépôt, à l'entrée de la rivière Nelson.

De là à Norway-House, et de Norway-House à Cross-Lake, le voyage se fit sans incident remarquable. De Cross-Lake, Monseigneur se rendit au mille 185 sur la ligne du chemin de fer de la Baie d'Hudson, où il prit le train. Le 20 septembre, il est de retour au Pas, bien fatigué, et la nouvelle qu'il apprend en descendant du train, n'est pas pour le remettre de sa fatigue.

Quelques instants avant son arrivée, on avait reçu à l'évêché une dépêche annonçant que, dans la nuit du 19 au 20 septembre, l'école indienne de Beauval avait été la proie des flammes, et qu'une religieuse, avec dix-neuf petits garçons, avaient peri dans l'incendie.

Le feu, découvert entre onze heures et minuit, avait évidemment été allumé par des mains criminelles, puisqu'on découvrit trois foyers d'incendie. Ceci explique que le dortoir où dormaient les plus petits garçons, sous la surveillance de Sœur Léa, ait été entouré par les flammes avant que l'alarme fût donnée. Lorsqu'on voulut essayer d'aller à leur secours, les pauvres petits avaient déjà disparu dans le brasier: un escalier intérieur, par lequel ils avaient tenté de se sauver, s'était écroulé sous eux.

Cette nouvelle, jointe à la fatigue éprouvée pendant le voyage de Cross-Lake, accabla Mgr Charlebois et l'empêcha de

dormir pendant plusieurs nuits. Le 21 septembre, il écrit au Père Guillaume: « Je suis revenu hier de la visite à nos lointaines missions de Norway-House et de Cross-Lake. Le trajet a été très pénible. Nous avons failli périr deux fois sur le grand lac Winnipeg. Je suis fatigué, épuisé. Il est deux heures après minuit. Je me mets à écrire parce que je ne peux pas dormir. C'est que je suis encore sous le coup d'une bien terrible épreuve: notre grande école indienne de Beauval a été la proie des flammes la nuit dernière à minuit. Un dortoir a été cerné par le feu, une religieuse et dix-neuf petits garçons on péri. Ces pertes de vie me crèvent le cœur. Je pleure, je pleure malgré moi. Très rarement un malheur m'a aussi profondément affecté. Je baise volontiers la main du bon Dieu qui m'éprouve, mais la pauvre nature ne peut s'empêcher de ressentir le coup et de gémir. »

Heureusement qu'à Beauval on put préserver les bâtiments du scolasticat, auquel on était en train de construire une allonge. Après l'incendie, les Sœurs avec leurs enfants allèrent se loger dans cette allonge. Elles s'y installèrent comme elles purent, plutôt mal que bien, car rien n'était terminé. Dès le lendemain, on renvoya dans leurs familles tous les enfants dont les parents étaient assez proche et on ne garda que les orphelins et ceux dont les parents étaient trop éloignés; en tout, une vingtaine. Ies Sœurs continuèrent à faire la classe à ces élèves, en attendant qu'on puisse rebâtir l'école.

Malheureusement, le Gouvernement ne se pressa pas. On dut rebâtir aux frais du vicariat, avec promesse du Gouvernement de rembourser plus tard, à condition de faire approuver les plans et les dépenses. Ceci fit traîner les travaux, et ce fut seulement au commencement de 1932 que les classes purent s'ouvrir dans la nouvelle école, bien que, dès 1930, la chapelle et les soubassements contenant cuisine, lavoir, fournaises, etc., fussent terminés.

La nouvelle école est une belle construction en briques, à l'épreuve du feu. Les briques ont été faites sur place. Mais ce ne fut que bien longtemps après, que Mgr Charlebois put se faire rembourser des dépenses faites par la mission pour la construction de cette école. Naturellement, il ne fut pas question des intérêts des sommes avancées. Le Gouvernement paya environ



1 2 3

1. T. Rév. Père J. Pietsch, assistant du Supérieur Général.
2. Mgr O. Charlebois.
3. Rév. Père J.-M. Pénard, o.m.i., auteur de ce livre.



1 2 3 4 5

Les cinq frères:

1. Jean, prêtre séculier, décédé.
2. Guillaume, o.m.i.
3. Ovide, o.m.i.
4. Charles, o.m.i.
5. Emmanuel, prêtre séculier, décédé.



Hôpital du Pas, Œuvre de Mgr Charlebois.



Un festin en tournée de mission.



En attendant le souper, Monseigneur pêche « à la trôle ».



Arrivée de Monseigneur chez le Père Dubeau, o.m.i., missionnaire isolé de Island Lake.

cent trente-cinq mille dollars pour cette construction. S'il avait fait faire les travaux lui-même, cela lui aurait certainement coûté plus de deux cent mille dollars. Car, pour un tout petit hôpital qu'il a fait construire à l'Ile-à-la-Crosse, et que des ouvriers du pays auraient construit pour moins de vingt mille dollars, il a dépensé plus que pour l'école de Beauval.

Cependant, Dieu qui mélange toujours les consolations aux épreuves qu'il impose à ses serviteurs, ne tarda pas à verser un baume précieux sur la plaie vive que la catastrophe de Beauval avait faite au cœur de Mgr Charlebois. Ce fut la proclamation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus comme « patronne spéciale de tous les missionnaires hommes et femmes, et des missions existant dans tout l'univers, au même titre et avec les mêmes privilèges liturgiques que saint François-Xavier. »

Ce grand événement fut sans doute, en premier lieu, l'œuvre de Dieu, qui voulait procurer sa gloire en glorifiant son humble servante, et encourager les missionnaires en leur donnant au ciel une puissante protectrice. Il n'en est pas moins vrai que les instruments dont il se servit pour promouvoir cette œuvre, furent le vicaire apostolique du Keewatin et un humble chrétien de la province de Québec, monsieur Paul-A.-Lionel Bernard, de Belœil.

Monsieur Bernard avait une grande dévotion pour la petite Thérèse de Lisieux bien longtemps avant la canonisation de celle-ci. Pour demander sa béatification, il s'était même fort employé à faire signer une supplique au Saint Père, à laquelle le vicariat du Keewatin fournit plusieurs centaines de signatures de missionnaires et d'Indiens cris et montagnais. Après la canonisation, en 1925, il s'occupait de faire signer par les Ordinaires du Canada, une adresse de remerciements au Souverain Pontife. Déjà plusieurs archevêques et évêques avaient signé cette adresse, lorsque, vers la fin de mai, il rencontre Mgr Charlebois à Montréal. Il connaissait la dévotion pour la petite sainte, du vénéré prélat qui l'avait secondé de tout son pouvoir à propos de la supplique pour la béatification; aussi ne s'inquiétait-il nullement de sa signature, bien persuadé qu'il la donnerait avec enthousiasme.

Quelle pénible surprise lorsque, à la présentation de l'adresse, Mgr Charlebois répondit: « Je ne signerai pas cela ». — Aux instances de M. Bernard, il répéta « Non. » — Puis, après un silence: « Voyez-vous, quant à écrire au Pape, je lui demanderais quelque chose. — Et que lui demanderiez-vous, Monseigneur? — Je lui demanderais de proclamer sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus patronne des missions et des missionnaires. — Voilà, Monseigneur, un incomparable projet de supplique; mais, si vous me permettez d'exprimer ma pensée, un projet qui ne regarde que l'épiscopat des missions. Excellence, daignez signer mon « adresse »; il ne faut pas qu'elle parte pour Rome sans votre signature; ça ferait de la peine à votre petite Thérèse et à ses Sœurs du Carmel. Et je m'engage à faire le travail de la supplique des missionnaires. »

Sur cette promesse, Mgr Charlebois signe l'adresse; et, aussitôt après, il se met à l'œuvre avec son « secrétaire ». Une supplique rédigée par eux, demandait au Souverain Pontife de proclamer la nouvelle sainte, patronne spéciale des missionnaires. En quelques mois, la supplique reçoit les signatures de tous les Ordinaires canadiens ayant des missions indiennes dans leurs territoires (douze signatures). Au mois de janvier 1926, cette supplique était envoyée à Rome, et le cardinal Sincero acceptait de la présenter au Souverain Pontife. Cette présentation avait lieu au mois de mars; et le cardinal Sincero en rendait compte aux expéditeurs en ces termes:

« Sa Sainteté accueillit la supplique avec beaucoup de bienveillance et me conseilla de m'entendre avec le cardinal Von Rossum, préfet de la Propagande, et ensuite avec le préfet de la Congrégation des Rites, le cardinal Vico.

« Le Cardinal Von Rossum fut très satisfait de cette louable initiative; puis il demanda si sainte Thérèse devait être nommée patronne des missions canadiennes seulement ou de toutes les missions du monde. — Dans ce second cas, — il me semble que c'est celui que vous désirez, — Son Eminence a suggéré de recueillir les adhésions des missions françaises, italiennes, belges, etc., de manière que toutes les missions soient représentées dans ce plébiscite en faveur de la céleste patronne des missionnaires. »

C'était en effet ce que voulait Mgr Charlebois. Aussi dès le mois d'avril, mit-il en mouvement son secrétaire bénévole, et

le fit-il correspondre avec tous les Ordinaires du monde catholique exerçant leur apostolat parmi les infidèles, les hérétiques ou les schismatiques, avec prière de vouloir bien joindre leurs signatures à celles des Ordinaires du Nord Canadien.

Au mois de mars 1927, deux cent vingt signatures d'Ordinaires des missions de tous les pays, depuis les pôles jusqu'à l'équateur, de tous les rites et de toutes les langues, parvenaient à monsieur Bernard, accompagnées pour la plupart de lettres enthousiastes, chantant sur tous les tons les louanges, et célébrant les bienfaits de la petite « semeuse de roses ». Plusieurs des prélats avaient fait accompagner leur propre signature de celles d'un nombre imposant de leurs missionnaires. Ces signatures, jointes à celles des douze Ordinaires canadiens précités, arrivaient au chiffre respectable de deux cent trente-deux. C'était presque un concile !

Toutes ces signatures furent réunies en un magnifique volume, artistement calligraphié et superbement enluminé par la Révérende Mère Marie-de-l'Incarnation, des Ursulines de Trois-Rivières.

Ce volume fut envoyé au Cardinal Sincero, qui, le 14 octobre 1927, le remit à Sa Sainteté Pie XI. Celui-ci le trouva très beau, fut ému par le nombre des signatures et les accents des signataires, et promit de se faire lui-même l'avocat de la cause auprès de la Congrégation des Rites et de la Propagande.

Mais il s'agissait de faire accepter cette requête par ces deux Congrégations romaines. Or, il était à prévoir qu'on y rencontrerait quelques difficultés. Pensez-donc! une femme patronne des missions! C'était tellement contraire aux traditions et aux formes reçues! Mais la petite Thérèse ne se laisse pas empêtrer dans les maquis de la procédure; elle mène les choses rondement, selon son habitude. N'avait-elle pas déjà conquis S. S. Pie XI !

Or, il advint que, malgré le vœu du Pape, les deux Congrégations votèrent *contre* la supplique; la Propagande à l'unanimité; et aux Rites, il n'y eut que le Cardinal Préfet à donner un vote favorable. La cause semblait perdue. Mais Pie XI cassa la décision des deux Congrégations, et rédigea lui-même le décret qui proclamait « sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus patronne spéciale des missionnaires et des missions, au même titre que saint François-Xavier. »

Le décret ne fut promulgué solennellement que le 14 décembre. Mais, dès la fin de novembre, la décision était prise; Mgr Charlebois, l'apprenait par une lettre personnelle du Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté et s'empressait de communiquer la bonne nouvelle à tous les fidèles de son vicariat par sa circulaire du 30 novembre 1927 (cir. No 28). — Comme le dit son fidèle secrétaire, « la joie de Mgr Charlebois fut sans bornes, et se traduisait par de douces larmes ». Larmes de reconnaissance et d'action de grâces envers Dieu et envers son Vicaire. Ce fut certainement une des plus grandes joies de sa vie; une consolation pour les épreuves passées et une source de réconfort pour celles qui n'allaient pas tarder à venir.

Cependant l'Hôpital du Pas ne suffisait plus à recevoir tous les patients qui se présentaient. La continuation de la ligne du chemin de fer de Winnipeg à la Baie d'Hudson, dont la construction avait été interrompue depuis si longtemps et qu'on avait enfin décidé de mener jusqu'à Churchill, mettait sur la voie des centaines et des centaines d'ouvriers. D'autre part, la découverte de mines d'or et de cuivre dans le bassin du Churchill, et la construction de lignes secondaires dans la direction des mines principales: Flin-Flon, Sherridon, ainsi que les constructions nécessaires pour l'installation du matériel destiné à l'exploitation de ces mines, puis la construction à Island-Falls d'une grande usine électrique, tout cela amenait dans le pays des milliers d'ouvriers; et, en cas de maladie ou d'accident, il n'y avait pour les recevoir que l'hôpital du Pas, devenu tout à fait insuffisant.

C'est pourquoi, au commencement de 1928, on décida de construire un nouvel hôpital, non plus en bois, mais en briques, et à l'épreuve du feu. En même temps, on résolut d'agrandir l'école catholique, devenue, elle aussi, trop étroite pour recevoir tous les enfants catholiques. Ces deux constructions furent menées rondement. Commencées au printemps de 1928, elles étaient terminées au printemps suivant. Le 24 mai 1929, les deux édifices sont solennellement inaugurés, en présence du premier ministre du Manitoba, l'honorable Bracken, et du ministre de l'Agriculture, M. Préfontaine.

Ces deux constructions complétaient, au Pas, la série des édifices religieux dus à l'initiative de Mgr Charlebois. A son

arrivée comme vicaire apostolique, il n'y avait rien. Dix-huit ans après, il y a un évêché convenable, une belle cathédrale, un couvent, une vaste école catholique, et un superbe hôpital à quatre étages, muni de tous les perfectionnements médicaux et chirurgicaux de la science moderne, et pouvant abriter plus de cent patients. A cette énumération, il faut ajouter une assez spacieuse salle paroissiale, édifiée du temps du Révérend Père Guy.

Mais le développement rapide du pays ne laissait pas d'être embarrassant au point de vue du service religieux. Tout le long de la ligne de la Baie d'Hudson se formaient des agglomérations, où, au milieu de gens sans religion, se trouvaient des catholiques de toutes langues, bien exposés à perdre la foi; et il en était de même à Cranberry, à Flin-Flon, à Sherridon et à Island-Falls. Pour pourvoir aux besoins spirituels de toutes ces brebis errantes, il n'y avait que le personnel de l'évêché; personnel qui, la plupart du temps, était inexistant, et qui avait encore à s'occuper des Sauvages et des Métis échelonnés le long de la Saskatchewan, et établis aux Barrows, sur la ligne de Winnipeg. Cette situation préoccupait beaucoup le vieil évêque missionnaire. Mais qu'y faire? pas d'ouvriers pour travailler à la vigne du Seigneur.

En 1928, un abbé Lussier, venu de Toronto, tenta de s'installer à Flin-Flon. Mais, découragé par le mauvais vouloir des propriétaires de la mine, qui refusaient de concéder le terrain nécessaire à la construction d'une église et d'un presbytère, il s'en retourna sans avoir rien fait. Le Père Gauthier, récemment sorti du scolasticat de Beauval, chargé du service religieux auprès des catholiques épars le long de la ligne de la Baie d'Hudson, dut y ajouter la desserte de Cranberry et de Flin-Flon, et aussi les lointains Barrows. Il fit construire des chapelles au mille 185, sur la ligne de Churchill, ainsi qu'à Cranberry et à Flin-Flon. Mais, étant seul, il ne pouvait évidemment donner un service bien efficace à des localités si nombreuses et si éloignées les unes des autres. Il y aurait fallu plusieurs prêtres, et surtout un prêtre polonais, à cause des nombreux catholiques de cette langue établis le long de la ligne, et dont personne ne pouvait s'occuper. A diverses reprises,

le vicaire apostolique du Keewatin s'efforça d'obtenir un prêtre de cette langue; mais il ne put jamais y réussir.

Au cours de 1928, Mgr Charlebois fut un moment menacé de cécité. Les opticiens consultés, constatèrent la perte à peu près complète de l'œil gauche, et la faiblesse de l'œil droit. Donc, beaucoup de ménagements, le moins de lecture et d'écriture possible. Cette décision fut très pénible pour le vénéré Prélat, qui, du reste, n'en continua pas moins à lire ses lettres et à y répondre comme par le passé.

Au mois de mars 1929, un nouveau désastre s'abat sur l'école de Beauval. C'est l'incendie de la bâtisse où se trouvaient la dynamo, ainsi que des outils, des machineries et du matériel de toute sorte, le tout d'une valeur de quatre à cinq milles dollars. Mais, cette valeur, toute considérable qu'elle fût pour les faibles ressources du pauvre vicariat, était peu de chose, comparée à l'embarras dans lequel cette perte mettait pour la reconstruction de l'école. Ces machines et ces outils ne pouvaient se remplacer sur place, et les travaux s'en trouvèrent considérablement retardés.

Au mois de décembre 1929, il reçoit encore une nouvelle bien triste pour lui, si attaché à tous les membres de sa famille. C'est l'annonce de la mort de sa sœur Albine (madame Charette). Il écrit à ce sujet à son autre sœur, madame E. Lajeunesse: « C'est un grand vide parmi nous. Nous voilà réduits à quatre. C'est comme quatre chicots secs dans la forêt, qui n'attendent qu'un petit coup de vent pour être renversés. Qui tombera le premier? Dieu seul le sait. A nous de nous tenir prêts. »

Au commencement de cette même année 1929, le Père Chamberland avait été envoyé fonder la mission de God's Lake, au nord d'Island Lake, en plein pays méthodiste. Le Père Dubeau y avait fait plusieurs voyages pendant les années précédentes, et pendant l'été de 1928, il y avait fait construire une maison pour le missionnaire.

Le 25 février 1930, un désastre rappelant celui de Beauval en 1927, vient briser de nouveau le cœur du dévoué pasteur. C'est l'incendie de l'école indienne de Cross-Lake. Là aussi, le feu avait été mis par des mains criminelles, qui n'étaient autres que celles d'enfants de l'école. L'incendie, allumé dans le soubassement, ne fut découvert que vers deux heures après minuit,

alors que tout l'intérieur du bâtiment était en feu. La supérieure des religieuses, un petit garçon et onze petites filles périrent dans les flammes. Une autre religieuse se brisa l'épine dorsale en sautant du deuxième étage; une troisième se brisa la jambe, et plusieurs se blessèrent plus ou moins grièvement, ou se gelèrent les pieds, en marchant sans chaussures dans la neige, par vingt degrés au-dessous de zéro.

Les enfants survivants furent repris immédiatement par les parents qui demeuraient dans les environs. Les autres, avec les Sœurs, les Pères et les Frères, se retirèrent en divers refuges mis à leur disposition par les voisins, en attendant qu'on pût rendre ces enfants à leurs parents, ou les envoyer à l'école de Norway-House, ou à celle de Sturgeon-Landing.

Averti par télégramme, Mgr Charlebois se rend en aéroplane sur le lieu du désastre. Le cœur brisé, il contemple les ruines fumantes de cette magnifique école; mais, réprimant ses propres angoisses, il s'efforce de consoler et de réconforter les tristes victimes de cette catastrophe. Aussitôt arrivé, il renvoie l'aéroplane qui l'a amené avec les victimes les plus grièvement blessées. Soignées à l'hôpital du Pas, toutes finirent par se rétablir. Pour lui, montant en traîneau à chiens, il gagne la ligne du chemin de fer, et revient au Pas par le train. Il comptait obtenir du Gouvernement la prompte reconstruction de l'école incendiée. Mais à Ottawa on refusa d'entreprendre cette reconstruction. Depuis cette époque, il n'y a plus à Cross-Lake qu'une école du jour, tenue par les Sœurs Oblates du Sacré Cœur.

Au cours de l'anné 1930, M. l'abbé DeBlois, depuis quelques années vicaire à la cathédrale, est chargé de desservir la mission établie à la grande mine de Flin-Flon. On y bâtit une église et un presbytère. Cela décharge d'autant le personnel de l'évêché.

Au mois de juin, Son Excellence s'en va faire sa visite ordinaire dans l'ouest du vicariat. En passant à Beauval, il bénit solennellement la chapelle de la nouvelle école. Mais le corps principal de la bâtisse n'est même pas commencé, et ne devait être terminé que deux ans plus tard.

Le vicaire apostolique du Keewatin profita de sa tournée dans le district de l'Ile-à-la-Crosse pour visiter la partie sud-ouest de son vicariat, qui n'avait pas encore reçu sa visite. Cette partie formant pointe entre les diocèses de Prince-Albert

et d'Edmonton, servait de refuge aux derniers Cris païens de cette partie du pays. Campés dans les environs du grand lac des Iles et du lac Poule d'Eau, ils avaient été visités à différentes reprises, par les missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse et du lac Vert, mais, jusque-là, ils s'étaient montrés réfractaires à toute tentative de conversion. D'après de récentes nouvelles, ils auraient été mieux disposés en ce moment. De plus, de nombreux colons affluaient dans ces parages, venant surtout du sud de la Saskatchewan, d'où la sécheresse les chasse de plus en plus. Il semblait donc nécessaire d'établir des missions dans cette région. C'était pour en examiner les possibilités, que Monseigneur entreprenait ce voyage, qui fut assez pénible et très fatigant pour lui.

Quelque temps après, au mois de septembre, une autre perte bien sensible pour le cœur de l'évêque, et bien déplorable pour tout le vicariat, fut la mort du Père Adam, supérieur de Beauval, et modérateur du scolasticat. Ce Père, de santé faible, et qui avait dû passer assez longtemps dans un sanatorium, était venu dans l'ouest en 1924. Là, il s'était guéri de la tuberculose, mais était resté de santé délicate et demandait des ménagements. Or, dans les derniers temps surtout, il s'était livré à des travaux qui auraient été excessifs pour deux hommes de santé vigoureuse. Ces excès de travail avaient miné sa constitution et il n'offrit aucune résistance au mal, lorsqu'au commencement de l'automne, il fut atteint d'une maladie, mal diagnostiquée par le médecin de l'Ile-à-la-Crosse, et encore plus mal soignée, mais qui était probablement la fièvre typhoïde. Après quelques jours de grandes souffrances patiemment supportées, il expira doucement à l'hôpital de l'Ile-à-la-Crosse, où on l'avait transporté.

Cette mort était un coup terrible pour le scolasticat de Beauval, où le Père Pénard restait seul chargé de l'enseignement et de la direction des scolastiques, et, pour une partie de l'année, de la direction de l'école, où l'on était alors en plein travail de reconstruction. Ce fut en quelque sorte un nouveau miracle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qu'il ait pu suffire à la tâche.

Ce fut le dernier des grands deuils et des grandes épreuves de Mgr Charlebois.

CHAPITRE VI

Dernières années — Mort — Obsèques (1931-1933)

Les dernières années de Mgr Charlebois furent employées à la fondation de missions dans le sud-ouest de son vicariat; missions dont il avait constaté l'urgence pendant sa visite de 1930, ainsi qu'il a été dit plus haut. Le plus urgent était une fondation au Grand lac des Iles (Big Island Lake), où il y avait une réserve de Cris presque tous infidèles, et aux alentours, dans un rayon de ving-cinq à trente milles, un grand nombre de colons, déjà établis ou en train de s'établir. Il avait même chargé quelqu'un d'y construire une chapelle. Mais, un emplacement mal choisi et des dispositions mal prises avaient fait de cette entreprise un coûteux fiasco.

Au mois de juin 1931, il y envoya le Père Gauthier, que nous avons vu occupé à desservir les chrétientés éparses le long de la ligne du chemin de fer, tant dans la direction de la Baie que dans celle des mines. Arrivé au Grand lac des Iles, le Père s'établit près de Beacon-Hill, sur les bords mêmes du lac, et y commence aussitôt la construction d'une maison qui, pour le moment, devait servir d'école et de chapelle. Il dédia la mission à Saint-Léon. L'année suivante, après avoir construit un petit presbytère à côté de l'école, il était en train de préparer le bois pour la construction d'une église lorsque mourut Mgr Charlebois.

Celui-ci, lors de sa visite, en 1930, avait rencontré nombre de colons catholiques de langue allemande, établis à une vingtaine de milles du Grand lac des Iles, et dont personne ne s'occupait. Le vigilant pasteur se mit aussitôt en rapport avec le provincial des Oblats de la province allemande de Régina pour le prier de charger quelques-uns de ses religieux de desservir

ces gens. Après nombre de pourparlers avec la Propagande et les autorités de la Congrégation des Oblats, le Père Schultz, o.m.i., fut chargé de la desserte de ces colons, et il s'y mit avec tout son cœur et tout son dévouement. Il commença par construire à Good-Soil, une maison-chapelle; puis, malgré sa pénurie et celle de ses gens, il entreprend la construction d'une belle et vaste église. Grâce à la bonne volonté de ses fidèles, et à l'aide du vicaire apostolique du Keewatin, qui lui obtient un secours substantiel de la Catholic Church Extension de Toronto, cette église était presque terminée, lors de la mort du saint pontife.

Pour en finir avec cette partie sud-ouest du vicariat, relatons tout de suite la fondation de la mission du lac Poule d'Eau (Water Hen Lake), bien qu'elle n'ait eu lieu qu'en 1932. Le lac Poule d'Eau est le refuge des plus obstinés de ce qui reste de payens parmi les cris de ces parages. A diverses reprises, des tentatives avaient été faites par les missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse et du lac Vert, pour tâcher d'amener ces pauvres gens à la religion chrétienne. Mais leur obstination et leur attachement à leurs superstitions payennes étaient tels, que toute tentative d'établissement parmi eux avait été impossible. Il y avait bien eu des conversions individuelles. Mais tel était le fanatisme de ces payens, que les nouveaux convertis, pour pouvoir pratiquer leur religion, avaient dû quitter la place, et aller s'établir, soit au Lac Vert, soit au Lac Canot.

En 1930, les dispositions de ces gens semblaient meilleures, et ils demandèrent eux-mêmes l'établissement du prêtre parmi eux. En conséquence, le Père Cabana leur fut envoyé au printemps de 1932. Dans le cours de l'été, il fit construire une maison-chapelle. Mais, pris par les soins de son installation, il ne put guère s'occuper de l'évangélisation des payens. Il ne demeura d'ailleurs qu'un an dans cette mission, et, à la mort de Mgr Charlebois, son successeur venait à peine de s'installer.

Quelques mois plus tard, la division du diocèse de Prince-Albert, sur lequel fut pris le nouveau diocèse de Saskatoon, nécessita un remaniement de frontières qui fit attribuer au diocèse de Prince-Albert toute la partie sud-ouest du vicariat apostolique du Keewatin, c'est-à-dire, les trois missions dont nous venons de relater la fondation, et la vieille mission du lac

Vert. De sorte que le vicaire apostolique du Keewatin n'a plus à s'occuper de cette partie de l'ancien vicariat, partie qui fit l'objet des dernières préoccupations de Mgr Charlebois.

En 1931, le regretté Père Adam put enfin être remplacé à la tête du scolasticat de Beauval. Ce fut par le Père Ph. Poirier. Ce Père, tout à fait qualifié pour la tâche qu'on lui confiait, est malheureusement, lui aussi, de très faible santé. Il avait dû passer un temps assez considérable au repos à Maniwaki, dans la province de l'Est, et il était venu dans l'Ouest pour rétablir sa santé. Mgr Charlebois fut tout heureux de pouvoir l'échanger contre un jeune Père récemment sorti de Beauval, pour le mettre à la tête de son scolasticat.

Pendant que le scolasticat se réorganisait ainsi à Beauval, les travaux de reconstruction de l'école s'y poursuivaient activement, sous la direction du Frère Desrochers, habile ouvrier, prêté pour la circonstance par la province de l'Est. A la fin d'août, Monseigneur, accompagné du Révérend Père Pietch, assistant général des Oblats, alla visiter le scolasticat et inspecter les travaux de construction, qu'il trouva bien avancés. Les Sœurs purent entrer dans la nouvelle bâtisse, au commencement de 1932. C'est une belle construction en briques solides, avec planchers en ciment, tout à fait à l'épreuve du feu, et pouvant contenir une centaine d'élèves.

En partant de Beauval, Son Excellence, laissant le Père Pietch s'en retourner seul à Prince-Albert, se rend au Grand lac des Iles, pour faire une visite au Père Gauthier, en train de s'installer. Puis, il gagne Edmonton, d'où il part, en compagnie de Nos Seigneurs Forbes, archevêque d'Ottawa, O'Leary, archevêque d'Edmonton, Breynat, o.m.i., vicaire apostolique du Mackenzie, et Guy, o.m.i., vicaire apostolique de Grouard, pour se rendre dans l'extrême Nord, au Fort Résolution, afin d'assister au sacre de Mgr Falaize, o.m.i., qui venait d'être nommé coadjuteur de Mgr Breynat. D'Edmonton, le voyage se fit par la voie ferrée jusqu'à Waterways, au point de jonction de la rivière Eau-Claire et de la rivière Athabaska. De là, on voyagea en aéroplane, jusqu'au Fort Smith, où les voyageurs prirent le bateau de Mgr Breynat pour se rendre au Fort Résolution.

Les cérémonies du sacre furent magnifiques, et jamais, dans ce fin fond glacé du Nord, on n'aurait imaginé une réunion

aussi imposante de Princes de l'Eglise. Le retour se fit en aéroplane, du Fort Résolution à Waterways, et de là, par la voie ferrée. Le 22 septembre, Monseigneur était de retour au Pas.

La fin de 1931 et le commencement de 1932 furent marqués par des pertes cruelles pour la congrégation des Oblats. Ce fut d'abord, à la fin de novembre 1931, la mort du supérieur général, Mgr Dontenwill; puis, quelques semaines après, celle du Révérend Père Belle, deuxième assistant général, suivie, dans les premiers jours de janvier, de celle du Rév. Père Dozois, premier assistant général. Quelques mois plus tard, le Rév. Père Estève, procureur de la Congrégation des Oblats auprès du Saint Siège, disparaissait à son tour, dans la force de l'âge.

Ces deuils atteignirent profondément le cœur de tous les Oblats. Mais Mgr Charlebois les ressentit plus vivement que quiconque, parce qu'il était contemporain des vénérés disparus, et qu'il avait eu avec eux, particulièrement les Pères Dozois et Estève, des rapports plus fréquents et plus intimes.

La crainte qu'il ne vînt, lui aussi, à mourir subitement, sans avoir pourvu à l'avenir du vicariat, fut probablement ce qui le décida à mettre à exécution le projet formé par lui depuis longtemps, de se faire donner un coadjuteur avec future succession. Ce qui le faisait hésiter, c'est que le coadjuteur désiré par lui n'était autre que son neveu, le Père Martin Lajeunesse qui, depuis six ans, remplissait au Pas les fonctions de vicaire délégué, c'est-à-dire, le grand vicaire, et le procureur des Missions. Or, en faisant cette demande, il craignait de faire ou du moins d'avoir l'air de faire du népotisme. De plus, comme il connaissait l'humilité de l'intéressé et sa grande défiance de lui-même, il redoutait une forte opposition de sa part. Tout cela le faisait hésiter, et lui donnait en quelque sorte des scrupules.

Sur ces entrefaites, il reçut au Pas la visite de Mgr Villeneuve, ancien évêque de Gravelbourg, qui venait d'être nommé archevêque de Québec, et celle de Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie. Les deux illustres visiteurs se rencontrèrent sans s'être donné le mot. Mais nul doute que leur rencontre à l'évêché du Pas fut encore une attention de la Providence, comme nous en avons déjà signalé beaucoup dans la vie de Mgr Charlebois.

Les trois prélats durent traiter ensemble de plusieurs questions intéressant l'église canadienne en général, et spécialement l'Eglise de l'Ouest; la question du communisme entre autres, qui, depuis quelque temps, préoccupait vivement Mgr Charlebois, ainsi que nous le dirons plus loin. Mais, ce fut surtout la question du coadjuteur qui fit l'objet de leurs délibérations. Or, comme à l'intérieur et à l'extérieur du vicariat il n'y avait qu'une voix pour le désigner, les deux visiteurs firent tomber les scrupules et cesser les hésitations de Mgr Charlebois, et il fut décidé qu'il demanderait comme coadjuteur celui qui depuis six ans était son bras droit dans le gouvernement et l'administration du vicariat. Nous croyons que la supplique contenant cette demande fut rédigée au Pas même; sinon, elle le fut certainement pendant le voyage que le vicaire apostolique du Keewatin fit dans l'Est, quelques semaines plus tard.

Sur la recommandation de l'archevêque de Québec, la supplique fut favorablement accueillie à Rome, et, dès la fin de l'été, la nomination du Révérend Père Martin Lajeunesse comme coadjuteur du Keewatin était faite à la Propagande. Cette nomination aurait été rendue publique, et le sacre du nouvel élu aurait pu avoir lieu à l'automne de 1932, si Mgr Charlebois lui-même n'avait suggéré de différer cette promulgation. C'est que, sur les entrefaites, le Père Lajeunesse, à la presque unanimité des suffrages, avait été élu délégué des missionnaires du Keewatin au Chapitre général des Oblats, qui devait se tenir à Rome, au mois de septembre. Mgr Charlebois craignit que sa qualité d'évêque élu ne fût, pour son futur coadjuteur, un embarras, au milieu des membres du Chapitre. C'est pourquoi il demanda à la Propagande d'attendre la fin du chapitre, pour rendre la nomination publique.

Mais, le Chapitre était terminé depuis longtemps, et la nomination ne venait pas. Inquiet, le vieil évêque alla aux informations, et il apprit que le Père Lajeunesse, profitant de son voyage à Rome, avait fait lui-même auprès de la Propagande, toutes sortes d'objections à sa nomination. Ces objections, il ne fut pas bien difficile de les réfuter; elles n'étaient d'ailleurs pas

propres à déconsidérer le nouvel élu auprès des autorités romaines.

Enfin, le 25 avril 1933, Mgr Martin Lajeunesse fut préconisé évêque de Bonusta et coadjuteur du Keewatin, avec future succession. Cette fois, à la Propagande, on ne lui demanda pas son avis. Mgr Charlebois était dans l'Est. Son grand vicaire, se fiant aux objections qu'il avait faites, attendait tranquillement la nomination d'un autre, comme coadjuteur de son oncle, lorsque, sans avis préalable, il apprend par les journaux qu'il est nommé à cette dignité tant redoutée. Cela lui causa une désagréable surprise, par laquelle il paya un peu les inquiétudes que ses objections avaient causées à son vieil oncle.

Celui-ci consacra son coadjuteur dans l'église paroissiale de L'Assomption, le 29 juin 1933. C'était dans cette même église qu'il avait été lui-même consacré 23 ans plus tôt, et qu'en 1920, il avait conféré le sacerdoce à celui qu'aujourd'hui il consacrait pontife de l'Eglise de Dieu. Les deux évêques co-consécrateurs furent Mgr Deschamps, auxiliaire de l'archevêque-coadjuteur de Montréal, et Mgr Papineau, évêque de Joliette.

Entourant le consécrateur et le consacré, il y avait une belle couronne d'évêques à laquelle présidait Son Eminence le Cardinal Villeneuve, o.m.i., archevêque de Québec, revêtu depuis peu de la dignité cardinalice. Un nombre imposant de prêtres, de religieux et de religieuses, les membres des deux familles Charlebois et Lajeunesse, les nombreux amis et bienfaiteurs du vicaire apostolique du Keewatin et de ses missions, un grand nombre d'élèves, anciens et nouveaux, du collège de L'Assomption, où le Consécrateur et le Consacré avaient fait leurs études classiques, formaient une assistance en quelque sorte innombrable, au premier rang de laquelle on remarquait la vénérable mère du nouveau Pontife, madame E. Lajeunesse, sœur plus qu'octogénaire de Mgr Charlebois. En la saluant après la cérémonie, Mgr Lajeunesse attribua à l'éducation chrétienne et à la formation religieuse que cette bonne mère leur avait données, et la grâce insigne que lui-même recevait aujourd'hui, et les nombreuses vocations ecclésiastiques et religieuses que Dieu avait fait germer parmi ses enfants: un évêque, deux prêtres, trois religieuses, et une autre, morte à la veille d'entrer au couvent.

D'ailleurs, selon la remarque du Cardinal Villeneuve, les deux familles Charlebois et Lajeunesse avaient donné à l'Eglise, au moment du sacre, et dans l'espace d'un demi-siècle: deux évêques, seize prêtres, trois religieux scolastiques, futurs prêtres, et vingt religieuses. Assurément, dans l'univers entier, peu de familles pourraient soutenir la comparaison avec ces deux familles bénies.

Au banquet qui suivit la cérémonie, Mgr Charlebois, remerciant Dieu de la grâce qu'il lui faisait, en lui donnant un tel coadjuteur, dit, sur un ton qui frappa les assistants: « De ce jour, les inquiétudes sur l'avenir du vicariat disparaissent, et je peux maintenant dire: « *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.* » Et comme tous les assistants protestaient, il ajouta: « Il faut bien que je le dise: c'est écrit ». — C'était écrit assurément sur le papier qu'il tenait à la main. Mais était-ce seulement ce qu'il entendait? Son insistance à répéter ce « *Nunc dimittis* », dans ses réponses aux lettres de félicitations qui lui furent adressées, sa manière de parler de l'avenir avec son coadjuteur en diverses circonstances, tout cela nous fait croire qu'il avait, sinon une certitude, du moins un fort pressentiment de sa mort prochaine, bien que l'état actuel de sa santé ne laissât prévoir rien de pareil.

Au Pas, il y eut aussi de grandes fêtes pour la réception de Mgr Lajeunesse à son arrivée, le 15 juillet. Nous n'avons pas à insister sur le détail de ces fêtes, ni sur les discours qui y furent prononcés. Nous ne pouvons cependant passer sous silence certaines paroles de M. Elliott, commissaire du gouvernement du Manitoba pour le nord de la province, parce que ces paroles rendent justice à Mgr Charlebois sur un point où il a été mal jugé par plusieurs. Remarquons que M. Elliott est protestant.

« Je ne sais pas, dit-il, comment se fait le choix des évêques dans l'Eglise catholique. Mais, si ce choix est toujours aussi heureux que dans le cas présent, nous devons admettre que l'Eglise possède des chefs clairvoyants. Les noms Charlebois et Lajeunesse présagent le succès pour les œuvres religieuses, parce que les fidèles suivent presque toujours les bons chefs... Les longs états de service de Mgr Charlebois lui ont gagné l'affection et l'amour des catholiques, et le respect de tous ceux

qui le connaissent... Depuis que je suis le chargé d'affaires du gouvernement dans la partie nord de la province, j'eus plusieurs fois à traiter des affaires relatives à l'Eglise et à la province avec Mgr Charlebois. J'ai toujours trouvé en lui un homme aux *vues larges,* m'accordant toujours le droit de penser, de parler et d'agir suivant ma conscience. Jamais un événement n'est parvenu à brouiller nos relations. » (*L'Héritier,* pp. 53-55.)

Cette année, c'était le tour des missions de l'ouest de recevoir la visite épiscopale. Mgr Lajeunesse se chargea de la faire, et Mgr Charlebois demeura au Pas; ce qui ne veut pas dire qu'il se reposa. Outre sa correspondance, qui l'absorbait toujours pendant les mois de juillet et août, il fit plusieurs voyages. Après une tournée rapide sur la ligne de la Baie, il se rend au Grand Rapide; au bout d'une dizaine de jours, il revient bien fatigué; et, contrairement à son habitude, en arrivant, il avoue sa fatigue. Quelques jours plus tard, il va quand même visiter sa chère mission du Cumberland. Ce fut, hélas! une visite d'adieu. Maintenant, chaque voyage le fatigue. Dans les premiers jours de septembre, il voulut néanmoins aller prêcher la retraite de rentrée aux petits Indiens de l'école de Sturgeon-Landing; mais, de retour au Pas, il doit se retirer à l'hôpital.

Pendant ses derniers mois, il fut comme obsédé par une question qui le préoccupait depuis plusieurs années. C'était celle du communisme, dont les progrès étaient vraiment effrayants au Canada. Le vieux missionnaire voyait avec effroi les dangers que cette secte redoutable fait courir au pays, en même temps qu'à la religion. Et son patriotisme le faisait s'alarmer, au moins autant que ses sentiments religieux. Car il savait que la religion finirait toujours par triompher; mais le Canada n'a pas les promesses de vie qui ont été faites à l'Eglise. Aussi, combien de fois l'avons-nous entendu gémir sur l'aveuglement des gouvernements qui laissent cette secte, destructrice de tout ordre et de toute société, répandre en toute liberté ses pestilentielles doctrines.

Il aurait voulu une entente de tout l'épiscopat sur cette question d'ordre religieux en même temps que politique et social. En 1931, une lettre de Mgr Gauthier, administrateur apostolique du diocèse de Montréal, lettre où le communisme



Son Excellence Mgr Martin Lajeunesse, évêque de Bonusta, neveu et successeur de Mgr Charlebois.



L'« héritier » et l'oncle.



Avant la première messe pontificale de Mgr Lajeunesse, au Pas.



1. Evêché.
2. Ecole.
3. Résidence des Sœurs.
4. Cathédrale.
5. Première cathédrale.
6. Premier hôpital, (aujourd'hui démoli).

Œuvres de Mgr Charlebois.
Le Pas, Manitoba.



Tombeau de
Mgr Charlebois.



Mgr Lajeunesse
au tombeau de
son oncle vénéré.

était réfuté et condamné de main de maître, avait été pour lui un grand réconfort. Il s'était empressé d'exprimer à l'auteur ses félicitations, et ses encouragements à continuer la lutte. « Car, disait-il, cette lettre est une première bombe jetée dans le camp ennemi. »

Mais ce n'était qu'une première bombe, à la suite de laquelle Mgr Charlebois aurait voulu qu'une lettre collective de tout l'épiscopat canadien condamnât solennellement cette funeste hérésie. D'après lui, une telle lettre aurait ouvert les yeux des autorités civiles sur les dangers courus par l'ordre social, aussi bien que par la religion. Cela aurait aussi, pensait-il, réveillé le zèle de la presse catholique un peu endormie sur cette question, quand certains organes, par ailleurs patriotes et vraiment chrétiens, ne manifestent pas quelques sympathies, sinon pour le communisme, au moins pour le C. C. F., son frère siamois.

Pour permettre à la presse catholique d'agir avec ensemble contre le communisme, il rêvait, dans les derniers mois de sa vie, de l'établissement d'un bureau central, où seraient recueillies, pour être passées aux journaux, toutes les informations sur les menées et la propagande communistes. Nous croyons qu'il s'occupa beaucoup de cette question pendant le voyage qu'il fit dans la province de Québec, au mois de septembre 1933, pour assister, d'abord au sacre de Mgr Yelle, nommé coadjuteur de l'archevêque de Saint-Boniface, et ensuite pour prendre part à la réunion des évêques canadiens qui se tint à Québec, au mois d'octobre. Malheureusement, la mort l'empêcha de donner suite à ce projet. Il signa avec bonheur la lettre de l'épiscopat canadien sur cette question; et nul doute que la nouvelle lettre de Mgr Gauthier, au commencement de 1934, ne lui eût apporté une grande consolation, s'il avait pu en avoir connaissance.

Ce danger du communisme l'obséda jusqu'à ses derniers moments; il en parlait même dans son délire. Une de ses nièces, religieuse, lui ayant écrit qu'elle s'offrait comme victime à sa place, il lui répondit, pendant les quelques jours de répit que lui laissa la maladie avant la crise finale: « Tu désires t'offrir comme victime à ma place. Ce n'est pas nécessaire...

Ta vie d'immolation volontaire est plus précieuse que la mienne... Si tu désires t'offrir comme victime, offre-toi à Dieu afin que l'Eglise ne soit pas persécutée au Canada. Tu le sais, actuellement les communistes font une campagne sérieuse pour s'emparer du pouvoir en notre pays. S'ils réussissent, ce sera alors la persécution religieuse, comme en Russie, en Espagne et au Mexique. Or, pour prévenir ce malheur, il faut des victimes pour calmer la colère de Dieu irrité par les crimes du peuple. C'est là une belle occasion pour quelqu'un qui désire s'offrir comme victime.»

Mais revenons aux semaines qui précédèrent sa mort. Ainsi qu'on l'a dit plus haut, la retraite des enfants à l'école de Sturgeon-Landing avait fatigué beaucoup le vénéré prélat. Le 11 septembre, il était revenu de là avec une bronchite qui l'avait obligé de se retirer à l'hôpital. Mais, dès le 15, le temps de partir pour l'Est étant arrivé, il part, bien qu'il soit loin d'être remis. Pendant tout le voyage, le mal continue, et s'accentue même. Et, en arrivant à Montréal, il reçoit une dépêche qui ne contribue pas à le rétablir. Son coadjuteur lui annonce, en effet, la mort du jeune Père Dumais, noyé accidentellement au lac Caribou, le 7 septembre. Il y avait à peine deux ans que ce Père était sorti du scolasticat de Beauval, et, grâce à ses qualités intellectuelles et à sa vigueur physique, il promettait une longue et fructueuse carrière apostolique. La nouvelle de sa mort tragique fut un coup bien sensible pour le cœur du vieil évêque, si attaché à tous ses missionnaires.

Malgré la peine qu'il éprouvait, il accepta cette nouvelle épreuve avec esprit de foi et résignation à la volonté de Dieu, comme il acceptait toutes les épreuves qu'il plaisait à la Providence de lui imposer. Ecrivant, pour lui annoncer la triste nouvelle, à la mère du jeune disparu, dont il connaissait par ailleurs l'esprit chrétien, il commençait ainsi sa lettre: «A genoux, madame. La lettre que je vous écris, une mère chrétienne ne doit la lire qu'à genoux.». — Nul doute qu'à l'annonce de cette mort inattendue, lui aussi se mit à genoux. Mais le coup n'en fut pas moins rude.

Cependant, la bronchite persistant toujours, et la fatigue augmentant, après la réunion des évêques à Québec, il doit se résigner à faire un nouveau séjour à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Malheureusement, avant qu'il soit rétabli, une affaire importante l'appelle à Ottawa, et, cette affaire réglée, au lieu de retourner à Montréal, il prend le train de l'Ouest. La fièvre et la toux rendent le voyage très fatigant. Dans la nuit du 27 au 28 octobre, il arrive aux Barrows, où il apprend qu'une malade réclame les secours de son ministère. Tout en transpiration et tout fiévreux, il n'hésite pas, par cette froide nuit d'octobre, à faire les cinq milles qui séparent le petit village de la station, monté sur un simple traîneau à chiens. Ceci n'était évidemment pas propre à calmer la fièvre. Et il avait à faire là un stage forcé de trois jours. Arrivé le samedi matin, il ne pouvait repartir que le lundi suivant, dans la nuit, car il n'y avait pas de train auparavant.

Pendant la journée du samedi, il administre la malade, confesse tous les gens présents; le dimanche, il chante la messe, mais on remarque qu'il s'assoit pour prêcher, ce qu'il ne faisait jamais. Il ne crut cependant pas que la fatigue qu'il épouvait fût une raison suffisante pour perdre son temps, et il profita des moments laissés libres par l'exercice du saint ministère pour dresser le « *Liber animarum* » des catholiques de la place; ce qui dut être encore un travail bien fatigant.

De retour au Pas le mardi matin, 31 octobre, il dit sa messe en arrivant, et, après déjeuner, il se met immédiatement à son bureau et dépouille sa correspondance. Mais il n'est pas aussi communicatif que d'ordinaire au retour de ses voyages, et pendant la journée, il va plusieurs fois s'étendre sur son lit. Ce qui est tout à fait contraire à ses habitudes. La nuit ayant été très mauvaise, le lendemain, premier novembre, il consent à se retirer à l'hôpital, mû surtout par la crainte de troubler le sommeil des autres habitants de l'évêché par sa toux persistante. On remarqua, qu'avant de partir pour l'hôpital, il fit plusieurs fois le tour de sa chambre, comme s'il avait eu le pressentiment de ne plus la revoir.

Les trois premiers jours passés à l'hôpital n'offrirent rien de bien inquiétant; la fièvre ne montait pas, et la toux semblait diminuer. Mais, dans l'après-midi du 4 novembre, la température s'élève subitement; vers les 5 heures, elle est de 105 degrés; le malade délire et ne reconnaît plus personne. Cette crise, dont

le médecin se montre très inquiet, ne dure cependant pas longtemps. Lorsque, vers six heures et demie, Mgr Lajeunesse. en présence duquel la crise s'était produite, retourna le voir, il était tout souriant. Mais, remarquant le trouble de son neveu, il veut savoir ce qui lui est arrivé, car il ne se souvient de rien. Mgr Lajeunesse tâche d'y aller doucement pour exposer à son oncle la gravité de son cas. Le vieil évêque ne veut pas de ces ménagements. « Combien de degrés ai-je eus? » demande-t-il brusquement. Son neveu veut encore essayer de biaiser; mais le malade ne l'entend pas ainsi. « Ce n'est pas cela; je veux savoir la vérité », dit-il. Alors, sans rien lui cacher, Mgr Lajeunesse lui avoue qu'il a eu 105 degrés, qu'il a déliré, et que pendant la crise, il lui a fait une visite, dont le malade n'a aucun souvenir.

Un peu surpris, mais non effrayé, le vaillant prélat dit: « Ça peut être dangereux. Je vais me préparer. » Et, regardant sa montre, il ajouta: « Il est sept heures. Laissez-moi une heure, et revenez. »

Cependant, avant de se séparer de son coadjuteur, il veut lui faire certaines recommandations. « Pour ce qui regarde l'administration, dit-il, je suis tranquille. Mais, êtes-vous bien certain que mon testament est dans le coffre-fort? » — « Oui » — « Oh! je n'ai rien. Tout appartient à la corporation épiscopale. Pour les funérailles, c'est facile à régler. Je suis né pauvre; j'ai quêté toute ma vie de missionnaire; je ne veux pas mourir en millionnaire. Comme cercueil, je veux quelque chose de pauvre. Combien coûtent ceux que le Gouvernement fournit aux Indiens? » — « De quarante à cinquante dollars ». — « Alors, c'est cela que je veux. Et puis, je ne veux pas être enterré dans la cathédrale. On serait obligé de faire une voûte en ciment, et ça coûterait trop cher. Vous me mettrez dans le cimetière. »

Le testament dont il est question plus haut est ainsi conçu: « Je déclare que tout acte ou tout contrat signé de mon nom, est censé signé au nom de « The Roman Catholic Episcopal Corporation of Keewatin ». Tout profit ou toute propriété qui en résulte appartient à la même Corporation. De même, toute obligation qui en résulte oblige la même Corporation.

« Je déclare de plus, que je ne possède rien en propre, et

que je ne lègue absolument rien à mes héritiers naturels.»

Ainsi, cet évêque qui, sans aucune ressource, mais comptant uniquement sur la Providence et sur la générosité de ses bienfaiteurs, avait créé de toutes pièces un vaste vicariat apostolique, l'avait doté de ces beaux établissements qui sont l'ornement de la ville du Pas, avait établi tant de missions nouvelles, restauré, et souvent à plusieurs reprises, à peu près toutes celles qui existaient précédemment dans son vicariat, cet évêque mourait dans le dénûment personnel le plus complet. Il mourait pauvre; et, même après sa mort, il voulait être traité en pauvre!

C'est d'ailleurs ainsi qu'il s'était toujours traité lui-même. Toujours il avait éloigné de lui, non seulement le confort, mais les simples commodités. Dans son nouvel évêché, qu'il trouvait trop beau pour lui, ses appartements particuliers étaient meublés le plus sommairement possible. C'est dans sa chambre que nous sommes installé pour écrire ces pages. Nous l'avons trouvée exactement telle que nous l'avions vue pendant les visites que, de son vivant, nous y avions faites au vénéré prélat: son bureau, trois chaises et un lit. Nous avons dû y faire installer une table et une filière, pour y déposer nos paperasses. Cela aurait été bien utile à Mgr Charlebois; mais il pouvait s'en passer, et il s'en passait. On aurait dit que, dans son bel évêché, il regrettait les inconvénients des installations sommaires de sa vie de missionnaire et des premiers temps de son épiscopat.

A l'heure convenue, Mgr Lajeunesse alla retrouver le malade, pour lui administrer les derniers sacrements. Celui-ci se confesse: puis, demandant son livre de Règles, il renouvelle sa profession religieuse, et reçoit ensuite pieusement l'Extrême-Onction et le Saint Viatique, répondant lui-même à toutes les prières.

Il était neuf heures du soir, lorsque le vénéré malade, fut administré. Le reste de la nuit fut calme et la journée du lendemain fut bonne. Il disait même en riant que l'Extrême-Onction, en guérissant son âme, avait aussi guéri son corps. De fait, le mieux sembla se continuer pendant les jours suivants; la toux diminuait et les poumons fonctionnaient mieux; mais le rein gauche restait toujours mauvais, et cela inquiétait les médecins. Le 10, le malade peut se lever un peu, et même dire sa messe. Aussitôt, il veut se remettre à sa correspondance, et, à partir du

12 jusqu'au 18 novembre au soir, il écrit une quantité considérable de lettres. Dans toutes, il affirme qu'il est guéri, et il s'applique à calmer les inquiétudes que sa maladie a causées à ses parents, ses missionnaires et ses bienfaiteurs. Il voulait même retourner à l'évêché, et ce ne fut que sur les instances de son coadjuteur qu'il consentit à demeurer à l'hôpital. Un jour, il dit à l'une des religieuses qui le soignaient: « Je ne sais vraiment pas ce que je reste à faire ici, car je ne suis plus malade. Le 20, il faut absolument que je quitte l'hôpital. » Et de fait, le 20, il le quitta; mais ce ne fut pas pour retourner à l'évêché.

Cependant, à l'hôpital, un frère convers, venu d'une mission lointaine, devait subir une opération assez dangereuse, au cours de laquelle le Père qui l'assistait se trouva mal. Aussitôt informé de cela, Monseigneur se rend lui-même à la salle d'opération, et, malgré sa fatigue, se tient debout auprès du patient, le consolant et l'encourageant, jusqu'a ce que tout soit terminé. Ceci montre bien l'intérêt qu'il portait aux moindres membres de sa famille religieuse.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au 18 novembre. Ce jour-là, il écrivit encore quelques lettres dans la matinée; mais il se sentait moins bien que les jours précédents. Dans l'après-midi, la température monte, et, malgré une injection faite par le médecin, le mal augmente rapidement: nausées, douleurs insupportables au rein et dans toute la jambe, frissons violents, avec sensation de froid. Le lendemain, 19, il déclarait: « J'ai bien souffert du froid dans ma vie de missionnaire, mais jamais autant que la nuit dernière. » La température était montée à un moment jusqu'à cent huit degrés. Dans cette journée du 19, la fièvre baissa; mais, pendant toute la journée, ce fut un affaissement dont il sortait cependant pour s'entretenir avec son coadjuteur des affaires du vicariat.

Dans la soirée, nouveaux frissons, forte agitation du malade qui essaye de parler mais ne peut y parvenir, à cause de son tremblement. Le seul mot qu'on put l'entendre prononcer, fut: « Jésus ». Ce fut sa dernière parole. Après cela, il eut l'air de s'assoupir; mais ce sommeil était le coma, dont il ne sortit pas. Le lendemain matin, 20 novembre, il expira tranquillement, vers huit heures, pendant qu'on récitait les prières des agonisants.

Son dernier mot sur la terre fut « Jésus ». Son dernier enseignement officiel, adressé à tous les fidèles de son vicariat, avait été une protestation indignée contre les insultes des communistes à l'adresse de la sainte Vierge. Sa dernière circulaire se termine ainsi:

« Il est triste de le dire, mais la très sainte Vierge n'a pas été respectée par la méchanceté des communistes. Ils ont poussé leur malice jusqu'à la traiter de femme de mauvaise vie, et cela aux aplaudissements de la foule. C'est révoltant! Songez-y; c'est notre Mère du ciel qui est ainsi outragée! Nos cœurs de fils doivent se sentir on ne peut plus indignés. Veuillez engager les fidèles à témoigner à notre bonne Mère du Ciel plus de respect, d'amour et de confiance... Encourageons la récitation du chapelet où nous la saluons si dignement. Ces salutations, venant de cœurs aimants la consoleront et éloigneront de nous les châtiments que son Divin Fils lance d'habitude contre les insulteurs de sa Mère. » (*Cir.* No. 33.)

Il avait commencé son épiscopat en disant: « Ad Jesum per Mariam ». Et, par son dernier enseignement officiel et par sa dernière parole, il a semblé dire: « Per Mariam ad Jesum ». Et ainsi se terminaient les vingt-trois ans de son laborieux épiscopat, qui fut entièrement employé à amener les âmes à Jésus, en les mettant sous la protection de Marie.

Pendant les cinq jours que son corps demeura exposé avant les obsèques, toute la population du Pas, catholique et protestante, défila devant son cercueil, en manifestant les regrets unanimes causés par la disparition de celui qu'on regardait à bon droit comme le premier citoyen de la ville. Même les ministres protestants vinrent lui rendre leurs hommages, et l'un d'eux ne pouvait retenir ses larmes, tellement l'estime était générale pour le caractère du vénéré disparu. Pendant tout le temps que le corps fut exposé, tous les drapeaux étaient en berne sur les édifices de la ville.

La mort de ce pauvre missionnaire des régions glacées du Nord, qui, toute sa vie avait cherché à se faire oublier et à passer inconnu, remua, non seulement la ville du Pas et le vicariat du Keewatin, mais sembla secouer le Canada tout entier. Les lettres de condoléances exprimant l'estime pour le

vénéré prélat affluèrent de toutes parts. Le chef du gouvernement fédéral, l'honorable M. Bennett; le chef de l'opposition, l'honorable M. King, le premier ministre du Manitoba, le cardinal de Québec, tous les évêques du Canada, nombre de sénateurs, de députés, de magistrats et de notables de toutes les parties du pays, s'empressèrent d'exprimer leurs condoléances à Mgr Lajeunesse. Presque tous les journaux de l'Ouest, et une grande partie de ceux de l'Est, en annonçant la mort du saint évêque, publièrent des notices nécrologiques où la vie et les travaux du grand missionnaire étaient relatés, en termes souvent magnifiques. Le plus remarquable fut certainement celui du « Patriote de l'Ouest », du 29 novembre 1933.

Quant aux obsèques, que l'humble prélat avait voulues si simples, elles le furent, par la sobriété des décorations; mais elles furent grandioses par le nombre et la qualité de l'assistance. Malgré la distance et la difficulté des communications, on y remarquait trois archevêques, quatre évêques, un abbé mitré, des représentants de plusieurs archevêques et évêques, un représentant du premier ministre du Canada, un représentant du premier ministre du Manitoba, une foule de prêtres et de religieux, ainsi que le maire du Pas, à la tête de la majeure partie de la population de la ville.

A la messe des obsèques, célébrée par Mgr Lajeunesse, il y eut deux oraisons funèbres: l'une en anglais, prononcée par Mgr McGuigan, archevêque de Régina; l'autre, en français, par Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert.

Le premier, prenant pour texte le passage des « Actes des Apôtres », où saint Paul dit adieu aux fidèles de l'Eglise d'Ephèse, qui pleurent parce qu'ils ne reverront plus la face de l'Apôtre, fait un rapprochement touchant entre le deuil des Ephésiens et celui de ceux qui assistent aujourd'hui aux funérailles du grand évêque missionnaire, particulièrement des fidèles du Pas et du vicariat du Keewatin. Puis, il retrace brièvement la carrière de l'apôtre, insistant sur son esprit de foi, son amour des âmes, sa douceur envers les petits, et son attachement à la famille religieuse des Oblats de Marie Immaculée. Il fait ensuite allusion à sa pauvreté, aux nombreuses et douloureuses épreuves dont il a plu à Dieu d'éprouver son fidèle serviteur

qui, malgré tous les obstacles, a pu élever un magnifique monument spirituel et même temporel dans un vicariat apostolique où, avant lui, il n'y avait rien.

Mgr Prud'homme prit pour texte les paroles de saint Paul à Timothée: « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi ». Et, dans une éloquente envolée oratoire, il retrace la vie du vaillant athlète, se dévouant au salut des âmes les plus abandonnées, au milieu des fatigues, des misères et des privations de toute sorte. « Quelles années de labeur! s'écie-t-il. Quelles incessantes fatigues! La faim, la soif, le martyre du froid, l'opposition et la nonchalance de ses néophytes! Comment redire tous les sacrifices qui s'attachent au souvenir du cher et vénéré disparu que nous pleurons aujourd'hui? »

Après la messe, les cinq absoutes traditionnelles furent données successivement par Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie, Mgr Melanson, évêque de Gravelbourg, Mgr Yelle, coadjuteur de l'archevêque de Saint-Boniface, Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg, et Mgr Lajeunesse, le nouveau vicaire apostolique du Keewatin.

Après les absoutes, au moment où l'imposant cortège se formait pour conduire le corps de l'évêque missionnaire à l'humble fosse qu'il avait choisie pour sa dernière demeure au milieu de ses fidèles chrétiens du Pas, un fait étrange se produisit, qui fut remarqué par tous ceux qui en furent témoins, protestants comme catholiques. Le corbillard était arrêté devant la salle paroissiale, la « Salle Guy », lorsqu'une volée de gélinottes blanches, au nombre de vingt-cinq à trente, vint survoler le corbillard. Les blancs oiseaux se posèrent de l'autre côté de la rue, et restèrent là jusqu'à ce que le cortège se mît en marche. Alors, reprenant leur vol, elles survolèrent de nouveau le corbillard, et disparurent dans la direction du cimetière.

Ce fait frappa d'autant plus tous ceux qui en furent témoins, que la gélinotte blanche est une espèce de perdrix qui passe l'été dans les régions arctiques, et ne paraît jamais à la latitude où se trouve le Pas, avant la mi-décembre; et elles ne se posent pas ainsi au milieu de la foule. C'est bien la seule fois qu'on les ait vues venir s'abattre en pleine ville.

EPILOGUE

Et maintenant, le corps de Mgr Charlebois repose dans l'humble cimetière catholique du Pas, à l'ombre du modeste monument qu'on lui a élevé, au milieu des pauvres et des humbles parmi lesquels il a vécu pendant toute sa vie. Mais, « Defunctus adhuc loquitur ». Bien que mort, il continue à parler.

Car il vit et parle encore, par les édifices religieux dont il a orné la ville du Pas. Comme le disait Mgr Cassulo, délégué apostolique, dans la visite qu'il fit au Pas, au mois de juillet 1935: « Ce temple, cette école, cet hôpital sont autant de monuments élevés à la gloire de notre saint et vénéré Evêque. » Ainsi en est-il de toutes les missions et écoles fondées ou restaurées par lui, dans toute l'étendue du vicariat.

Il ne vit pas seulement dans les monuments matériels produits de ses privations et de ses sueurs; il vit surtout dans les fruits des enseignements qu'il a donnés aux chrétiens de son vicariat, dans l'amour qu'il a su leur inspirer, dans les conseils si paternels qu'il leur a prodigués. Il vit dans l'esprit apostolique qu'il a insufflé à ses missionnaires, dans les directions particulières, si précises et si justes, qu'il a données à chacun d'eux. Il vit surtout dans l'admirable recueil de ses circulaires, si pleines d'esprit apostolique et religieux, qui donnent de si précieuses directions pour l'administration et la direction des missions, tant au point de vue spirituel que temporel.

Il vit aussi, et nous l'espérons, il vivra longtemps, dans la mémoire de tous ces jeunes gens, anciens et nouveaux, qu'il a si souvent visités dans leurs collèges et leurs séminaires, et qui se pénétreront de plus en plus de cet esprit d'apostolat que, partout et toujours, il s'efforça de répandre autour de lui. S'ils sentent l'appel de Dieu, qu'ils viennent, eux aussi, travailler à la vigne

du Seigneur, dans la partie la plus pauvre et la plus délaissée du champ du père de famille. Si cet appel ne se fait pas sentir qu'ils travaillent quand même à l'œuvre des missions, selon leur condition et leurs moyens, par leurs aumônes, et surtout par leurs prières.

Il vit et il vivra longtemps dans le cœur de ses bienfaiteurs qui lui étaient si dévoués. Car, lorsque la première glace de la timidité était rompue, le caractère de Mgr Charlebois était si attachant, que tous ses bienfaiteurs étaient devenus ses amis personnels et s'étaient attachés à lui, comme s'ils eussent fait partie de sa famille. Dans les innombrables lettres de condoléances reçues par son neveu et successeur, tous ces amis qui, par leurs aumônes, avaient permis au courageux missionnaire d'entreprendre les grandes choses qu'il a accomplies au Keewatin, exhalent leur douleur en termes tels, qu'ils semblent avoir eux-mêmes perdu un bienfaiteur insigne.

Et ce n'est pas seulement une douleur verbale et scripturaire. Dans toutes ces lettres, on sent les accents d'une peine qui part véritablement du cœur. Pour quelques-uns, plus intimes avec le vénéré défunt, cette peine a été si vive, qu'ils ont été réellement malades. Tel ce bon monsieur Wilbrod Labrèche de Montréal, qui, pendant douze ans consécutifs, avait mis son automobile au service de Mgr Charlebois à chacun de ses voyages dans l'Est, l'avait piloté dans les innombrables courses et visites nécessitées par les intérêts de ses missions; et à qui l'annonce de la mort de l'évêque missionnaire causa une douleur si intense, qu'elle mit ses jours en danger. Telle encore, cette charitable Caroline Côté, elle aussi bienfaitrice insigne de Mgr Charlebois, et qui, assistant à un service célébré pour lui, fut émue au point d'éprouver une crise inquiétante. Que d'autres, sans manifester une douleur aussi sensible, ne s'en trouvèrent pas moins frappés au cœur par l'annonce inattendue de la mort du grand évêque et du grand missionnaire.

En réalité, comme l'a dit un journal, tout le Canada fut douloureusement remué par la mort de cet humble, qui avait toujours cherché à rester inconnu, et dont la sympathique figure se gravait dans le cœur, non seulement de ses intimes, mais de tous ceux qui pouvaient le voir ou l'entendre. Témoins, les démonstrations de douleur et de deuil, dans des paroisses

où le vénéré défunt n'avait fait que de courtes apparitions, et où la population assistait en masse aux services célébrés pour lui, comme s'il s'était agi d'un parent ou d'un bienfaiteur.

Nous espérons que tous garderont un souvenir fidèle, et du grand missionnaire, et des leçons d'esprit chrétien et patriotique qu'il n'a cessé de donner pendant toute sa vie, par ses paroles et par ses exemples. Car, s'il a été avant tout chrétien et missionnaire, il a été aussi patriote; et patriote parce que chrétien et missionnaire. C'est un des aspects de sa vie que nous n'avons guère pu aborder, par suite du cadre restreint de cette brochure. De même que, pour la même raison, nous avons dû omettre beaucoup de détails intéressants de sa vie même de missionnaire.

Il est à souhaiter que, plus tard, un historien plus capable que nous, donne de cette belle vie une histoire complète, qui en fasse ressortir toute la beauté. En attendant, nous croyons qu'il serait bon de publier, au moins en partie, sa correspondance, si intéressante et si édifiante; surtout celle des premières années de son apostolat, et, en particulier, son petit journal, qu'il intitulait « l'Echo du Cumberland », dans lequel il relate au jour le jour sa vie de missionnaire. Nous y avons puisé abondamment pour écrire la deuxième partie de cette brochure, et, bien souvent, nous avons dû nous faire violence, pour n'en pas citer des extraits plus étendus.

Cette survie du grand disparu dans le cœur de ceux qui l'ont connu, nous l'espérons d'autant plus que, dans toutes les lettres de condoléances reçues, au milieu des pleurs et des regrets. domine la certitude exprimée que le vénéré défunt jouit déjà de la récompense de ses travaux; et, tout en priant pour lui, presque tous sont portés à le prier et à l'invoquer pour eux-mêmes. Plusieurs rapportent même des guérisons merveilleuses et des grâces insignes, qu'ils attribuent à l'intercession du serviteur de Dieu. Au Pas, les esprits, même des protestants, furent très frappés par cette volée de gélinottes blanches venant à deux reprises survoler le cercueil de Mgr Charlebois, le jour des obsèques.

Une de ses bienfaitrices insignes, madame Riopel, se trouvait elle-même à toute extrémité lorsqu'on apprit la nouvelle de la mort de l'évêque missionnaire. Comme elle lui était très

attachée, on n'osa pas lui faire connaître cette nouvelle le jour même, de crainte de lui causer une émotion trop vive. Le lendemain, comme on essayait de la lui annoncer avec toutes sortes de précautions, elle dit en souriant: « Je sais ce que vous voulez dire: Mgr Charlebois est mort; il est venu lui-même me l'annoncer. »

Naturellement, on ne peut se prononcer sur la nature de ces faits merveilleux; il faut attendre pour cela le jugement de l'Eglise. Mais ils permettent d'invoquer privément le cher disparu, et de demander à Dieu de glorifier, s'il lui plaît, son fidèle serviteur. Et, pour aider à obtenir cette grâce, s'il plaît à Dieu de l'accorder, que l'on continue par des prières et des aumônes, à aider l'œuvre des missions, la grande œuvre à laquelle s'est dévoué Mgr Charlebois, et à laquelle il continue certainement de s'intéresser.

En terminant, nous sera-t-il permis de demander pour l'auteur de ces pages, un petit souvenir dans les prières des lecteurs. Ses 73 ans lui rappellent que, pour lui aussi, le temps d'aller rendre ses comptes approche. A ce moment redoutable, il aura bien besoin qu'on lui vienne en aide; en attendant, qu'on veuille bien prier pour lui, afin de l'aider à s'y préparer.

TOUJOURS LUI

Monseigneur Charlebois va mourir! il est mort!
Hier il cheminait et le voilà qui dort...

. . . .

— Et l'ange qui, là-Haut, se lève d'heure en heure,
Dans les rayonnements de la sainte Demeure,
Pour parler de nos deuils aux élus du Bon Dieu,
Et sonner les trépas de ce funèbre lieu,
Embouchant cette fois sa trompette de flamme:
« L'évêque de Le Pas vient de rendre son âme, »
Dit-il.
Et son message à peine eut fait le tour,
Qu'on entendit monter du terrestre séjour
Cette clameur mêlée à des battements d'ailes:
« Ouvrez-vous, ouvrez-vous, les portes éternelles! »
Emporté sur le sein de chérubins hardis,
Monseigneur Charlebois montait en paradis!...
Il entra dans sa gloire, éclatant de mérite,
Ovide, le berger de Sainte-Marguerite;
Ovide, le donné, le prêtre au cœur brûlant,
Celui qui fut seize ans seul au Fort Cumberland,
Et qui n'eut, — au soleil comme sous la tempête, —
Pas toujours une pierre où reposer sa tête;
Ovide, le pontife au diocèse infini,
Celui que vingt-trois ans, courbé comme un banni,
Vous avez vu passer, steppes manitobaines,
Roulant son chapelet au fond de ses mitaines,
Trouant la neige ainsi, de Saint-Pierre à Le Pas,
Cependant que là-Haut quelqu'un comptait ses pas;
Celui qui promena son ombre pastorale
Partout, mais sans jamais quitter sa cathédrale...
Car c'était le ciel bleu sa cathédrale à lui!
Il entra dans la gloire où tout brille et tout luit,
Ovide qui brûla sa chandelle dernière,
A visiter le pauvre au fond de sa chaumière...

*
* *

Or le plus vagabond des évêques errants
Ouvrit ses petits yeux démesurément grands,
Quand il fut acclamé par l'éternel Collège.
Ils étaient là debout, dans leurs robes de neige,
Les Oblats de Marie, apôtres du grand Nord,
Ses frères qui l'avaient précédé dans la mort.
Ils étaient là debout les semeurs d'Evangile,
Les arpenteurs du Christ sur la terre stérile,
Les hâleurs de traîneaux, les Oblats conquérants!
Ils étaient là debout!
C'étaient, aux premiers rangs,
Taché qui façonna sous son front de génie.
L'Eglise qui s'étend dans la plaine infinie;
Grandin que la froidure eût brûlé jusqu'au cœur,
Si le feu de l'amour n'eut été le vainqueur;
Faraud qui promena sa grande âme sereine
Dans un corps de souffrant; Clut « l'Evêque de peine »
Joussard, le petit vieux, l'ombre de Jésus-Christ,
Tant il s'est effacé, cet évêque des Cris;
Grouard, le patriarche à la barbe fleurie,
Et Lacombe au bon cœur, géant de la prairie;
Pascal qui, pour briser son intime douleur,
Serra le tabernacle un matin sur son cœur;
Gascon, le « Priant Maigre », un marcheur légendaire;
Grollier, planteur de croix sous le Cercle Polaire;
Husson, le bâtisseur, Tissier, le frémissant,
Rouvière qui teignit la neige de son sang,
Et Guillaume Le Roux, son frère de martyre;
C'étaient Fafard, Marchand qu'une balle déchire,
Lecomte, Le Doussal, Séguin; c'étaient encor
Le « saint Père Legoff », puis Auguste Lecorr
Qui perdit ses deux yeux à regarder la neige;
Puis Boisseau de Fort George et l'éclatant cortège
De ces autres coureurs des déserts froids et nus,
Ceux-là qu'on a nommés: « Apôtres Inconnus ».
Ils étaient là debout!

*
* *

L'évêque des portages,
Avec la robe blanche eut un trône en partage,
Reçut des souliers d'or pour ses deux mocassins,
Et fut auréolé comme le sont les saints.
Quand il se fut assis lumineux et splendide
Dans son éternité, le bon évêque Ovide

Chercha des yeux quelqu'un parmi tous ces saints-là,
Puis, n'ayant point trouvé, du geste il appela
La Reine des élus, lui qui toute sa vie,
Avait accoutumé de passer par Marie
Pour aller à Jésus.
— Parmi ceux que je vois,
Bonne Mère, où sont donc tous mes enfants des bois?
— Avec vous, mon cher fils, ils chantent leur victoire,
Mais vous êtes pontife et plus haut dans la gloire.
— Je comprends, bonne Mère, et pourtant je comptais
Passer l'éternité... parmi mes Montagnais.

*
* *

Jésus en fut instruit. Il voulut dans l'affaire,
Prendre avis des élus du sacré Sanctuaire.
— Croirait-on que les saints parfois vont à rebours?...
Ce vœu parut étrange à la céleste Cour.
Saint Pierre le premier n'y voyait que mystère,
Et protesta très fort, au nom du Caractère!
L'apôtre ayant parlé, chacun baissa les yeux.
A son tour se leva... Thérèse de Lisieux
Disant que, pour sa part, c'était simple de croire
Qu'on pût rêver de vivre ensemble dans la gloire,
Quand ensemble on avait tant souffert; en tout cas,
Que l'amour, même au ciel, ne se discute pas...
Personne ne dit mot, car la « Petite Reine »
Etait, on le savait, un peu la souveraine,
Celle que Jésus-Christ écoute, chaque fois
Que pour un missionnaire elle élève la voix.
Et cet évêque Oblat, c'était celui-là même
Qui l'avait demandée au Pontife suprême
Pour veiller aux missions. On le savait aussi.
Accordé! *dit Jésus... Monseigneur dit*: Merci!

*
* *

Si donc, quand vous irez chercher votre couronne,
Vous voyez qu'un pontife est absent de son trône,
Vous saurez où trouver l'évêque de Le Pas:
Parmi ses Montagnais... C'est là, n'oubliez pas!

E. NADEAU, o.m.i.

Le Pas, 18 Nov. 1933

Bien cher Frère,

Votre longue lettre mériterait une longue réponse; mais je ne puis me permettre ce plaisir. Vous savez que j'ai été bien malade. Ça va mieux, mais je suis loin d'être guéri. Je souffre encore beaucoup de mes reins.

J'ai joui immensément en lisant les beaux sentiments qui vous animent. C'est le vrai idéal que devrait ressentir tout aspirant à la prêtrise. — Pour tout conseil je vous dis: "continuez à atteindre votre idéal et tout sera bien."

Continuez à prier pour moi. Demandez surtout à Dieu qu'il ait pitié de mon âme. Je ne tiens pas à vivre; mais je tiens à aller voir Dieu. — Bon courage, cher Frère. — Je vous bénis de tout cœur. —

Bien vôtre +O. Charlebois, o.m.i.

Fac-similé de la dernière lettre de Mgr Charlebois

APPENDICE

IMPOSANTES FUNÉRAILLES DE SON EXCELLENCE MGR OVIDE CHARLEBOIS, O.M.I.

Huit archevêques et évêques. — Son neveu, Mgr M. Lajeunesse, o.m.i., officie. — Nos seigneurs McGuigan et Prud'homme prononcent les oraisons funèbres. — Les cinq absoutes traditionnelles.

GRAND DEUIL POUR L'ÉGLISE ET LA PATRIE

(Spécial au *Patriote*)

Ce matin, 25 novembre 1933, toute la ville du Pas est dans le deuil. Depuis cinq jours, sa population, tant protestante que catholique. défile, silencieuse et recueillie, autour du cercueil du grand évêque qu'elle pleure, exposé dans la cathédrale toute tendue de noir. C'est là que Son Excellence Mgr Ovide Charlebois, o.m.i., décédé le 20 novembre, donne sa dernière audience aux petits et aux humbles qu'il a tant aimés. Au dehors, les drapeaux flottent à mi-mât; les âmes sentent peser sur elles le poids d'une tristesse profonde, car c'est un père, un guide et un bienfaiteur que chacun voit disparaître dans la personne du vénérable défunt.

Deuil général

La nouvelle de sa mort a sonné un glas bien douloureux au cœur du Canada tout entier. Les messages de sympathie ont afflué de toutes parts; il en est venu de tous les rangs de la société, comme de tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique et civile: de Son

Eminence le cardinal-archevêque de Québec, de Son Excellence le Délégué Apostolique, de Leurs Excellences Nos Seigneurs les archevêques de Montréal, d'Ottawa, etc., de l'honorable premier ministre du Manitoba, etc., etc. D'autres se sont rendus en personne jusqu'au Pas pour s'associer aux suprêmes prières de l'Eglise, et rendre les derniers devoirs de l'admiration et de l'amitié à la dépouille mortelle du premier évêque du Keewatin. Le train du Canadien National amenait au Pas, ce matin, Leurs Excellences Nos Seigneurs Sinnott, archevêque de Winnipeg; Yelle, archevêque-coadjuteur de Saint-Boniface; Prud'homme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon; Melanson, évêque de Gravelbourg; Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie; Gertken, O.S.B., abbé mîtré de Muenster; ainsi que plusieurs prêtres dont on trouvera la liste plus loin.

Dejà, le R. P. Charles Charlebois, o.m.i., d'Ottawa, frère de Son Excellence défunte, ses neveux; le R. P. A. Lajeunesse, o.m.i., et l'abbé Emmanuel Charlebois, de Montréal; sa nièce, Sœur Saint-Ovide, des Religieuses de la Présentation de Marie, étaient accourus à l'avance pour représenter sa famille de la terre et partager la douleur de Son Excellence Mgr Martin Lajeunesse, o.m.i., devenu,, par la la mort de son oncle, son successeur à la tête du vicariat du Keewatin.

De tous ceux qui eussent désiré contempler une dernière fois les traits aimés de Mgr Charlebois, et accompagné ses restes à leur dernière demeure, il faut mettre au premier rang ses dévoués collaborateurs, Pères, Frères et Religieuses, montant fidèlement la garde de Dieu dans leurs lointaines missions. Comme l'éloignement a dû leur paraître plus cruel et la séparation plus douloureuse! La Divine Providence avait cependant réservé ce privilège à une bonne douzaine d'entre eux: c'étaient les plus rapprochés du Pas. A la nouvelle du grand coup que la mort leur frappait en plein cœur, rien n'avait pu les retenir, ni distances ni fatigues, du moment qu'ils pouvaient espérer arriver à temps pour les funérailles. Autour du cercueil de leur évêque, dressé sur deux tréteaux de bois, ils représentaient la petite, mais vaillante phalange des missionnaires que, pendant ses 23 ans d'épiscopat, le vénéré défunt avait dirigée, formée, entraînée à toutes les conquêtes apostoliques à travers les solitudes presque inaccessibles de son immense vicariat. Aussi n'ont-ils voulu laisser à aucun autre la pénible tâche de porter en terre sa bien-aimée et glorieuse dépouille.

Gloire et humilité

Oui, la gloire elle-même est venue chanter sur la tombe de ce pauvre évêque des Indiens. Les journaux un peu au courant de la vigoureuse personnalité, de la vie religieuse intense, des courses interminables et des œuvres splendides de Son Excellence Mgr Charlebois, ont couvert son cercueil des plus magnifiques éloges. Ils ont publié son nom à tous les échos du pays. Cet humble a fait plus de bruit après sa mort que pendant sa vie. Son dernier soupir a comme laissé libre cours aux sentiments de vénération admirative que sa noble prestance, son entière appartenance à Dieu et son indomptable énergie inspiraient à tous, mais que son extraordinaire modestie retenait captifs sur toutes les lèvres. Si l'on rassemblait les pages écrites sous le coup des regrets que sa mort occasionne, et les traits que la reconnaissance a voulu buriner de lui pour l'avenir, on composerait l'une des figures les plus attachantes qui aient illustré l'épiscopat canadien et l'une des carrières les mieux remplies de l'histoire ecclésiastique du Canada.

Pour lui, dédaigneux des honneurs d'ici-bas et indifférent aux appréciations des hommes, il a voulu être dans la mort aussi simple que dans sa vie. Il avait demandé un cercueil de quelques dollars et des obsèques comme celles que l'on donne aux pauvres; il avait exigé qu'elles fussent aussi vides d'apparat qu'il pouvait convenir à sa dignité. Ses dernières volontés furent obéies. Son corps repose au milieu des morts de sa ville épiscopale, au pied de la croix du cimetière commun. Mais l'éclat des vêtements épiscopaux de huit archevêques et évêques; la présence de 21 prêtres; la foule pieuse qui débordait de la cathédrale; les larmes sincères qu'au seul rappel de ses vertus, ses panégyristes surent tirer de tous les yeux; les nombreux chapelets, chers maintenant à l'égal d'une relique, qu'on fit toucher à ses mains refroidies d'où sortait la pauvre croix de bois noir que tout Oblat emporte dans la tombe; sa belle barbe blanche encadrant son visage tout de bonté, de droiture, d'énergique grandeur, et qui jetait comme un rayon de l'Au-delà sur la sombre majesté de la mort; tout cela composait un tableau d'une incomparable richesse, et auréolait d'une gloire triomphale le vie immolée de ce grand missionnaire des pauvres.

Le service

A 10 heures, l'unique cloche de la cathédrale annonçait le commencement du service funèbre. Mgr M. Lajeunesse, o.m.i., vicaire

apostolique du Keewatin, officiait; le R. P. C. Charlebois, o.m.i., était prêtre assistant; M. l'abbé E. Charlebois remplissait les fonctions de diacre et le R. P. Doyon, o.m.i., celles de sous-diacre. Les cérémonies de la messe de requiem pontificale étaient sous la direction de M. l'abbé Dubé et du Père Cabana, o.m.i.

Les oraisons funèbres

A l'Evangile, Son Excellence Mgr McGuigan prononça en anglais une touchante oraison funèbre. Prenant pour texte un passage des Actes des Apôtres, il fit revivre la scène des adieux de saint Paul à ses chers Ephésiens: « Tous versaient des larmes et avaient l'âme dans la peine, car ils contemplaient pour la dernière fois ses traits qu'ils ne devaient plus revoir. » « Ainsi, dit l'orateur, nous voici assemblés, nous qui venons de près et de loin, en union de cœur et de sympathie avec Mgr Lajeunesse, rattaché par tant de liens de la nature et de la grâce à Mgr Charlebois, à qui nous venons payer nos hommages et dont nous ne verrons plus la bonne figure. » Puis il retraça à larges traits la carrière si mouvementée et si pittoresque du regretté vicaire apostolique, en faisant surtout ressortir son esprit de foi et de charité, son attachement à sa vocation de missionnaire, son amour des Indiens, et les épreuves sans nombre par lesquelles il plut à Dieu d'éprouver son fidèle serviteur pour mieux pouvoir féconder son œuvre. Il termina en disant que la cathédrale du Pas, son spacieux et commode évêché, son école séparée et son splendide hôpital, constitueraient un monument à la gloire de n'importe quel évêque, mais que pour Mgr Charlebois son monument le plus durable il se l'était bâti dans le cœur de ses diocésains.

Son Excellence Mgr Prud'homme fit ensuite en français l'excellent panégyrique dont *le Patriote* est heureux de donner le texte *in extenso* à ses lecteurs en première page.

Pendant que le saint sacrifice de la messe se continuait au maître autel, les RR. PP. A. Lajeunesse et Waddel, o.m.i., célébraient aux autels latéraux.

Absoutes et enterrement

A l'issue de la sainte messe, les cinq absoutes liturgiques par lesquelles la Sainte Eglise veut dire adieu à ses évêques défunts et les recommander à la miséricorde du Très-Haut, furent données par Nosseigneurs Breynat, Melanson, Sinnott, Yelle et Lajeunesse.

Puis le cortège funèbre se mit en marche vers le cimetière paroissial situé à plus d'un mille de l'église. Toutes les autos de la ville avaient été réquisitionnées pour la circonstance, et c'est à peine si elles arrivaient à se frayer un passage dans l'épaisse neige dont tout le pays était déjà couvert. Au pied de la grande croix où on a creusé la tombe du premier vicaire apostolique du Keewatin, les dernières prières du rituel furent dites par le Rév. P. Dubeau, o.m.i., fondateur de la mission Sainte-Thérèse, à près de 200 milles au nord du grand lac Winnipeg. La sainte et aimable « patronne des missions », qui doit en partie ce beau titre à Mgr Charlebois, avait voulu pour ainsi dire se faire représenter aux funérailles de son dévot missionnaire, par le gardien du petit poste qui porte son nom aux limites extrêmes du vicariat. Alité depuis plus de deux mois, le Père Dubeau est entré en convalescence pour assister à la mort de Mgr Charlebois. Il n'attend plus que le départ d'un avion pour aller rejoindre là-bas les trois Frères convers qu'il a été forcé de laisser sans prêtre et sans messe.

Au repas qui suivit, gracieusement offert par les Sœurs Grises de l'hôpital Saint-Antoine, et auquel prirent part avec les membres du clergé, M. C. R. Neely, maire de la ville, M. le Dr Elliott, représentant du gouvernement du Manitoba, M. B. M. Stitt, M.P., représentant de l'hon. premier ministre du Canada, et quelques autres personnages laïcs, M. l'abbé Dubé lut quelques-uns des principaux messages de sympathie adressés à Mgr Lajeunesse à l'occasion du deuil dont la mort de Son Excellence Mgr Charlebois vient de frapper l'Eglise et la patrie du Canada.

Étaient présents

Outre les membres du clergé déjà nommés, qui assistaient aux funérailles nous avons remarqué le R. P. O'Neil, délégué de l'archevêque O'Leary d'Edmonton; M. l'abbé Martineau, représentant le Collège de L'Assomption: le R. P. Ubald Langlois, o.m.i., provincial de la province Alberta-Saskatchewan; le R. P. Beaupré, o.m.i., de Saint-Boniface; M. l'abbé Marchand, curé du Pas; R. P. Lefebvre, o.m.i., du Mackenzie; R. P. Delmas, o.m.i., de Duck-Lake, Sask.; R. P. N. Guilloux, o.m.i., Cumberland-House; R. P. Duplain, o.m.i., de Churchill; M. l'abbé Rocan, curé à Sainte-Agathe, Saint-Boniface; M. l'abbé Myre, Saint-Boniface; M. l'abbé Charron, Prince-Albert; M. l'abbé Lirette, Prince-Albert; M. l'abbé Daoust, Prince-Albert;

R. P. Doyon, Sturgeon-Landing; R. P. Trudeau, Le Pas; M. l'abbé Dubé, Le Pas; R. F. Jean, o.m.i., Le Pas; R. F. Ménars, o.m.i., Cross Lake; R. F. Saint-Arnaud, Le Pas; R. F. Bouchard, o.m.i., Beauval; R. Sr Saint-Ovide, Présentation, Duck-Lake; M. B. Stitt, Le Pas, représentant l'Hon. R. B. Bennett, Premier Ministre du Canada; Docteur Elliott, représentant M. Bracken, Premier Ministre du Manitoba; M. Schmidt, représentant des Canadiens français de l'Ouest; le Chef et deux Conseillers de la Réserve Indienne du Pas.

LE TESTAMENT DE SON EXCELLENCE Mgr OVIDE CHARLEBOIS, O.M.I.

Le vicaire apostolique du Keewatin demande de limiter à $40 le coût de son cercueil et qu'on l'inhume dans le petit cimetière que longe la rivière Saskatchewan.

Le Pas, Manitoba. — Dans un testament de moins de 100 mots, Mgr Ovide Charlebois, Oblat de Marie-Immaculée, vicaire apostolique du Keewatin, déclare qu'il ne possède absolument rien et qu'il ne peut par conséquent rien léguer à ses héritiers naturels. Il explique que c'est pour la corporation épiscopale catholique romaine du Keewatin qu'il a signé les actes et contrats revêtus de sa signature, que tous les bénéfices résultant de ces actes appartiennent à la Corporation et que, d'autre part, toutes les obligations qu'ils imposent retombent sur elle. Il demande de limiter à $40 le coût de son cercueil et qu'on l'inhume dans le petit cimetière que longe la rivière Saskatchewan.

ORAISON FUNÈBRE

prononcée par Son Excellence Mgr Prud'homme

Bonum certamen certavi, cursum consumavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex.

J'ai combattu le bon combat, ma course est achevée, j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice, que le Seigneur, le juste Juge me rendra en ce jour.
(II Tim. IV, 7. 8.)

Mes Seigneurs,
Mes Frères,

Il y a à peine quelques mois, j'avais le bonheur d'assister à la consécration de l'évêque coadjuteur du vicariat apostolique du Keewatin. Nos cœurs, en ce jour étaient remplis d'une double joie. Un nouvel évêque venait prendre place dans les rangs de la hiérarchie comme lieutenant de la Sainte Eglise. Mais ce qui pouvait toucher et réjouir davantage, c'est que l'évêque consécrateur, oncle du nouvel évêque, vétéran de toutes les batailles du zèle et de tant de victoires d'un long apostolat, comblé d'années et de mérites, allait enfin déposer le bouclier et jouir d'un repos si bien mérité, au soir de sa belle vie d'apôtre-missionnaire.

Nous étions loin de nous attendre que la mort viendrait si tôt abattre ce chêne vigoureux, qui avait résisté à tant de tempêtes et triomphé de tant d'orages de la vie. Hélas ! les desseins impénétrables de Dieu viennent de le ravir à notre affection et à notre vénération. Monseigneur Charlebois n'est plus. La mort a scellé ses lèvres et fermé à jamais ses yeux sur ce monde de misère et d'exil.

Bonum certanem certavi. Oui, il fut un vaillant combattant dans l'armée des soldats et des lieutenants du Christ. Originaire de la catholique province de Québec et appartenant à une famille illustre de la plus belle noblesse de la foi et des traditions ancestrales, l'humble vicaire apostolique du Keewatin apportait au service de Dieu une force d'âme et une énergie qu'il allait durant quarante-six ans déployer à la tâche immense de l'évangélisation des Indiens des régions arctiques. Le Seigneur semblait l'avoir façonné pour les rudes combats et les tâches ardues. Au physique, une stature robuste lui permettait de

défier les longues journées de marche, les randonnées à travers la neige en traîne à chiens, bref, tous les obstacles si nombreux de la vie de missionnaire. Au moral, son courage ne connut jamais l'affaissement, ni du labeur, ni des épreuves que le Seigneur ne lui a pas ménagées; son énergie gardait toujours une réserve de zèle et de dévouement pour le soutien de toutes les œuvres et l'accomplissement de tous les devoirs. Certes, il ne fut jamais un de ces lutteurs qui combattent avec le glaive; mais il fut le vaillant soldat de tout ce qui est pur et honnête, de toutes les causes nobles et saintes, pour assurer le bienfait de la civilisation et de la religion à ses chers sauvages, le noble et loyal serviteur de notre Mère la Sainte Eglise. Si un homme après saint Paul, peut dire: « J'ai combattu le bon combat », c'est bien lui.

Rien ne saurait mieux le prouver que les œuvres de zèle qui portent le cachet de son labeur apostolique. Evangélisateur des Sauvages, il multiplie les missions, les institutions et les chapelles de son immense vicariat apostolique. Ceux qui comprennent quelque chose dans les fonctions et les travaux d'un évêque missionnaire, n'ont pas de peine à réaliser les combats, les luttes, les épreuves et les souffrances de toutes sortes, qui font de sa vie un lent martyre. Ils comprennent les conflits de la volonté aux prises journellement avec les rigueurs de l'apostolat « Aux Glaces Polaires ». Ils peuvent réaliser le douloureux crucifiement du cœur de l'évêque, dans ces affreuses solitudes des steppes glacées, devant la tâche toujours ardue et ingrate de sa vie de missionnaire. Les conditions de la vie ne lui donnent pas le choix; il faut qu'il soit un héros, marchant sans jamais fléchir à la conquête des âmes, disposé à donner sa vie pour ses brebis, pour la défense des droits et des privilèges de ses nobles fonctions. Monseigneur Charlebois fut bien de la trempe de ces « héros obscurs », de ces géants de l'apostolat, qui savent rester debout et porter la croix du Christ en tous les endroits où les pousse leur zèle alimenté par l'amour de Dieu. On ne découvre en lui rien du visionnaire, mais c'est l'homme pratique autant qu'apôtre intrépide, modéré, résolu, riche de la sagesse et de la prudence du sens commun, et simple de cette sublime simplicité, qui reste l'apanage et le secret des grands hommes.

Les chansons de gestes nous tracent le portrait d'un chevalier idéal, à l'armure blanche, beau cavalier montant un cheval de guerre tout blanc, sacrifiant toutes les joies de la terre pour l'honneur de combattre le bon combat en faveur des faibles et poursuivre le

fantôme toujours fuyant de la gloire des preux. Les régions pauvres et désolées du Nord qu'on a si bien appelé « le grand silence blanc », ont souvent vu passer, sur les chemins de son apostolat, un autre noble chevalier à barbe de patriarche, pauvrement vêtu et traîné dans des traînes à chiens, parcourant les vastes espaces de son diocèse, non plus à la recherche du fantôme de la gloire humaine, mais prêchant l'évangile du Christ à ses pauvres enfants de la prairie, baptisant, réconfortant les affligés, secourant les cas si nombreux de misère physique et morale, corrigeant les superstitions et les vices de ces pauvres, ensevelis encore dans l'ignorance et les ténèbres. Sous la tente, il célèbre le sacrifice de la messe et fait couler sur ces peuplades primitives le Sang qui a sauvé le monde. Quelles années de labeur! Quelles incessantes fatigues! La faim, la soif, le martyre du froid, comme l'a si bien dit Pie IX, l'opposition et la nonchalance de ses néophytes! Comment redire tous les sacrifices qui s'attachent au souvenir du cher et vénéré disparu que nous pleurons en ce moment?

Cursum consumavi. C'est ainsi que lundi, le 20 novembre, veille de la Présentation de Marie, la Vierge Immaculée qu'il vénérait et priait avec une constante ferveur, il rendait sa belle âme à Dieu. *Cursum consumavi,* j'ai achevé ma course, oui, une course apostolique qui a été rarement égalée dans notre pays. Pas n'est besoin ici de relater les différentes étapes de sa longue carrière: ses œuvres parlent plus éloquemment que tout ce que nous pourrions dire. La presse du pays tout entier a su retracer les gestes de vaillance apostolique de l'évêque missionnaire du Nord, comme on se plaisait à l'appeler, et l'on peut dire en toute vérité que ses labeurs sont écrits en caractères ineffaçables d'affection et de gratitude dans tous nos cœurs.

Fidem servavi, j'ai gardé la foi. Foi forte et généreuse, puisée aux sources d'une famille profondément chrétienne, sa vie d'apôtre nous prouve que ce ne fut pas une foi morte, mais une foi conquérante, capable des plus grands sacrifices et de tous les âpres labeurs de l'apostolat pour étendre le règne de Dieu et promouvoir les intérêts de l'Eglise. Oui, il aimait passionnément l'Eglise, et ne reculait devant aucun obstacle pour étendre ses conquêtes, et fidèle aux nobles traditions de foi de sa famille religieuse, soucieux de reculer toujours davantage les frontières de la foi et de la civilisation. On peut dire que sa vie est un traité de foi, comme sa personnalité un sermon.

Ses luttes pour défendre les droits de l'Eglise, en matière scolaire, soit en Ontario, soit au Manitoba, soit en Saskatchewan, ainsi que son attitude fière et noble, chaque fois que sa race était attaquée, en

ont fait un champion de ces mêmes droits. L'histoire dira un jour tout le rôle qu'il a joué, en ce pays, pour la revendication du droit opprimé. Dans cet éloge funèbre, j'ai voulu me limiter à sa mission d'apôtre-missionnaire.

In reliquo reposita est mihi corona justitiæ. Oui, il est juste que le bon combattant, au soir de la vie, attende du bon Maître la récompense de la justice pour le combat de la vérité.

Tel fut le vaillant évêque missionnaire que nous pleurons. Ses restes mortels sont devant nos yeux. La douleur remplit l'âme de son neveu et coadjuteur avec qui il vivait sous le même toit, et qu'il aimait comme son fils. L'Eglise est drapée de tentures de deuil. La plainte du *Kyrie eleison* qui se traîne d'abord péniblement pour éclater à la fin en un vibrant et déchirant appel à la miséricorde de Dieu et le chant du *Miserere,* nous émeuvent tous de regret. Nous pleurons celui qui fut l'évêque missionnaire modèle, l'honneur de l'Eglise de l'Ouest canadien, l'ami des Indiens qu'il a tant choyés, l'ami des catholiques et des non-catholiques, qui le vénéraient, et puisque son humilité ne saurait maintenant souffrir de nos paroles, disons à l'honneur de sa mémoire qu'il fut la gloire de cette Eglise catholique pour laquelle il eut volontiers donné sa vie, non seulement dans les étapes de la maladie, mais dans le sacrifice du martyre.

Adieu, vénérable évêque, père si tendre, notre ami si bienveillant. Nos cœurs brisés t'apporte en ce moment le tribut de nos pleurs et de nos prières. Tu nous as quittés pour un monde meilleur, et bientôt toute la liturgie des morts se ramassera dans cette antienne émouvante: « *ego sum ressurectio et vita,* je suis la résurrection et la vie ». C'est le cri de la foi. C'est comme un éclair du ciel qui viendra éclairer tous les deuils. Tu pourras alors, ô vénérable et saint évêque, chanter ta délivrance en un élan de reconnaissance *Benedictus Dominus Israel* — Ce cantique de Zacharie, (Luc I), tu pourras le chanter, toi qui as tant aimé Dieu et la sainte Eglise. O Seigneur, donnez-lui le repos éternel dans le sein de Dieu, et que la lumière qui ne s'éteint pas luise sur lui.

Extrait du *Patriote de l'Ouest,*
mercredi le 29 novembre 1933.

FUNERAL OF BISHOP CHARLEBOIS ATTENDED BY PRELATES OF WEST

Le Pas witnesses solemn function as first vicar apostolic is laid to rest. Archbishop McGuigan and Bishop Prud'homme deliver funeral orations.

The Pas, Man., Nov. 25. — With all the pomp and ceremony accorded a departed prelate of the Holy Catholic Church, the Pontifical High Mass of Requiem was celebrated this morning in the cathedral of Our Lady of the Sacred Heart in final tribute to the life and works of the Rt. Rev. Ovide Charlebois, o.m.i., late vicar-apostolic of Keewatin who died last Monday morning.

Throughout the week of sorrow, the remains of the pioneering missionary lay in state in his headquarters of the diocese, and at 10 o'clock this morning more than 40 prelates, priests, and missionaries, Sisters of Charity, Christian Brothers, and officials of religious and Catholic social orders gathered to pay hommage in solemn services.

Procession

Long before the following of the Cathedral bell announced the moment of prayer, a procession of persons from eastern and western Canada, from the prairies and the Churchill country, made their way to the church, where beneath the black and white mourning draperies of the nave, they bowed in silence before the bier of a departed soul they came to honor.

Although crowded to capacity, and then to standing room, the cathedral found a place for all those who knew Bishop Charlebois; those who, as members of the faithful, had received his ministrations; those who knew him as a laborer in the mission fields; those who remembered him as a builder of monumental churches, of hospitals, schools and civic works; and those who cherished an endearing memory of an approachable, kindly-disposed man, who lived with the poor and died with the poor, leaving a wealth of friendships across the continent.

Governments represented

Early to arrive were B. M. Stitt, M.P., representing the Federal Government; Dr. H. H. Elliott, on behalf of the Manitoba Government; C. R. Neely, Mayor of The Pas; and the Body of Councillors. To these were added Officials of Public Bodies, Executives of Societies and Clubs, men and women prominent in the business and industrial life of the North; citizens of half a dozen faiths and as many nationalities gathered together in the common bond of sympathy; sharing one another's loss.

At 10 o'clock the members of the Clergy were in their places in the chancel, facing the bier, flanked by the royal purple and gold, emblematic of heavenly kingship; symbolic of the supreme and the infinite, toward which the eyes of worshipping subjects turned; then to rest on vestments of the priesthood, earthly representatives of Almighty Power, in their respective orders; guides and guardians of Christians.

Processional

As the organ offered the Requiem processional, members of the Clergy, the Grey Nuns, and Sisters took their places.

The Rt. Rev. Martin Lajeunesse, succeeding vicar-apostolic, nephew and for many years secretary, to the departed bishop, occupied his throne to the left, facing the vacant throne of Bishop Charlebois to the right of the altar.

While Bishop Lajeunesse celebrated the High Requiem, priests at altars, below and upon either side, repeated Low Masses for the dead.

The children's choir united with the male choir in the offertory of sacred music; sopranos and altos, lending sweet enchantment to the strength and robustness of mature voices.

Music of Centuries

Music that harkened down the centuries to the birth of the Church; blending with the mother tongue of the service; Rome encompassing time, and reaching into the distances to conduct her high ritual for one who lived simply in the faith.

Two sermons of consolation were offered; the first by Archbishop McGuigan, Regina, who spoke in English; the second by Bishop Prud'homme, Prince Albert, who adressed the congregation in French.

Sermon of Archbishop McGuigan

The funeral oration of His Grace Archbishop McGuigan was as follows:

"There was much weeping among them, being grieved that they would see his face no more. (Acts XX, 38.) "My Lords, Archbishops and Bishops, Venerable members of the Clergy, dearly beloved in Christ Jesus.

"There are few passages of Holy Writ as touching, tender and pathetic as that which describes the parting of the great Apostle St. Paul from the clergy of the Church of Ephesus when, before embarking, he knelt down and wept with them on the shore and they 'wept and embraced him being grieved that they would see his face no more.' (Acts XX, 38.) In like manner, dearly beloved, we are gathered from far and near this morning in union of heartfelt sympathy with His Excellency, the new Vicar Apostolic of Keewatin, who was bound by so many ties of nature and of grace to his uncle and spiritual father — we are gathered together to bid farewell to another Apostle, the Apostle of Northern Manitoba and Saskatchewan, the Most Rev. Ovide Charlebois, whose kind face we shall look upon no more. You, my dear Bishop and Fathers of Mary Immaculate, with the faithful of this Cathedral parish, and indeed the whole body of citizens of The Pas, are bowed down in unlooked for and staggering grief. You mourn the death of him who, by the dignity of his high office and his personal devotion to your highest religious, spiritual and civic interests, endeared himself to your hearts. Through tear-dimmed eyes you see the receding vision of a life well lived and his life work well done. With lips that quiver in the grip of grief, his whole north country bids him this morning an affectionate and grateful farewell.

"Reverence for the person of Bishop Charlebois, for the Oblate family of which he was a distinguished member, and for the Episcopal office which he so worthily held for well-nigh twenty-three years demand that a farewell word be spoken in his honour. And yet, dearly beloved, I know not what thoughts to express or what words to clothe them in as we gather around this altar in sorrow. It would be difficult for anyone to bring into orderly review the striking events of an apostolic life, distinguished by such wealth of virtue, such strenuous endeavour, such high ideals, such splendid achievements. It would be quite impossible for any words of mine to tell to your satisfaction, dear priests and religious of this vast Vicariate, what he was

to you who knew his rare excellence and patient fatherly kindness, through long and frequent intercourse. It is difficult to measure what life has meant to this Vicariate which he founded midst poverty and self-sacrifice of every kind and which he has served so long and so faithfully; to this northwest where for nearly half a century he was a true, though humble and unobtrusive leader; and to this country generally whose religious life has been influenced by his Apostolic labours. The manifestations of sorrow seen here this morning and witnessed throughout Western Canada when the news flashed over the wires of his unexpected death on Monday last, speak of a loss which is genuine and universal.

"There is no need to speak at length of his deep spirit of faith, of his ardent charity, of his truly Apostolic spirit. You, dear brother priests, have known his honesty of purpose, the simplicity of his childlike faith, the tenderness of his heart, the Catholicity of his affections. He lived the noble rule of St. Paul: 'I will spend myself and be spent for your souls,' 'Impender at superimpendar.' He put complete trust in Divine Providence and became all things to all men, that he might gain all to Christ. The charity of Christ filled his heart because he was a true priest of God, a faithful religious of Mary Immaculate, a noble Bishop and Apostle of Jesus Christ.

"True Priest and devoted Apostle! Yes, to Bishop Charlebois may well be applied these words of Holy Writ: 'Behold a great Priest who in his day, pleased God and was found just." Born in a deeply religious family of sturdy French Canadian stock at Oka, in the province of Quebec, early in life he heard the voice of God calling him, as the Master Himself had called Andrew and Peter. 'Come after me and I will make you a fisher of men.' Thus in the College of L'Assomption near Montreal, in the Oblate Noviciate of Lachine and at the Scholasticate of Ottawa, he, day by day, stepped closer and closer into the footsteps of Christ, gradually ascending the altar where he would touch the very hem of Christ's garment. It was on July the seventeenth, 1887, that he knelt for ordination at the hands of the saintly, the gentle, the venerable Bishop Grandin, whose cause of beatification is now before the Holy See. Inspired, doubtless, by the devouring zeal of Bishop Grandin, he offered himself to the missions of the Northwest. He came to save the souls of the Indian tribes who 'sat in darkness and the shadow of death' — souls for whom the Sacred Heart of the Saviour shed His Blood on the crimsoned heights of Calvary. He heard the voice of God demanding

the sacrifice of all that he held near. 'Go out from thy people and thy father's house and come into the land that I will show you'. Hence it was that shortly after his ordination he bade adieu to his native province to become a missionary among the lowliest of God's children."

Labored in West

"The first sixteen years of his priesthood were spent at St. Joseph's mission, Fort Cumberland, in Saskatchewan, where, by his devotion to the sick and his unfeigned love for his Indian children, he soon gained the affection of all. Transferred to the Indian school at Duck Lake, his name is written in letters of gold on the annals of that institution.

"Thus for twenty-three years as a bishop, did he sacrifice his life to Jesus through Mary, *'Ad Jesum per Mariam'*, according to his own motto. During forty-six years, therefore, he was an ambassador of Christ and dispenser of the mysteries of God. Years of sacrifice, of self-annihilation, of humility, of hidden labour for and with God, for the extension of His Kingdom. Years of loneliness with no one but the Blessed Sacrament to comfort him in the isolated mission of Lake Cumberland. Years of truly humble service among his beloved Indians and half breeds when, in poverty and solitude, he cared for the Master's cause. Years among his well-loved charges of the school of Duck Lake during which he brought Christ's own personality in touch with the souls He had redeemed. This unlocks the secret of the deep reverence and filial love in which the good Father Charlebois was held by the Indian tribes to whom he ministered in his earlier years. They saw in him the Good Shepherd of souls, the kind and merciful Master, Christ Himself.

"Truly, dear brethren, through his eyes they saw the eyes of God to shine and through his lips they heard God's word. In each of his hands as he raised them up to bless, they saw the wounds that dripped on Calvary and his feet on the altar stairs bore the same marks as those which the Magdalen kissed. As they heard his voice in the confessional, they heard the voice of Him who bade the sinner. 'Go and sin no more'. As they saw him in his daily life bringing comfort and consolation to the poor, the sick and the afflicted, they realized that the words of the Gospel were fulfilled *"Pauperes evangelizantur'*, 'The poor have the Gospel preached to them'. They saw in him the Good Shepherd who went about doing good in the days of old, they

saw Him who had compassion on the multitudes, who soothed the sorrowful and bound up the broken hearted". The great charity and goodness of his heart drew all souls to him and through him to Christ, for he was a true missionary a priest after God's own heart.

"But the day came when Father Charlebois was called to the exalted office of Bishop of the Church of God. He had learned to obey and therefore he was placed in command. He had learned to serve in humility and lowliness and therefore he was invested with authority. Then opened for him a wider field for his apostolic labours when he was named Vicar Apostolic of Keewatin. Then with mitred brow and staff in hand he was called upon to teach to rule and sanctify his spiritual children of this vast district. I need not tell you that, in this capacity, he was the very soul of the great work accomplished here by the Oblate Fathers aided by a few secular priests since the erection of this vicariate in 1910. His priests and co-laborers will tell you that they soon learned by experience to feel that they had as leader, a father full of vigilance, diligence, judgment and charity, who showed the deepest interest in all persons and matters under his care, who rejoiced in the success of his assistants and sympathized with them in their trials. Like St. Paul, he rejoiced with those who rejoiced and wept with those who wept. His prudence and wise counsel were at the service of all. For, urged by the charity of Christ, he freely lent his services to whatever work would extend the kingdom of God.

"Not content with supplying the pressing needs of his missions he built up a flourishing parish and missionary centre at The Pas. He established the Scholasticate of Beauval and interested himself in better educational institutions for his Indian children. This very cathedral in which we worship today, the parish school near by, the fine religious institutions that surround us, particularly St. Anthony's hospital, eloquently proclaim his zeal for the beauty of God's house, his love for your children, his care of the sick and dying. I was going to say that these buildings would be his monument. But no — *'Exegi monumentum ære perennius'* — grateful affection for him is enshrined in the hearts of his sorrow-laden priests and people in this north land, his name shall be spoken in benediction from generation unto generation.

"We are indeed grieved that we shall look upon his face no more, but we do not sorrow as those who have no hope. God is not unmindful of his soldiers of the cross. Bishop Charlebois has fought the good

fight, has finished his course, has kept the faith and will, no doubt, receive the crown of glory promised to the good and faithful servant of Jesus Christ. He has literally left 'father and mother and sisters and brothers and home and lands' for the name of Christ and therefore, according to the scriptural promise, he shall receive life everlasting (Matt. XIX 27-29), that life so far above every earthly joy that St. Paul, speaking of it says: 'Eye hath not seen nor ear heard nor hath it entered into the heart of man to conceive the things which God has prepared for those who love him'.

"Yet, dear brethren, we must pray for the soul of this Venerable Patriarch, the father, the friend who has left us. For more than three score years and ten, in much striving and with great fidelity, he walked in the way of the Master; but he was of the earth and therefore subject to human frailty, to error and to sin. Great was his dignity, great were his graces, but great too were his responsabilities. He has already given an account of his stewardship. God alone knows the spotlessness and purity required of a soul before it may enter the Kingdom of Heaven.

"I know that the ties that bound him to you, my dear Lord Bishop, Fathers and Brothers of Mary Immaculate, will assure for his beloved soul the gratitude of your frequent and fervent prayers. We, too, dear Brother Prelates and brother priests, who, though not of his religious family or his intimate associates, yet esteemed and loved him in the Holy Sacrifice, ask God to grant him a place of 'refreshment, light and peace,' You, Reverend Sisters and devoted laity, who will no longer see the familiar figure of this venerable Prelate take his place in this sanctuary where he so often came to pray and offer sacrifice — you will unite your suffrages and your prayers with ours and beseech the Eternal Father, in Whom he trusted as a child, to look with clemency and mercy upon his soul.

"Especially this morning, as this solemn funeral dirge is sung and as the last solemn absolution and blessing of Holy Mother Church, let us all join in the fervent prayer and supplication that he may enter speedily into the joy of the Lord.

"May the angels lead him into Paradise. May the holy standard-bearer, St. Michael bring him into holy light. May Mary Immaculate, Queen of Heaven, receive her Oblate. Eternal rest grant unto him, O Lord, and let perpetual light shine upon him. Amen."

TRIBUTE TO BISHOP CHARLEBOIS

In its issue of Nov. 20th., the Northern Mail, enterprising daily of Le Pas, pays the following tribute to the memory of Bishop Charlebois:
« Bishop Charlebois »

"In the death of Bishop Ovide Charlebois, Northern Manitoba loses a man who contributed more than any other person to the history and early development of this country.

"A pioneer who saw The Pas grow from a trading post, a man of progress and a man of implicit faith in northern Manitoba's future greatness, Bishop Charlebois was an important link between this new north-country and the older and more established east.

"His work was Church work. To that, without stint, he gave his strong body and his brilliant mind, but in giving his life to his church he gave something also to the north country. He built a great diocese. He gave it hospitals and schools. He gave it progress and development and civilization. And so his name will live forever, not only in the annals of his own organization, but in the history of western Canada.

"It was in the service of his church that he contracted the illness which brought his death. In the long years of labor he gave to the country he had never spared himself. He had never sought the comforts of the fireside. He was a man of action, of summer trails and winter journeys. All the seasons of the year had found him more often in the far-flung outposts of his huge northern territory than in his own home and even advancing years failed to curb his devotion to his duty.

"It was the cold and hardship of a northern trail which brought his death. It would have been his wish to remain on duty until the final hours of life, giving his last energy to the work which had been his lifework.

"His death leaves a gap in Northern Manitoba which cannot be filled because of his associations with the past, because of his tireless struggle to build a great diocese and a great north.

"That diocese will be his monument".

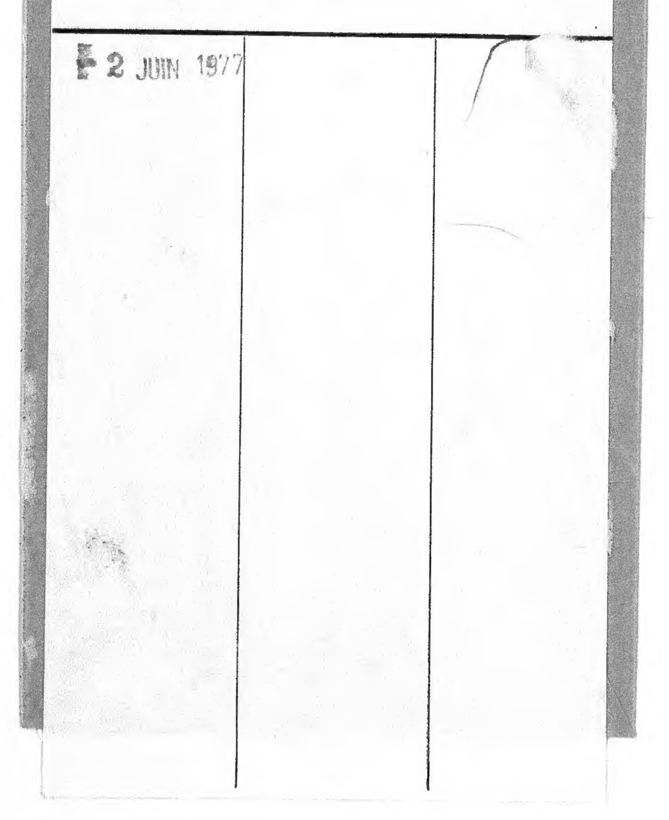
Extrait du *Worthwest Review,*
samedi, le 2 décembre, 1933.

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer et de relier
dans les ateliers de la
Librairie Beauchemin Limitée
Montréal
le vingt-deux décembre
mil neuf cent trente-sept.

Imprimé au Canada — Printed in Canada.

S. V. P. Remettre ce volume
à la date indiquée
ci-dessous





BIBLIOTHEQUE ALFRED-MONNIN
3 0003 00016389 7